Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT
Le dessin de couverture de George GIBBONS illustre la nouvelle « *Le conseiller technique* ».

3e Année. — N° 15. **Février 1955.**
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Ne manquez pas d'acheter le 1er mars le numéro de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Vous pourrez y lire :

CELUI QU'ON PLAQUE

***par* ROY VICKERS**

Une fois de plus, Roy Vickers nous ouvre un dossier du Service des Affaires Classées... et une fois de plus l'affaire est menée de main de maître, l'assassin renversé et le lecteur retourné *in extremis* par une opération qui tient de la corde raide et du tour de passe-passe !

●

LA BLANCHISSEUSE DE SUAIRES

***par* BERNARD CHAP**

... Non, en dépit de son titre, ce n'est pas une histoire pour le Grand-Guignol, mais une nouvelle policière à la tournure inédite, située dans un Moyen-Age populaire où se mêlent le pittoresque et la légende, et due à un jeune auteur grâce à elle lauréat, pour la seconde fois, de notre Concours de Nouvelles (catégorie « mentions honorables »). Mais qui est « la blanchisseuse de suaires ? »

●

LE CHASSEUR D'HOMME

***par* WILBUR DANIEL STEELE**

Une « rentrée » sensationnelle. Wilbur Daniel Steele, dont les nouvelles **« Tueur noir »** et **« Bruits de pas dans la nuit »** furent jadis parmi les plus grands succès de notre revue, nous revient avec l'histoire d'un drame sous les tropiques, au climat oppressant, à l'humanité inoubliable.

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Une chance sur mille

(*One in a thousand*)

par J. T. MacINTOSH

Nous vous avons présenté le mois dernier, avec « Une chance sur trois cents », *la première partie de la trilogie de J. T. MacIntosh sur la fin de notre monde et l'exode des Terriens vers Mars. En voici la seconde. Vous vous rappelez que* « Une chance sur trois cents » *était le récit grave et réaliste fait par un* « *lieutenant* » *du Service Spatial, Bill Easson, des circonstances de son choix, dans la petite ville où il devait donner à dix citoyens une chance de survivre à l'annihilation solaire de la Terre. Cette chance unique était l'envol vers Mars dans un des engins de sauvetage fragiles, bâtis de bric et de broc pendant les quelques mois précédant le cataclysme. Le récit se terminait au moment du décollage ; celui que vous allez lire est le compte rendu fait par Bill Easson, sur le même ton à la fois dégagé et soutenu, de l'interminable voyage vers la planète Mars. On y retrouve cet aspect particulier du talent de l'auteur, que nous soulignions déjà, et qui consiste à envisager un thème — ici, celui du voyage interplanétaire — sous un angle strictement psychologique et limité, au lieu de lui donner les vastes déploiements qu'il réclame en général.*

C'est la simple chronique de l'existence d'hommes et de femmes ordinaires (avec parmi eux deux enfants), vivant les uns sur les autres, incapables même de s'aimer en privé, luttant contre la lassitude, le désespoir et les accès de révolte de leurs compagnons respectifs, remplis du regret de leur patrie perdue et obligés de faire face à un futur impossible à deviner. L'art d'écrivain de l'auteur s'y confirme avec éclat. C'est H. G. Wells qui voulait voir dans le récit de « *science-fiction* » *un seul postulat fantastique au départ, et ensuite des êtres de tous les jours, réagissant comme chacun de nous l'aurait fait. Les récits de J. T. MacIntosh sont la parfaite illustration de cette règle.*



DANS le vide de l'espace entre la Terre et Mars, sept cent mille et quelque fusées étaient en route, les unes déjà loin, les autres venant seulement de prendre leur essor. Total impressionnant de singulières machines ! La construction d'un astronef de caractéristiques normales demandait un an ; or, chacune de ces fusées, simples véhicules de sauvetage, avait été assemblée en huit semaines.

Problème : s'il faut cent jours à deux mille ouvriers expérimentés pour construire une fusée, combien en faudra-t-il à mille ouvriers inexpérimentés pour faire le même ouvrage? Réponse : cinquante-six jours. Même si vous êtes de ma force en mathématiques (science où je ne brille guère) vous vous ferez une idée assez exacte de la qualité du travail.

Renversé dans ma couchette de résistance à l'accélération, je commandais les manœuvres du bout des doigts, dans la mesure où l'engin se laissait commander, et je voyais et entendais se consumer le carburant avec la même angoisse que si j'avais senti mon propre sang s'échapper de mes veines. J'étais placé devant un dilemme : je pouvais stopper les réacteurs maintenant, et alors c'était la chute et l'écrasement sur la Terre, ou bien je pouvais laisser les réservoirs se vider à cette cadence et, privé de tout moyen de freinage, m'écraser à l'arrivée autre part, à supposer toutefois que quelque chose se présente contre quoi venir buter.

J'ai bien dit que j'étais « dans » ma couchette. Celle-ci avait une telle forme que je reposais plutôt allongé qu'assis, les jambes fléchies pour aider la circulation. C'est dans cette position que les effets de l'accélération sont le plus supportables. J'étais transformé en momie par le ruban imprex enroulé autour de mon corps pour soutenir mes muscles et, bien que la couchette ne fût pas particulièrement molle — elle me faisait l'effet d'un roc — je m'y trouvais presque englouti.

Mais cela était sans importance. Une seule chose comptait : il fallait absolument que la fusée échappât à l'attraction terrestre et, à un moment plus ou moins éloigné, finît par se poser sur Mars. Je n'avais pas assez de combustible pour cela. Je le voyais bien dès maintenant, quelques secondes seulement après le décollage. Dans le compartiment inférieur, dix personnes attendaient leur salut de moi et de la fusée et ni l'homme ni la machine n'allaient pouvoir justifier cette confiance.

Les pensées tourbillonnaient dans mon cerveau en feu, bien que je fusse à peu près certain que le problème était insoluble. Bientôt, cependant, je crus avoir trouvé une solution. Mes doigts bougèrent et la puissance d'éjection augmenta. Ceux de mes passagers qui s'étaient imaginé que rien ne pouvait être pire qu'une multiplication par six de la pesanteur devaient comprendre leur erreur à mesure que notre accélération croissait.

Je pouvais compter sur une durée de propulsion totale de quatre minutes, mais si je voulais conserver du carburant, je n'avais pas le choix ; il fallait prendre un essor plus rapide pour atteindre la vitesse de libération et stopper l'éjection motrice le plus tôt possible.

Je refusai de penser aux garnitures des chambres de combustion. Elles étaient prévues pour une propulsion de quatre minutes alors que je leur demandais de supporter la même poussée en un temps moindre.

Un voile noir descendit devant mes yeux. Je poussai un cri et c'est à peine si j'entendis le son de ma voix. Vous ne pouvez vous représenter

ce que je ressentais physiquement si vous n'avez jamais été placé dans les mêmes conditions, alors que vous gardez votre connaissance — il le faut bien — mais que vous êtes si près de défaillir que les impressions sensitives communiquées par les nerfs au cerveau ne sont plus enregistrées par celui-ci. Si vous ne les saisissez pas au vol, elles sont perdues.

Je concentrai mon attention sur les instruments de bord, m'ingéniant à interpréter leurs données dans un sens favorable, à savoir que je pouvais couper les gaz. Mais ils persistaient à indiquer la vérité, dont je n'avais que faire. Cela me montrait pourquoi les gens, souvent, font tous leurs efforts pour ajouter foi à ce qu'ils savent être faux. Il est toujours plus agréable d'entretenir un espoir chimérique que d'accepter un fait cruel.

Finalement, je pus arrêter les réacteurs. Il y avait des heures qu'ils nous propulsaient. D'après le chronomètre, bien sûr, il n'y avait qu'environ trois minutes, mais je me jugeais mieux informé. L'effet ne fut pas immédiat. La couchette se souleva progressivement et je me mis à flotter, n'accusant plus aucun poids.

On ne s'habitue jamais tout à fait au vol inerte, quelle que soit l'expérience qu'on en ait. C'est une surprise toujours nouvelle de constater que les mots « haut » et « bas » n'ont plus de sens et que, pour ce qui est de la manière normale de se déplacer, on s'apparente aux oiseaux et non plus aux insectes. Il est amusant ou irritant, selon l'humeur dans laquelle on se trouve, d'aboutir à l'endroit exactement opposé à celui qu'on désirait atteindre, poussé par un souffle d'air si ténu que, sur la Terre, on ne le remarquerait même pas.

Le corps humain s'adapte plus vite que l'esprit à ces nouvelles conditions. Les poumons, le cœur et l'estomac, déconcertés au début par l'absence de pesanteur, apprennent assez vite à fonctionner différemment et à remplir leur office aussi bien qu'auparavant. Les vêtements et les cheveux, toutefois, sont une source d'ennuis. On peut dire que presque tous les accessoires vestimentaires des peuples civilisés, à l'exception des culottes de cheval et des caleçons de bain, ont besoin de la pesanteur pour tenir en place. Chaque fois que je faisais un mouvement, ma vareuse se mettait à ballotter autour de moi comme si j'avais été pourvu d'ailes fluides et mon pantalon remontait en se tortillant le long de mes jambes, faisant des plis de l'effet le plus disgracieux et laissant apparaître les bandelettes d'imprex qui m'enserraient les mollets.

Je découvris Mars à travers les hublots en verre de tungstène et commençai à me poser la question traditionnelle du navigateur facétieux : la planète serait-elle là où nous allions en même temps que nous? Mais je n'eus pas le loisir de méditer longtemps. Sammy Hogan entra, le visage défait.

— « Mary Stowe est morte, » dit-il simplement.

J'eus du mal à comprendre tout d'abord. Quelqu'un de mort... déjà? Voilà qui ne cadrait pas avec mes prévisions de trépas simultané pour tout notre petit groupe, à plus longue échéance. Elle venait bloquer le

mécanisme de mon raisonnement, cette annonce surprenante et inopportune que quelqu'un n'avait pas attendu l'exécution collective.

— « C'est l'accélération? » demandai-je.

— « Oui, et la rupture de sa couchette, qui n'a pas supporté la pression. Bill, n'avez-vous pas accéléré plus qu'il n'était prévu? »

— « Si, » dis-je.

— « Eh bien, c'est ce qui l'a tuée, » dit-il d'un ton ferme. « Sa couchette a cédé sous l'effet du brusque surcroît de poussée. C'était... »

— « Allez-vous-en, » dis-je.

Sammy se laissa aller à jurer.

— « Bon Dieu! Bill, » s'écria-t-il, hors de lui. « Vous avez la responsabilité de nos vies. Vous êtes le maître à bord. Est-ce tout ce que vous avez à dire? S'il était absolument nécessaire... »

Je me retournai et le regardai calmement dans les yeux.

— « J'ai la responsabilité de conduire cette fusée sur Mars, » répliquai-je d'un ton acerbe. « Je ne quitterai pas mon poste avant d'avoir mené ma tâche à bien, dussiez-vous tous périr. Si cette cabine avait une porte, je la verrouillerais pour vous empêcher d'entrer. Maintenant, sortez et laissez-moi en paix. Je suis navré, Sammy, mais je n'ai pas le temps d'échanger des politesses. »

Je revins à mes calculs. Je ne m'aperçus même pas du départ de Sammy.

Les premières constatations étaient encourageantes, dans une certaine mesure. Il ne pouvait être question de précision dans le pilotage d'une de ces fusées de sauvetage. Naviguer au moyen d'instruments de bord produits en série et, qui plus est, réduits au strict minimum, ne revenait à rien d'autre qu'à pointer l'ogive de l'appareil à peu près dans la direction convenable et à faire des vœux pour que tout se passe bien.

Et d'après ce principe, je pouvais aussi bien, tout compte fait, laisser l'appareil poursuivre sa route sans perdre un gramme de mon précieux combustible à faire des corrections motrices. Je n'étais pas absolument certain de notre vitesse — il faudrait faire des pointages des jours durant d'après la position des planètes — mais il me semblait que dans une centaine de jours, la fusée, en chute libre, et Mars, décrivant son orbite autour du soleil, atteindraient à peu près le même point.

Ensuite, avec un soin plus minutieux, j'évaluai la quantité de carburant nécessaire pour effectuer un atterrissage correct sur Mars, puis la quantité dont je disposais, et j'essayai de faire concorder les deux chiffres à la limite possible. Mathématiquement, c'était irréalisable. Je ne pourrais me poser sans dommage sur Mars ; mes chiffres maintes fois vérifiés me le criaient.

Je couvris des feuilles et des feuilles de calculs laborieux. Les meilleurs chiffres que je pouvais aligner, les extrapolations les plus favorables, les résultats obtenus au prix des infractions les plus osées aux règles mathématiques, tout m'indiquait que nous n'avions qu'une chance infinitésimale.

Saoul de chiffres, ne travaillant plus que par entêtement pur et simple, essayant avec acharnement tout ce qu'il était possible d'essayer, j'aboutis à la conclusion que nous avions, en quittant la Terre, environ une chance sur mille d'atteindre Mars et que, pour l'instant, il n'y avait pas lieu de se montrer beaucoup plus optimiste.

Nous étions parvenus à décoller, il est vrai, et nous étions déjà loin, faisant route dans la bonne direction. Nous avions franchi le premier obstacle. Nous avions accompli ce que, *grosso modo,* deux ou trois cent mille seulement des sept cent mille fusées avaient été capables d'accomplir.

D'ailleurs, un grand nombre parmi ces deux ou trois cent mille avaient certainement dû utiliser tout leur combustible pour échapper à la gravitation terrestre et ces fusées-là étaient maintenant tout à fait désemparées. Certaines fileraient dans toutes les directions, s'éloignant davantage de Mars à chaque minute, sans que leurs pilotes pussent en aucune façon les en empêcher. D'autres se dirigeraient tout droit sur le soleil ou s'en approcheraient même assez près pour que celui-ci les attire irrémédiablement. Dautres continueraient leur trajet dans l'espace, dépassant les planètes les unes après les autres, et celles-là ne s'arrêteraient plus jamais si elles ne subissaient à un moment donné l'attraction d'un astre quelconque.

Je m'abstins de jurer ou de maudire un responsable. Je continuai de résoudre équations sur équations comme si j'allais pouvoir tout arranger grâce à mes connaissances en mathématiques acquises au collège.

Je calculai, sur la base de notre propre expérience, la quantité de combustible effective que les fusées auraient dû emporter. Puis, comme cela eût supposé des engins de dimensions et de poids considérablement plus élevés, combien de fusées on aurait pu construire au lieu de sept cent mille et combien de passagers elles auraient pu transporter.

Compte tenu d'un facteur de sécurité relativement faible, j'arrivais à quatre-vingt-dix-sept mille. Une chance de survie pour un million d'êtres humains au lieu de huit millions ou presque. Non pas une proportion d'un sur trois cents pour toute la population du globe, mais d'un sur deux mille deux cents.

J'essayai de me représenter le problème qui m'eût été posé alors : le choix de dix habitants d'une ville qui en aurait compté plus de vingt mille. Telles que les choses s'étaient passées, je ne savais presque rien de quelques-unes des dix personnes que j'avais choisies parmi trois mille seulement et qui étaient censées être les dix que je jugeais les plus dignes d'être sauvées pour une raison ou pour une autre. Sammy, Leslie, Betty et Morgan avaient été inscrits sur ma liste à la dernière minute, parce que quelqu'un d'autre avait dû en être rayé. A la rigueur, je pouvais prendre la responsabilité du risque que comportait le choix des deux premiers, mais Morgan et Betty pouvaient être aussi bien les meilleurs des dix que les pires, pour ce que je connaissais d'eux. A quelle sorte de loterie aurais-je dû avoir recours si j'avais eu affaire à plus de vingt

mille personnes et qu'on m'eût mis dans l'obligation d'en désigner dix?

Je hochai la tête, accablé par le poids de ces pensées. Ces questions me dépassaient. J'avais jonglé trop longtemps avec des chiffres de vie et de mort, et la disproportion était trop grande entre les uns et les autres. Mais pour moi ce n'étaient que des chiffres. Peut-être était-ce la raison pour laquelle je m'étais laissé aller à les aligner ; pour ramener le désastre le plus terrible qui pût frapper la race humaine à quelques symboles : des quatre, des sept, des trois, avec au bout une quantité de zéros qui ne voulaient plus rien dire.

Plus tard, je parviendrais sans doute à une plus nette compréhension des choses, mais pour l'instant mes facultés intellectuelles étaient au point mort.

Je donnai une poussée contre la paroi et, me guidant avec les bras, je pénétrai en planant dans notre habitacle principal que, par dérision, Sammy avait déjà dénommé le « salon ».

Les fusées de sauvetage n'étaient guère plus que des hangars volants. On ne voyait plus rien d'autre dans ce prétendu salon que des panneaux blancs, un plancher en acier, dix couchettes et neuf personnes flottant de côté et d'autre, et enfin, sur l'une des couchettes, une forme recouverte d'un drap blanc.

La petite Bessie Phillips, que le tragique événement n'avait pas affectée, évoluait comme un papillon, ravie de l'absence de pesanteur. Jim Stowe, les yeux secs, était assis auprès de son père, une jambe passée dans le bâti de la couchette pour se maintenir sur celle-ci. Jim avait treize ans, Bessie huit. Betty Glessor et Morgan Smith se tenaient dans un coin, échangeant des confidences à voix basse. Sammy, Leslie Darby, Harry Philipps et Miss Wallace étaient groupés autour d'une couchette dont ils tenaient fermement le bord pour conserver l'immobilité.

Ils ne purent s'empêcher de faire soudain silence quand ils me virent entrer. Ils savaient tous quels effets la phase de départ aurait dû normalement avoir sur leur organisme. Je le leur avais dit moi-même. Or, la réalité avait été différente. Soit que quelque chose n'eût pas fonctionné ou que quelque chose m'y eût contraint, j'avais effectué une manœuvre qui avait provoqué la mort de Mary Stowe.

Ils pensaient probablement que j'avais voulu faire le malin. Je lisais ce jugement sur leurs visages. Ils attendaient des explications, espérant que je pourrais leur en fournir et craignant que je n'en fusse pas capable.

Je m'approchai de la couchette sur laquelle gisait le corps de Mary. Personne ne bougea. Le drap était noué au châlit par ses quatre coins. J'en défis un et je compris ce qui s'était produit.

Quand le poids de Mary avait atteint une demi-tonne environ, l'un des ressorts d'acier placés sous la couchette avait cédé. Puis un autre et un autre encore. La surface de la couchette avait alors présenté des creux et des bosses et, naturellement, la colonne vertébrale de Mary s'était brisée.

Je détachai mon regard du visage de la pauvre femme. Sa mort n'avait pas été douce, comme en témoignaient ses traits torturés.

— « Que quelqu'un m'aide à larguer le corps, » dis-je.

Ils comprirent la nécessité de cette mesure. Sammy donna une poussée sur sa couchette et s'approcha de moi en flottant. Nous saisîmes le corps désarticulé et, nous agrippant aux parois, nous gagnâmes la partie inférieure de la fusée, où se trouvait l'unique sas. Les autres nous suivaient des yeux sans souffler mot.

J'aurais dû, je le savais, conserver les vêtements de la morte, car le tissu, le cuir et différentes substances, particulièrement les rubans imprex qui l'enserraient encore, pouvaient être utiles dans notre véhicule dépourvu de tout.

Mais il ne faisait aucun doute que si j'avais proposé de dévêtir le corps avant de le jeter dans l'espace, les esprits n'auraient pas manqué de s'échauffer encore davantage. J'aurais été considéré non seulement comme l'homme qui avait commis une maladresse ayant entraîné la mort de Mary Stowe, mais aussi comme un détrousseur de cadavres.

Sammy et moi laissâmes donc le corps tel quel, dans le sas, puis je refermai la porte intérieure et je tournai le volant qui ouvrait la porte extérieure. On n'entendit aucun bruit, mais l'air contenu dans le sas s'échappa dans l'espace, entraînant avec lui la dépouille de Mary Stowe.

Le corps ayant la même vitesse que la fusée, il aurait dû, théoriquement, l'accompagner dans sa course. Cependant, la poussée que lui avait communiquée l'air en s'échappant avec violence lui ferait prendre une direction tangente et bientôt l'appareil et le corps de la femme qui avait quitté la Terre pour gagner Mars avec nous seraient à des kilomètres de distance l'un de l'autre, puis à des centaines et peut-être, finalement, à des millions de kilomètres.

Nous rentrâmes, silencieux, dans l'habitacle principal. Personne ne paraissait avoir bougé.

— « Et maintenant, » dis-je, « puisque cet accident a causé un tel émoi, je ne demande pas mieux que d'en discuter. »

Harry Phillips releva la tête. Ses yeux étaient toujours aussi bienveillants.

— « Ne vaudrait-il pas mieux n'en plus parler, jeune homme? » dit-il avec douceur. « Vous avez fait ce que vous avez cru être dans l'intérêt de tous. Nous n'en doutons pas. »

Lui peut-être n'en doutait pas, mais Miss Wallace évitait mon regard. Leslie, elle, semblait s'éloigner de moi sans faire véritablement de mouvement. Quant à John Stowe, absorbé dans ses pensées, il est probable qu'il ne nous entendait même pas.

— « Quelqu'un doute-t-il, » demandai-je, « que je me sois vu contraint d'agir comme je l'ai fait? »

— « Ne pouviez-vous faire autrement? » demanda miss Wallace, fixant sur moi un œil sévère. « Etait-ce donc nécessaire? Absolument nécessaire? »

Je lui jetai un rapide regard. Je n'avais pas de réponse toute prête. Mais il était évident que je ne pouvais pas leur révéler à tous à quel niveau était tombé notre carburant. A Sammy peut-être, car je me sentirais soulagé si je partageais ce secret avec quelqu'un. Mais à personne d'autre, car la tension n'eût fait qu'augmenter et le résultat le plus clair eût été un voyage encore plus inconfortable, un voyage au cours duquel il fût devenu impossible de commander quelque tâche délicate ou déplaisante, dès l'instant qu'ils auraient jugé l'entreprise désespérée. C'est pourquoi je répondis :

— « Ainsi, j'aurais choisi dix personnes sur plus de trois mille pour commencer par assassiner l'une d'elles? C'est cela que vous pensez, n'est-ce pas? »

— « Non, » dit John Stowe, reprenant conscience de ce qui l'environnait au prix d'un visible effort. « Il n'est pas question d'acte accompli de propos délibéré, lieutenant Easson. Mais ma femme » — il eut un tremblement dans la voix — « ma femme n'est plus. Cette manœuvre, étiez-vous obligé de la faire? Ou était-elle... inutile? »

Je le comprenais sans mal. Il lui serait plus facile de supporter son malheur s'il était démontré qu'un accident inévitable en était la cause. Ce qui le torturait, c'était la pensée que Mary avait pu être victime d'une légère erreur de calcul. D'une erreur commise par *moi*.

— « Je vous donne ma parole que c'était nécessaire, » dis-je d'un ton détaché, cherchant à dissiper l'émotion et l'hostilité dont l'atmosphère était chargée. « Il le fallait. Nous avions besoin de ce gain d'accélération. Si c'était à refaire, je ne pourrais m'empêcher de recommencer, quand bien même je saurais que quelqu'un en mourrait. »

Personne ne répliqua, mais je voyais qu'ils me croyaient. Stowe hochait doucement la tête, moins malheureux maintenant que la douleur qui lui étreignait le cœur n'était plus mêlée de colère et de suspicion. La douleur était toujours présente, mais elle était plus pure. Et les autres, après nous avoir regardés alternativement, baissaient la tête. Ils avaient honte d'eux-mêmes, honte d'avoir conclu avec tant de hâte que, parce que j'avais changé mes plans, je devais être tenu pour responsable de la mort de Mary, honte d'avoir été si prompts à m'accabler.

— « Depuis toujours, nous savions qu'il nous fallait abandonner à son sort le reste de la population de Simsville, » repris-je. « Tous devaient mourir pour que nous ayons notre chance. Nous avons accepté ce marché, n'est-ce pas? Alors, essayons d'imaginer que Mary Stowe est restée à Simsville, qu'elle fait partie de ceux que nous n'avons pu emmener. »

— « Que le châtiment de Dieu s'abatte sur celui qui n'a pas relevé cette malfaçon dans sa couchette, » dit Stowe entre ses dents.

— « C'est déjà fait, probablement, » dis-je avec calme. « Parmi ceux qui ont construit les fusées, bien peu auront eu une place à bord. »

Cela mettait le point final à un débat douloureux.

— « Mieux vaut enlever vos rubans imprex dès maintenant, » dis-je.

« Roulez-les soigneusement. Nous en aurons besoin à l'atterrissage. Les femmes peuvent se dévêtir ici, les hommes iront dans le sas. »

Miss Wallace ouvrit la bouche, apparemment pour se plaindre qu'il n'y eût pour ainsi dire pas de séparation opaque entre les deux endroits. J'écartai sa protestation d'un geste qui trahissait une certaine nervosité.

— « Vous pensiez sans doute faire le voyage en cabine particulière? » fis-je, ironique.

Elle détourna vivement la tête, comprenant que mieux valait ne pas insister.

Il fallait que je dise la vérité à quelqu'un. Si Pat Darrel avait encore été là, c'est à elle que je me serais confié. Mais maintenant, Sammy était le seul à qui il me fût possible de parler. J'étais moins sûr de Leslie. La dernière fois que nous nous étions trouvés ensemble, sur la Terre, dans ces jours d'angoisse et de terreur, elle avait essayé d'acheter son passage pour Mars et j'avais repoussé ses avances avec indignation. Si Pat avait vécu, Leslie n'aurait pas été là avec nous.

Profitant d'un moment d'inattention de Leslie, je fis un signe de tête à Sammy et, d'une insensible poussée, nous nous éloignâmes pour gagner le poste de pilotage.

— « Sammy, » dis-je, « j'ai mes sujets d'inquiétude, vous devez vous en douter. Cela vous ennuierait-il d'en prendre votre part? »

Il me fit un sourire.

— « Non, Bill, » dit-il. « Je peux rouspéter, sacrer, manifester mon amertume au sujet de bien des choses, mais c'est seulement dans mon tempérament, je n'y peux rien. Bien sûr que je ferai tout pour vous être utile, à tout moment. Qu'est-ce qui vous tracasse? »

Je crus comprendre, rien qu'au ton sur lequel il avait dit ces mots, qu'il n'avait pas oublié Pat, lui non plus.

— « Vous vous rappelez, » dis-je, « avoir exprimé un jour cette idée que les fusées de sauvetage étaient une cruelle supercherie? Un mythe destiné à maintenir dans un calme relatif un monde chancelant pour que les vrais astronefs puissent évacuer sans incident un nombre restreint de privilégiés? »

Il fit signe que oui.

— « Mais vous aviez raison, Bill, » dit-il. « Mon moral était assez bas à ce moment-là. C'était une vue par trop pessimiste. »

— « C'était plus que cela, Sammy, » dis-je calmement.

Je lui expliquai la situation. Je lui montrai mes calculs — tous mes calculs.

Ne disposant que de huit semaines avant que le rayonnement solaire se fût accru suffisamment pour porter l'atmosphère au niveau du sol à une température de l'ordre de 250 à 500 degrés, les différentes nations n'avaient eu aucune possibilité de transférer la totalité de leurs habitants sur une autre planète. La conquête de l'espace était trop récente. Les navires interplanétaires n'étaient pas assez nombreux. Le temps manquait.

Non, les gouvernements avaient eu beau considérer le problème sous toutes ces faces, celui-ci s'était toujours ramené à déterminer une proportion : donner à un petit nombre de gens une chance sérieuse d'atteindre Mars ou à un grand nombre une chance à peu près négligeable.

Je ne savais pas si je leur cherchais des excuses et je ne sais pas encore, à l'heure actuelle, si je dois les condamner. Mais pourquoi ne pas raisonner par analogie?

Sur notre Terre natale, en plein océan, un transatlantique fait naufrage. Rien n'en reste, sinon un canot de sauvetage et des centaines de personnes qui font tous leurs efforts pour ne pas couler à pic. Le canot de sauvetage décrit des cercles sur les lieux du sinistre et repêche les naufragés jusqu'à s'enfoncer dangereusement. Et ensuite? D'autres malheureux tentent de grimper à bord. Des grappes humaines s'agglutinent de part et d'autre de l'embarcation. Que faire? Laisser tout le monde se noyer puisqu'on ne peut sauver tout le monde?

Pour Sammy, il n'y avait pas le moindre doute.

— « Les crapules! » dit-il, pâle de colère. « A quoi bon donner aux gens une chance qui n'en est pas une? Pourquoi n'a-t-on pas construit le nombre maximum d'astronefs capables, d'après les experts, d'atteindre Mars et d'y atterrir dans de bonnes conditions? »

Je lui fis un sourire contraint et navré.

— « On discutera là-dessus pendant un millénaire, » dis-je. « Du moins ceux qui resteront pour en discuter. Quant à moi, j'opterais pour la chance infinitésimale de préférence à pas de chance du tout. Mais il est inutile d'épiloguer, Sammy. C'est ainsi et non autrement. Qu'allons-nous faire? »

— « Que pouvons-nous faire? »

Je me laissai flotter confortablement sur le coussin le plus moelleux qu'on puisse imaginer : l'air, en l'absence de pesanteur.

— « Beaucoup de choses sont à envisager, » dis-je. « Les astronefs normaux parviendront sur Mars sans encombre. Quelques fusées de sauvetage également. Le sort des fusées sera variable, évidemment. Il y en aura de plus favorisées que la nôtre et d'autres qui seront bien plus maltraitées. Pour certains équipages, le voyage sera une simple promenade, et s'il ne leur reste pas de carburant quand ils auront atterri, quelle importance? Pour d'autres, l'impossibilité était absolue dès le départ.

» Quoi qu'il en soit, les astronefs seront arrivés les premiers sur Mars. On en fera certainement décoller le plus grand nombre possible pour recueillir les passagers des fusées qui ne pourraient atterrir sans dommages, ou pour aider ces fusées dans leurs manœuvres d'approche, ou pour leur fournir le carburant qui leur manque... »

Le visage de Sammy s'éclaira.

« Et d'ailleurs, » poursuivis-je, « si minime que soit notre réserve en carburant, nous en avons sûrement assez pour nous lancer dans un mouvement orbital autour de Mars et attendre qu'on fasse quelque chose

pour nous. Nous avons un scaphandre spatial à bord. L'un d'entre nous pourrait atterrir avec et, tôt ou tard, un astronef serait envoyé à notre secours et prendrait les neuf autres à son bord. »

Sammy, décidément tranquillisé, voulut faire une remarque, mais je ne lui en laissai pas le temps et je repris : « Et enfin, si nous ne touchons à rien, si nous attendons sans faire fonctionner nos réacteurs, trois cas peuvent se présenter : nous pouvons nous apercevoir que nous dérivons et il nous faudra alors consommer notre carburant pour rectifier notre route ; ou bien nous pouvons nous mettre à décrire une orbite autour de Mars tout naturellement, sans rien faire pour cela ; ou bien, si nous voyons que nous allons nous écraser sur Mars, nous pouvons attendre la dernière minute pour freiner avec les jets de façon à nous poser le plus délicatement possible. »

— « Mais c'est... » commença Sammy.

— « Toujours une chance sur mille, à peu de chose près, » coupai-je.

Il fixa sur moi un regard incrédule.

« Excusez-moi, Sammy, » dis-je. « J'aurais dû garder tout cela pour moi, je le sais, mais je ne me sens pas assez fort. Regardons les choses en face. Combien d'astronefs y aura-t-il sur Mars, d'astronefs en bon état de marche, qui puissent porter secours aux fusées en détresse? Quelques douzaines peut-être. Et qui n'auront pas de carburant à gaspiller. Combien de fusées comme la nôtre? Des centaines de mille. Quel service pourront rendre ces quelques douzaines à ces centaines de mille? »

— « Je vois, » dit Sammy avec amertume. « Continuez. »

— « Autre hypothèse : l'orbite autour de Mars. Il n'est pas nécessaire de mettre longtemps l'appareil en phase motrice pour amorcer un mouvement orbital autour d'une planète. Un pilote habile peut y parvenir en quelques secondes. Mais malheureusement, des pilotes de cette sorte, il n'en existe qu'une vingtaine, et je ne suis pas du nombre. J'étais officier radio, ne l'oubliez pas. Cela dépasse mes capacités, Sammy. Je suis prêt à essayer, mais je n'ai pas plus de chances de réussir qu'un tireur non exercé n'en a d'abattre un cerf à cinq cents mètres avec une seule cartouche. »

— « Je comprends cela aussi, » dit Sammy, d'un ton où perçait l'animosité qu'il nourrissait maintenant à l'égard d'individus aussi malfaisants qu'impossibles à identifier.

— « Et quant à utiliser le carburant que nous avons pour obtenir une décélération suffisante, un enfant verrait tout de suite que c'est impossible. En gros, sans nous occuper de la différence d'attraction entre la Terre et Mars, il nous faut décélérer autant que nous avons accéléré. Et nous ne disposons que d'une fraction de la quantité de carburant nécessaire pour cela. »

— « Alors, quelle solution? » demanda Sammy d'une voix éteinte.

— « J'aimerais en connaître une. En tout cas, nous avons devant nous des semaines pour y penser. Espérons en un coup de veine. Peut-être notre fusée sera-t-elle l'une des rares que les astronefs pourront

secourir. Ou peut-être suivrons-nous une orbite le moment venu sans même avoir eu à essayer. Mais... »

L'air sombre, Sammy secouait la tête. L'humeur enjouée qu'il avait montrée tout au début de notre entretien avait fait place d'abord à une sourde colère, puis à un noir ressentiment et, pour finir, à une anxiété voisine du désespoir.

— « Mais quoi? » demanda-t-il.

— « Mais c'est simplement un espoir, » dis-je. « Il ne faut pas trop y compter. » Je lui fis un large sourire. « Courage, Sammy ! » ajoutai-je. « Nous ne sommes pas encore tout à fait morts ! »

Il releva vivement la tête.

— « Ce n'est pas cela qui me rend malade, » dit-il. « Je suis capable d'envisager la mort avec autant de sang-froid que n'importe qui. Mais je pense à l'*homo sapiens*. Deux milliards d'êtres humains qui ne demandent qu'à vivre et qui vont être grillés ! Et des milliers d'autres qui croyaient être sauvés et qui découvrent à présent que tout l'avantage qu'ils auront sera de mourir d'une autre façon. Des milliers de groupes de onze personnes, à bord de ces cercueils volants, qui savent qu'ils ne mettront jamais le pied sur Mars, qui savent qu'ils ont été dupés... »

— « Personne n'a été dupé, Sammy. Ces fusées de sauvetage ne sont pas une sinistre plaisanterie, quoi que vous pensiez. Elles sont ce qu'on avait toujours vu en elles : une simple chance de parvenir sur un autre monde... »

Mais Sammy ne m'écoutait plus. Je le laissai là et sortis pour faire ma première inspection détaillée de l'engin : le premier et probablement le dernier confié au lieutenant Bill Easson.

II

Nous nous aperçûmes bientôt que nous avions trop de loisirs. Je créai pour chacun de nous autant de petits travaux que j'en pus imaginer, mais c'était encore insuffisant pour nous tenir occupés toute la journée.

Un de ces travaux consistait à surveiller le fonctionnement de l'installation de culture hydroponique (1) qui nous fournissait la nourriture et assurait le renouvellement de l'oxygène de l'air. C'est Harry Phillips qui en fut chargé. Les méthodes de culture sans sol lui étaient à peu près étrangères, mais il connaissait la botanique. Objet d'un soin constant, forcées par un éclairage artificiel, une aération efficace des racines, une température élevée, les tomates, les pommes de terre, les carottes, poussaient avec une incroyable rapidité dans des bacs occupant un espace réduit au minimum. Nous n'avions aucun souci à nous faire de ce côté-là ; nous n'endurerions pas la faim. Harry avait une aide en la personne de

(1) Méthode récente de culture intensive, en bacs, par laquelle le sol nourricier est remplacé par une substance inerte (tourbe, laine de verre, etc.) constamment irriguée d'un liquide chargé de sels nutritifs.

Leslie ; l'un ou l'autre était toujours à s'affairer dans l'installation. Cela en faisait déjà deux pourvus d'une occupation.

L'épurateur d'eau devait également être surveillé. L'eau nécessaire à tous nos besoins sortait de cet appareil pour y rentrer après utilisation. Betty et Morgan en assuraient la bonne marche. Ce n'était pas un gros travail et ils paraissaient heureux de s'en acquitter ensemble. Je savais encore peu de chose sur Morgan et Betty, mais il semblait clair qu'ils s'aimaient tendrement et que, se tenant suffisamment compagnie l'un l'autre, ils ne recherchaient aucunement la société.

Miss Wallace était chargée de nous faire la cuisine. La petite Bessie l'aidait dans ses fonctions. Bessie était une enfant adorable et heureuse de vivre. Pas un instant je ne regrettai de l'avoir emmenée. Elle était parfaitement élevée, gaie mais non exubérante. L'obligeance et la sensibilité dont elle faisait preuve sont des qualités rares à cet âge. C'est dans les moments où je pensais à Bessie que j'étais le plus déterminé à mener mon appareil à bon port. Bessie promettait de devenir une femme admirable, et pas seulement sous le rapport de la beauté.

Jim Stowe aimait s'asseoir au poste de commande pour jouer au pilote d'astronef. Ainsi, son emploi était tout trouvé : il serait notre observateur. Nous n'en avions pas besoin, mais l'idée lui plut ; cela lui ferait une occupation.

Restaient John Stowe, Sammy et moi-même. Nous nous empressions auprès de ceux qui avaient besoin d'aide et nous nous efforcions de ne laisser personne désœuvré.

Nous conservions l'heure terrestre, appelant « jour » la première période de douze heures et « nuit » la suivante.

Le troisième jour, je fus placé en face d'un problème assez scabreux. Il faisait une chaleur insupportable et nous manquions d'air, bien que l'installation de culture hydroponique absorbât comme il convenait l'excès d'acide carbonique de l'atmosphère. Betty avait de la fièvre, Morgan un fort rhume de cerveau et la plupart d'entre nous la migraine et les yeux rouges.

J'étais dans la cabine de pilotage, en train de donner des explications à Jim quand Miss Wallace entra.

— « Sauve-toi, Jim, » dit-elle. « J'ai à parler au lieutenant Easson. »

Jim s'éloigna à regret et Miss Wallace me considéra d'un air grave, les joues empourprées.

— « Lieutenant Easson, » dit-elle avec quelque solennité dans la voix, « il faut faire quelque chose au sujet de Smith et de Miss Glessor. Ils... »

Tout de suite, j'avais pensé qu'elle voulait parler de leur état de santé. Mais à son expression indignée, je ne tardai pas à comprendre mon erreur.

— « Qu'est-ce qu'ils ont, Miss Wallace? » demandai-je.

Un nouveau afflux de sang lui monta aux pommettes.

— « Au vu de tout le monde ! » dit-elle d'un ton véhément. « Quand il y a deux enfants parmi nous ! »

Je n'allai pas jusqu'à lui demander de trouver les mots pour m'expliquer à quel passe-temps se livraient Betty et Morgan.

— « Eh bien, pourquoi pas, Miss Wallace? » fis-je sans perdre mon calme.

— « Comment ! Mais ils ne sont pas mariés ! Et... »

— « Il est probable, » dis-je, pensif, « que, en ma qualité de commandant de bord, je pourrais les marier. Mais nous avons quitté le vieux monde, Miss Wallace, et je ne crois pas que de telles choses doivent présenter de l'importance avant longtemps. »

— « La pudeur et la morale en présentent toujours, » déclara-t-elle avec indignation.

— « C'est possible, mais je ne pense pas que la pudeur et la morale soient en cause dans le cas présent. Betty et Morgan s'aiment et dans des circonstances normales ils seraient mariés. Ils n'avaient pas de raison de brusquer leur mariage tant qu'ils étaient sur la Terre et, quand ils ont appris qu'ils partaient, il était trop tard. Et puis d'ailleurs... »

Je voulais lui faire comprendre ma manière de voir, car si Miss Wallace la comprenait, il en serait de même pour tous les autres. Ce n'était pas qu'elle fût mesquine, mais elle avait des principes et donnait l'exemple d'une correction irréprochable.

« Vous ne pensez pas qu'un enfant illégitime mérite d'être damné, n'est-ce pas, Miss Wallace? » demandai-je.

— « Non, bien sûr, mais la question n'est pas là. »

— « Vraiment? Nous aurons besoin du plus grand nombre possible d'enfants. A vrai dire, il y aura si peu de monde dans la nouvelle colonie qu'il nous faudra sans tarder prendre des dispositions pour qu'une descendance nombreuse et forte assure un jour notre relève. »

— « Lieutenant Easson, » dit Miss Wallace d'une voix fervente, « est-ce que vous suggéreriez que nous devrions nous passer désormais de l'institution du mariage? »

— « Non, » dis-je sans élever le ton, « mais je ne crois pas que nous devions la considérer comme indispensable. Je crois que nous aurons surtout des mariages non officiels. Les gens vivront ensemble et déclareront qu'ils sont mariés. Et même s'ils ne vont pas jusque-là — si des femmes donnent naissance à des enfants sans qu'on leur connaisse de mari — je ne pense pas que nous devions trouver à redire. »

Elle n'avait évidemment pas réfléchi à la question. Elle ne se refusait pas à admettre des idées nouvelles, mais il ne lui était pas encore venu à l'esprit que, les circonstances s'étant transformées de façon si radicales, de nouvelles règles de conduite pourraient s'imposer tandis que d'anciennes coutumes tomberaient en désuétude.

— « Vous avez peut-être raison, » admit-elle. « Cela mérite réflexion. »

III

Je m'entretins plus tard de l'incident avec les intéressés. Betty et Morgan m'écoutèrent en silence, légèrement intimidés, gênés d'avoir attiré l'attention sur eux, mais n'éprouvant nulle honte.

Il n'y avait dans la fusée d'autre porte que celle du sas et on ne pouvait se soustraire aux regards qu'en s'abritant derrière les réservoirs à eau, l'installation de culture ou quelques autres écrans naturels. Betty et Morgan avaient fait la chose aussi discrètement que possible, mais non pas, hélas ! dans une suffisante intimité.

— « Que devons-nous faire alors? » questionna Morgan d'un ton légèrement irrité. « Sortir dans l'espace? »

— « Nous avions pensé en parler, » dit Betty, « mais que pouvions-nous dire? Il aurait été absurde de demander la permission à tout le monde... »

— « Evidemment, » approuvai-je. Je leur répétai ce que j'avais dit à Miss Wallace. Leurs traits se détendirent. Ils étaient heureux d'apprendre que l'Autorité — représentée par moi — ne considérait pas leur conduite comme scandaleuse.

— « Il suffit donc, à votre avis, de dire que nous sommes mariés pour que nous le soyons réellement? » demanda Betty.

— « Si vous voulez, » répondis-je.

Je les regardai avec attention pour la première fois. Morgan était maigre, de haute taille, d'allure vraiment juvénile. Betty était un petit bout de femme aux membres frêles, aux mains délicates et très blanches et aux cheveux couleur de blé mûr. Elle portait un pantalon de coutil bleu et un chandail jaune.

Pour l'instant, Morgan avait le nez rouge et les yeux larmoyants ; Betty, le regard trop brillant, le feu aux joues, frissonnait presque sans arrêt. Ils avaient choisi pour leurs noces des circonstances bien peu romanesques. Mais, à les en croire, leur état de santé était excellent.

— « Mes félicitations, en tout cas, » dis-je avec un sourire avant d'aller rejoindre Leslie. Le rhume de Morgan, la fièvre de Betty et les maux de tête des autres m'occupaient davantage l'esprit que la question du mariage non officiel.

Comme je me glissais dans l'installation de culture, Leslie saisit le bord de sa jupe qui flottait avec grâce quelque part à la hauteur de sa quatrième côte.

— « Ne vous en faites pas pour ça, » dis-je. « Enlevez-la. Ne vous êtes-vous jamais mise en maillot de bain? »

— « Si, » dit-elle, coinçant sa jupe entre ses genoux serrés, « mais seulement quand il y avait lieu. »

— « Eh bien, il y aurait lieu maintenant ! » Je lui expliquai pourquoi. Elle réfléchit et approuva de la tête. Mais il était clair que quelque chose d'autre la préoccupait.

— « Ne partez pas, » dit-elle quand elle me vit faire un mouvement. Sa respiration saccadée trahissait sa nervosité. « Je veux vous parler, Bill. »

J'attendis. Je connaissais au moins une raison à laquelle attribuer cette nervosité. La dernière fois que nous nous étions trouvés seuls, il y avait eu entre nous un incident dont le souvenir, à l'un comme à l'autre, ne nous était rien moins qu'agréable.

— « J'ai peur que vous ne compreniez pas ce qui m'a poussée à me jeter à votre tête, » dit-elle avec effort. « C'est vrai, je crois bien, j'essayais de vous soudoyer. Je voulais vivre. Oh ! je sais que j'avais tort. Depuis, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit. Je m'étais complètement méprise sur votre compte. Je... »

Elle n'allait aboutir à rien.

— « Est-il bien nécessaire de revenir là-dessus, Leslie? » demandai-je avec douceur. « Je suis prêt à tout oublier de cette affaire si vous le voulez. »

— « Ce n'est pas ce que je demande. J'essaye de vous expliquer... Voyez-vous, je ne vous connaissais pas. Je voulais vivre. Je n'avais pas l'honnêteté de Pat. Vous vous rappelez ce qu'elle disait? « Je continue tout bonnement à être moi-même. Je ne cherche pas à gagner mon passage en reniant ma personnalité. » Je ne l'ai pas crue sur le moment, mais seulement plus tard. En tout cas, je n'avais pas l'honnêteté de Pat, mais j'étais du moins honnête avec moi-même. Je n'avais qu'un seul et unique but : je voulais vivre. Si l'on pouvait vous acheter, j'étais prête à vous acheter. »

Elle me regardait de façon pressante, voulant à toute fin me faire comprendre.

« Mon geste était prémédité ; c'était une résolution prise après mûre réflexion. Je n'avais qu'une chose me permettant de vous acheter et quand je m'interrogeais sincèrement, je n'éprouvais pas à proprement parler de scrupule. Je sais que j'ai commis une faute, mais c'est la gravité de cette faute que j'aimerais connaître. »

— « Elle n'était pas terrible, » dis-je avec un faible sourire. « Mais je persiste à penser que moins nous en parlerons, mieux cela vaudra. »

— « Non, » fit-elle avec insistance. « Parce que ma décision d'alors, je n'ai pas de raison de la renier aujourd'hui. Voulez-vous de moi, Bill? »

Je fronçai les sourcils.

— « Vous êtes devenue folle, » dis-je sans ménagement.

— « Je ne crois pas, » fit-elle d'un ton obstiné. « Ce n'aurait pu être une question d'argent, car l'argent ne signifiera plus rien d'ici fort longtemps. Mais supposez que c'eût été de l'argent. Supposez que je vous aie offert mille dollars pour faire une certaine chose et que vous l'ayez faite, cette chose, sans les accepter. Eh bien, je voudrais toujours vous donner ces mille dollars. J'estimerais que vous devriez absolument les prendre pour que... »

J'éclatai de rire. Leslie ne comprit pas tout de suite ce qui provoquait

mon hilarité, mais bientôt elle ne put s'empêcher de m'imiter. La situation était ridicule.

Finalement, je dis :

— « Leslie, je repousse votre offre. Je ne veux pas de vous. Vous ne me devez rien et si vous essayez de vous vendre, je ne suis pas acquéreur. Est-ce clair? »

— « Vous voyez la chose comme une plaisanterie, » dit-elle, riant malgré elle, « alors que je ne plaisantais nullement. »

— « Comprenez-vous enfin que vous n'avez aucune obligation envers moi? »

— « Oui. Mais ce n'était pas cela, de toute façon, c'était... »

— « Parfait. Maintenant que la question est réglée, Leslie, voulez-vous m'épouser? »

Son sourire se figea sur ses lèvres et elle me considéra avec stupéfaction.

« Si vous croyez que vous me devez quelque chose, » dis-je, « répondez-moi non. De même si vous ne croyez pas possible de m'aimer un jour. Mais ne dites pas « non » simplement parce que vous ne m'aimez pas maintenant. »

— « Mais je vous aime maintenant, » murmura-t-elle.

C'était impossible ; tout à fait impossible. Quand cette passion aurait-elle pu naître? Mais si elle croyait l'éprouver, tant mieux.

Nous échangeâmes un baiser et nous laissâmes dériver en l'air, étroitement enlacés.

*
* *

— « J'ai l'impression que cela va presque revenir à vous partager avec tous les autres, » dis-je, « mais il est préférable que nous donnions l'exemple sans plus attendre. »

Je me dévêtis, ne gardant sur moi que mon caleçon, et Leslie enleva sa robe, ses bas et ses chaussures.

— « Vous pensez que cela va servir à grand-chose? » demanda-t-elle.

— « Peut-être pas. Il faudra encore prendre d'autres mesures. »

Nous nous prîmes par la main et, prenant notre élan par une poussée contre la paroi, nous entrâmes en planant dans le salon.

— « Non, » dis-je, quand tout le monde leva sur nous des yeux étonnés. « Nous ne fondons pas une ramification interplanétaire de la secte des Solariens (1). Je suis d'avis que nous devrions tous enlever la plus grande partie de nos vêtements. Et si quelqu'un veut même se mettre tout nu, je n'y verrai pas d'inconvénient. »

Ils gardaient une expression ahurie.

« Pourquoi avez-vous tous des maux de tête? » demandai-je calmement. « Pourquoi Betty est-elle fiévreuse et Morgan a-t-il un rhume? »

(1) Voir « *Une chance sur trois cents* ».

Sammy, Miss Wallace et Leslie savaient de quoi je parlais, mais ils étaient les seuls.

« Normalement, » poursuivis-je, « nous avons ici un air conditionné, mais la température ne cesse de s'élever. » Je désignai les panneaux blancs dont les parois étaient revêtues. « Ceci est du neutralex, une substance non conductrice de la chaleur. Elle est même trop efficace à ce point de vue. Nous sommes tous le siège d'une combustion ; nous cuisons des aliments, et pas une parcelle de toute cette chaleur ne s'échappe. C'est pourquoi la température monte degré par degré et continuera de monter jusqu'à ce que nous ayons trouvé un moyen de l'arrêter. »

— « Enlever nos vêtements n'apportera pas une grande amélioration, » objecta Morgan, qui éternua.

— « C'est vrai, » dis-je, « mais ce ne sera pas tout à fait inutile. C'est lorsque l'air est chaud et immobile que les conditions de séjour sont les plus malsaines. L'épiderme ne se rafraîchit plus parce que l'évaporation est insuffisante. Ici, l'installation de culture hydroponique nous débarrasse de l'excès de gaz carbonique et l'épurateur d'eau absorbe une bonne quantité de la vapeur d'eau dont l'atmosphère est chargée. Mais la circulation d'air provoquée par le dispositif d'aération de l'installation de culture est trop lente pour nous être d'une grande utilité quand la température est si élevée. Ce qu'il nous faut arriver à faire, c'est augmenter le tirage pour faire baisser la température. »

Sammy se délesta de son pull-over et de son pantalon.

« En attendant, » ajoutai-je, « si nous voulons éviter les rhumes, les démangeaisons et les maux de tête, nous ferons bien de retirer nos vêtements et de bouger le plus possible. »

Mon regard rencontra celui de Sammy et celui-ci s'approcha de Leslie et de moi.

— « On n'a donc rien prévu de ce côté-là? » demanda-t-il.

— « Pas que je sache. Nous n'avons rien qui puisse nous servir de ventilateur, mais nous avons peut-être le moyen d'abaisser la température. »

— « Comment cela? »

Je volai vers la paroi et tapotai sur les panneaux blancs.

— « Ce neutralex, » dis-je, « n'est rien d'autre qu'une barrière infranchissable pour la chaleur. Elle est compacte, mais si nous y pratiquons une fente, notre véhicule dégagera de la chaleur par cet endroit. »

Leslie fronça les sourcils.

— « L'espace est au zéro absolu, n'est-ce pas? » fit-elle remarquer. « Il me semble que nous perdrons trop de chaleur trop vite. »

Je secouai la tête.

— « Derrière les panneaux, il y a la coque. Elle absorbe de la chaleur solaire qu'elle égalise plus ou moins à travers tout son volume par conduction et qu'elle perd par rayonnement du côté opposé au soleil.

Remarquez bien qu'il n'y a alors que rayonnement, et non conduction ou convection. Et pour compenser la chaleur que nous perdons par rayonnement, nous avons la quantité considérable de chaleur que nous prodiguent les radiations solaires. »

Nous nous mîmes en devoir de dévisser un des panneaux. Tout en travaillant, je jetais de temps en temps un coup d'œil derrière moi, dans le salon, pour observer les réactions des autres.

Peut-être m'hypnotisais-je sur un détail, mais à mon point de vue, bien que la différence risquât d'être imperceptible, qu'on se dévêtit ou non, cela me permettait de juger du degré d'adaptabilité de chacun. Ils étaient invités à modifier légèrement leur conduite et à reviser leurs conceptions parce que les circonstances étaient totalement différentes.

Immédiatement, Sammy et Leslie s'étaient ralliés à ma façon de voir. Ils acceptaient ; ils s'adaptaient ; ils ne discutaient pas. Jim Stowe et Bessie de même. Jim regarda son père et, ne recevant pas de celui-ci d'indications sur ce qu'il devait faire, il se débarrassa de sa chemise. Bessie ne se tourmentait pas pour si peu. Elle ne voyait pas pourquoi nous enlevions nos vêtements, mais elle s'exécuta de bonne grâce et personne ne l'en empêcha. Elle ne conserva que son jupon blanc puis, ayant posée sur Leslie un long regard méditatif, elle entreprit le plus gravement du monde de se confectionner un soutien-gorge avec la large ceinture qui ornait sa robe. Pour Bessie, c'était un jeu comme un autre.

Mais les autres passagers chuchotaient entre eux et ne paraissaient nullement disposés à suivre notre exemple. Eh bien, s'ils ne me croyaient pas, ou s'ils pensaient réellement que je parlais pour ne rien dire, j'aurais eu tort de me tourmenter pour eux. Mais si toutefois ils se refusaient obtinément à faire preuve d'un peu plus de largeur d'esprit, cela laissait augurer bien mal un avenir dans lequel ils pourraient avoir à renoncer chaque jour un peu plus à leurs vieilles habitudes.

IV

C'est le huitième jour que nous pûmes vérifier que les prophéties étaient en train de se réaliser, l'activité solaire s'étant effectivement accrue.

Le problème posé par la température pouvait être considéré comme résolu, ou presque. Nous enlevâmes un nombre de panneaux suffisant pour rétablir l'équilibre et j'apportai quelques légères retouches au dispositif d'aération de l'installation de culture, afin d'augmenter la circulation d'air dans l'ensemble de la fusée. Harry Phillips me regardait faire avec inquiétude ; l'installation de culture était son dada et il ne lui plaisait guère de me voir m'en mêler.

Nous avions une lente circulation d'air, sans quoi les mesures que nous avions prises n'auraient eu aucun effet, mais nous ne l'obtenions qu'en forçant l'air à se déplacer, en le poussant de côté et d'autre. Le refroidissement de certaines surfaces ne provoquait aucun brassage d'air

à l'intérieur de la fusée. En se refroidissant, l'air se contractait évidemment au voisinage de ces endroits et, de ce fait, de l'air s'y trouvait attiré, mais ce n'étaient que des tourbillons et cela n'avait rien à voir avec le mouvement d'air continu et circulaire à l'intérieur de notre véhicule.

Le huitième jour, notre système de réglage de la température fonctionnait. Nous l'avions vérifié sur une durée de plus de vingt-quatre heures. Nous n'avions pas constaté de variations dignes d'être mentionnées.

Sammy, Leslie, les deux enfants et moi-même, nous allions et venions dans une tenue des plus légères et que nous étions toujours seuls à avoir adoptée. Le rhume de Morgan, la fièvre de Betty et tous les maux de tête s'étaient calmés et c'est peut-être pourquoi les cinq autres estimaient qu'ils n'avaient plus besoin de nous imiter.

Et c'est alors que, soudain, nous ressentîmes une chaleur intense. Le phénomène n'avait pu être instantané, assurément, mais c'est pourtant l'effet qu'il nous fit. Nous avions réglé la température de telle sorte que, sans être froide, elle fût néanmoins toujours fraîche, tout au moins pour ceux d'entre nous qui étions légèrement vêtus. Leslie se trouvait dans l'installation de culture, tandis que Sammy et moi étions occupés à travailler sur l'épurateur d'eau, et ce n'est que lorsque nous sentîmes la sueur nous ruisseler sur le corps que nous nous aperçûmes du changement.

— « Le soleil ! » s'exclama Sammy.

Nous comprîmes aussitôt. Huit jours avaient passé depuis la date limite. Le nouveau cycle d'activité solaire avait fort bien pu commencer à l'instant prévu. Pourquoi nous en étonner? Le soleil était derrière nous et nous n'aurions pu l'observer qu'en revêtant le scaphandre et en sortant par le sas pour regarder en arrière.

Cependant, le changement à l'intérieur de la fusée fut si marqué que nous connûmes pour ainsi dire à une minute près le moment où le soleil entra dans sa nouvelle phase. La pellicule extérieure de la coque, en alliage spécial, absorbait à coup sûr une plus grande quantité de chaleur ; l'équilibre que nous avions créé était rompu et la température avait fait un bond. Pour nous, cela était peu grave. Nous pouvions résoudre ce problème de la même manière qu'auparavant. Mais pour d'autres?

La Terre se préparait à mourir. Déjà le surplus de chaleur la desséchait. Je vis le regard de Sammy s'assombrir et je devinai quelles étaient ses pensées. Je me représentai notre planète.

Les calottes polaires étaient en train de fondre. Partout ailleurs, des nuages de vapeur d'eau montaient de toutes les étendues liquides à ciel ouvert. Bientôt l'eau des lacs frémirait et dégagerait des bulles ; de la vraie vapeur commencerait à s'élever. Le sol se fendillerait et les feuilles des arbres se recroquevilleraient. Des séismes suivraient, la vague de chaleur cherchant à s'égaliser à travers la croûte terrestre fragile.

Les nudistes offraient avec extase leur corps aux rayons de ce nouveau soleil, se réjouissant du réchauffement des régions froides, mettant au rancart fourrures et pardessus. Dans des endroits plus chauds, les Solariens tendaient les bras dans la lumière ébouissante pour saluer cette ardeur accrue de l'astre objet de leur culte, quittes, quelques minutes plus tard, à hurler de douleur quand leur peau prendrait la couleur du charbon.

Les maisons en bois prenaient feu spontanément, les ponts métalliques se gauchissaient, les poutres des maisons perforaient les murs et le ciment. Des vents desséchants s'élevaient, et la vapeur qu'ils chassaient devant eux s'engouffrait en sifflant dans les rues. Les lampadaires se tordaient, les réservoirs d'eau éclataient, les vitres et les miroirs s'étoilaient et tombaient en miettes.

Les gens couraient, trébuchaient sur les trottoirs qui se crevassaient sous leurs pieds, hurlaient en sentant leurs vêtements commencer à flamber. Certains se précipitaient dans les salles de bains, ouvraient le robinet d'eau froide de la douche et succombaient sous un jet de vapeur à cent degrés. D'autres couraient étourdiment vers les lacs et les mares, sans se douter que l'eau y était déjà sur le point de passer à l'état gazeux. Les humains continuaient de se mouvoir, de chercher à survivre dans un monde où chaque arbre se mettait à flamber. Sur tout un côté de la planète, des gens qui se mouraient, le corps grésillant, remuaient et criaient encore et cherchaient en vain une fraîcheur salvatrice.

Actuellement, les régions polaires elles-mêmes devaient être cachées sous des nuages de vapeurs portées à l'ébullition. Dans les abîmes marins régnait encore la fraîcheur, tandis qu'en surface les eaux s'étaient mises à bouillir et tendaient à s'élever dans l'atmosphère. Quelques poissons des grandes profondeurs devaient continuer à nager, ignorants du désastre.

Sur les pentes des hautes montagnes, des gens montaient, montaient toujours plus haut et découvraient finalement qu'il n'y avait pas de fuite possible. Même les calottes glaciaires des hauts sommets se transformaient en vapeur.

Des tornades ravageaient le globe, car la chaleur était encore inégalement répartie. Mais au lieu de coups de vent frais, c'étaient des souffles d'air chaud, dévastateurs, capables de soulever un cours d'eau d'un seul coup pour ne le laisser jamais retomber.

Les mines de charbon flambaient, les prairies flambaient, les forêts flambaient ; dans les villes et les villages, des rues entières étaient en flammes. Et cependant il restait dans cette fournaise des endroits où des gens et des animaux vivaient encore à l'air libre et où l'on trouvait encore de l'eau à l'état liquide et non de vapeur.

Il devait y avoir maintenant des volcans là où il n'en avait jamais existé, la Terre ravagée contribuant pour sa part à la dévastation. Peut-être l'Atlantide était-elle remontée de sous les flots pour devenir en quelques minutes aussi sèche que les sables du désert.

Le côté de la Terre où il faisait nuit passait par des épreuves d'un

autre genre, mais non moins effrayantes. Des secousses, de soudains coups de vent, un souffle ardent venant de quelque part, rien de plus pour commencer... Suffisamment de temps pour se préparer, car, évidemment, il se passait quelque chose et le pire était à craindre : état d'alarme mais non réalité. Quelques minutes chargées de rapports venant de l'autre côté du monde, embouteillant les fils télégraphiques et l'éther... et puis le silence. De nouvelles secousses, des tremblements de terre, les premiers raz de marée. Et, pendant tout ce temps, la Terre qui tournait, présentant peu à peu à la clarté aveuglante du jour des millions de kilomètres carrés non encore dévastés et faisant pénétrer dans la nuit et dans une relative fraîcheur — trop tard, hélas ! — des continents grillés et des étendues d'eau bouillante.

Puis des tempêtes, qui s'élevaient à mesure que l'air chargé d'humidité faisait le tour du globe, déversaient sur les continents et les mers de l'hémisphère obscur des millions de tonnes d'eau. Et la rotation continuant, la planète présentait toujours de nouvelles étendues terrestres ou marines à la chaleur meurtrière. Des ouragans brûlants suivaient les moussons fraîches du côté obscur. Déjà, dans la nuit, le quart de la Terre non encore rôti sentait l'haleine dévorante du Soleil. La Lune brillait d'un étrange éclat.

La partie de la Terre restée depuis le début exposée aux rayons aveuglants du Soleil était maintenant cautérisée, stérilisée par la chaleur. Rien ne subsistait en surface, ni mammifères, ni oiseaux, ni reptiles, ni insectes, ni vie végétale. Et comme l'élément liquide avait disparu, il n'y avait plus de poissons. Les cadavres de toute espèce qui n'avaient pas été détruits par le feu étaient desséchés.

Cependant, même dans cette partie du globe, il y avait encore des êtres en vie, des humains. Les Trogs vivaient, ces hommes des cavernes à l'esprit scientifique qui, en prévision de la catastrophe, s'étaient creusé dans le sol des abris profonds, spécialement aménagés.

Tout cela, pourtant, n'était que le prélude. La Terre avait fait un tour complet ; il ne restait pas un pouce de terrain qui n'eût été grillé par ce Soleil implacable, mais ce n'était qu'un début. La température moyenne de la Terre, considérée dans toute sa masse, ne s'était probablement pas encore élevée d'un degré...

V

Ce qui m'arracha à la vision de la Terre mourante, qui n'était pas mon affaire, et me ramena à la fusée, qui ne l'était que trop, fut le fait, prosaïque en soi, que Harry Phillips était en train de se dépouiller de sa chemise.

Je fis effort pour revenir au présent. La Terre, c'était le passé. Nous n'avions plus aucun doute là-dessus depuis que nous l'avions quittée.

Il ne m'était pas indifférent que Harry enlevât sa chemise. Encouragé par cet exemple, Morgan Smith commença lui aussi à se débarrasser

de ses vêtements. Ils avaient, chacun à leur manière, continué de penser comme sur le monde qu'ils avaient laissé derrière eux et tout à coup — mieux vaut tard que jamais ! — ils se rendaient compte qu'ils avaient quitté ce monde pour de bon et que ses usages, le genre de vie qu'on y menait, les règles qu'il imposait, ne signifiaient plus rien désormais.

Il faisait chaud dans la fusée, terriblement chaud. Après tout, ce Bill Easson avait peut-être raison. Et c'est ainsi qu'ils se dévêtirent et que mourut une autre part de la Terre : nous n'étions plus des hommes de la troisième planète, de la planète verte.

Tandis que Sammy et moi étions occupés à dévisser d'autres panneaux sur les côtés opposés au soleil, nous entendîmes des rires et un semblant de chahut. Miss Wallace, il va de soi, portait des sous-vêtements qui n'avaient rien d'excentrique. Si leur but n'était pas à proprement parler de camoufler ses charmes, ils n'en laissaient pas moins planer un doute sur leur pouvoir suggestif. John Stowe ne put réprimer un sourire fugace en la regardant, le premier qui se dessinait sur ses lèvres depuis la mort de Mary. Morgan, rouge d'embarras, fut un instant avant de se dire qu'il n'avait pas à se sentir gêné et il se mit alors à sourire lui aussi. Harry ne se troublait pas pour si peu ; lui, du moins, ne s'était obstiné si longtemps que parce qu'il ne voyait pas l'utilité de la mesure que j'avais suggérée. Betty enleva son pantalon, mais se crut obligée d'expliquer, avec embarras, qu'elle ne pouvait retirer son chandail parce qu'elle n'avait rien en-dessous.

Pour une raison ou pour une autre, chacun trouva cette réflexion du plus haut comique. Betty devint de plus en plus rouge, puis, d'un mouvement nerveux, elle empoigna son chandail dans le dessein de l'enlever. Je l'observai avec un intérêt dénué de toute concupiscence. Si Betty était capable de faire cela, il y avait réellement quelque chose de changé.

Mais, comme il était à prévoir, elle n'acheva pas ce qu'elle avait commencé.

A partir de ce moment, un notable changement affecta nos relations mutuelles. En premier lieu, la mort de Mary Stowe ne semblait plus peser sur nous. Tous, John Stowe y compris, nous trouvâmes plus facile de penser à elle comme à une des victimes du désastre. Un certain doute avait subsisté jusque-là sur la valeur des prédictions des savants ; après tout, nous aurions pu nous être embarqués dans une aventure ridicule et Mary aurait pu mourir pour rien.

Maintenant, ce doute était dissipé. D'après ce que nous constations à l'intérieur de notre minuscule machine, nous pouvions en déduire que les avertissements des hommes de science étaient justifiés.

Le mariage de Betty avec Morgan et celui de Leslie avec moi, bien que n'ayant pas été célébrés dans les formes requises, étaient définitivement acceptés. Miss Wallace tint à me dire qu'elle avait fini par se convaincre que j'avais eu raison. En fait, elle déclara avec une nuance d'envie que si le cas devait se présenter pour elle — simple supposition, bien entendu — elle n'hésiterait pas à se marier dans les mêmes condi-

tions. Ou même, ajouta-t-elle avec force, à avoir des enfants sans être mariée.

C'est parce qu'ils savaient maintenant ce qu'il était advenu de la Terre que leur attitude s'était modifiée du tout au tout. Chaque être humain est animé du désir ardent d'assurer la survie de la race, de perpétuer son nom en laissant le plus grand nombre possible de descendants. La pensée que la race humaine se verrait réduite à un nombre dérisoire d'individus stimulait chez tous ce sentiment. La façon dont ils parlaient tout naturellement d'avoir des enfants, hors mariage au besoin, montrait assez leur nouvelle tournure d'esprit.

Morgan et Betty me demandèrent — un peu tardivement selon moi — dans combien de temps nous serions finalement sur Mars, et s'il était indiqué de songer à mettre des enfants en train. Je lui répondis que oui. Leslie exprima le même avis. Après un long calcul, Miss Wallace, légèrement surprise, fit observer qu'elle-même pourrait encore avoir neuf ou dix enfants. Pour moi, elle pêchait par optimisme. Sammy laissa tomber une remarque ou deux sur les choses qu'il enseignerait à ses enfants. Harry Phillips se posait la question de savoir si des gens déjà âgés pouvaient contracter une union dont l'objectif serait limité à la procréation d'un seul enfant, en sorte qu'une femme qui pouvait encore être mère ait la faculté de prendre pour partenaire un homme avancé en âge et que ni l'un ni l'autre ne viennent diminuer les possibilités de reproduction des éléments plus jeunes de la population. Il était visiblement déterminé à doter Bessie d'un jeune oncle ou d'une jeune tante. John Stowe fit remarquer que, de toute manière, son épouse défunte n'était plus en âge d'avoir des enfants.

La disposition d'esprit de mes passagers, toutefois, n'était pas encore tout à fait conforme à mes désirs.

— « Dans les autres fusées, la vie en commun sera peut-être différente, » dis-je un jour à Leslie. « Il y a des lieutenants qui ne se gêneront pas pour exercer une véritable dictature. »

Elle sourit.

— « Je ne te vois pas en dictateur, » dit-elle. « C'est ta méthode qui est la bonne, Bill. »

— « Non, c'est la leur. Suppose que je doive commander à chacun de faire quelque chose de toute urgence. Le feraient-ils ? Oui, mais à condition que cela leur chante. Sinon, ils discuteraient. Ils se plaindraient. Certains obéiraient, d'autres pas. »

— « Et je persiste à penser que c'est moral, » déclara Leslie. « Et tu devrais penser de même. »

— « Explique-toi. »

— « Tu nous as choisis. Si tu avais voulu des esclaves, tu aurais choisi des esclaves. »

Je fus bien obligé d'acquiescer.

Mais, si je gardais mon opinion, je ne voulais pas donner l'exemple de l'attitude que j'estimais appropriée aux circonstances, pas à Leslie en tout cas.

J'avais épousé Leslie mais je ne m'occupais pas d'elle ; elle ne comptait pas dans mes calculs. Cela ne voulait pas dire que plus tard, s'il y avait un plus tard, je ne l'aimerais pas, ne la choierais pas et ne bâtirais pas autour d'elle ma nouvelle vie. D'ici là, j'avais la responsabilité d'un véhicule spatial et le fait d'avoir pris femme restait entièrement étranger à l'affaire. Si une tâche dangereuse s'était imposée que seule Leslie eût pu accomplir, je n'aurais pas hésité un instant à la lui commander.

Ce n'était pas que le temps me manquât pour m'occuper d'elle. Du temps, j'en avais de reste. N'eût été son travail qui l'obligeait à de longues stations dans l'installation de culture, nous aurions été ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce que je ne pouvais me permettre, c'était de distraire en sa faveur une parcelle de mon attention.

Il nous fallut longtemps avant de retrouver une température aussi fraîche qu'auparavant. La coque absorbait davantage de chaleur, la répartissait sur toute sa surface et ne pouvait en évacuer par rayonnement la quantité voulue.

Je ne sais s'il y avait dans nos sensations une part d'autosuggestion, mais cette possibilité mise à part, nous étions la preuve vivante que la circulation de l'air, la température et l'humidité ont sur la santé une influence prépondérante. Le dispositif de condensation de l'épurateur d'eau refusa le service pendant un jour ou deux et avant d'avoir pu le remettre en marche nous étions tous comme des loques et aurions pu constater que plusieurs livres de graisse s'étaient, pour chacun de nous, évanouies en sueur si nous avions eu un moyen de mesure.

Une nuit, pendant son sommeil, Morgan dériva en tous sens sous l'influence du déplacement d'air. Il s'éveilla avec un fort mal de tête et de la fièvre et resta cinq jours plutôt mal en point, accumulant rhume de cerveau, angine, migraine, bronchite et courbature fébrile. Il pouvait y avoir d'autres causes, mais la forte chaleur et l'absence de mouvement d'air, puisqu'il s'était déplacé avec, semblaient une explication satisfaisante.

Ce fut Jim qui suggéra une chose à laquelle j'aurais dû penser depuis longtemps. Un jour, comme nous étions ensemble au poste de pilotage, nous tenant compagnie l'un l'autre en silence, il s'écria :

— « Pourquoi ne voyons-nous pas d'autres fusées, lieutenant Bill? » (Il m'appelait toujours ainsi.)

— « D'autre fusées, Jim ? »

— « Oui. Il y en a des millions, n'est-ce pas, qui se dirigent toutes vers le même but ? »

— « Pas tout à fait des millions, Jim. Pourquoi nous ne les voyons pas ? Eh bien, réfléchis. Tu te rappelles toutes ces fusées rassemblées à Detroit ? Elles sont toutes parties à des intervalles de temps assez rapprochés, du même endroit pour la même destination. Et pourtant, je suis bien sûr qu'il n'y a pas eu une seule collision. Au bout de dix secondes, une fusée a parcouru environ trois kilomètres. Même si tu en lançais une

seconde à sa poursuite à ce moment-là, en cherchant absolument à la tamponner, tu n'y réussirais pas. »

Je lui laissai le temps de se représenter la chose. C'était un gosse intelligent, plus intelligent que n'importe laquelle des grandes personnes que je transportais, à l'exception de Sammy et de Leslie. Je poursuivis alors :

« Entre la Terre et Mars, il doit y avoir maintenant des centaines de milliers de fusées. Mais le volume de l'espace qui peut les contenir est. . oh ! disons de deux cent millions de kilomètres cubes. Je pourrais certainement te citer un chiffre encore bien supérieur si j'essayais de calculer. »

Et j'ajoutai avec un sourire :

« Donc, si nous raisonnons un peu, nous ne pouvons guère espérer en voir beaucoup d'autres, n'est-ce pas ? »

— « C'est dommage, » dit Jim, pensif. « S'il y en avait eu d'autres pas loin, elles auraient pu nous passer du carburant. »

Ces mots me firent l'effet d'un secousse électrique.

— « Comment sais-tu que nous avons besoin de carburant ? » questionnai-je.

— « Je l'ai vu d'après les instruments de mesure, » répondit-il tout naturellement.

J'avais été loin d'envisager ce risque-là. Il ne s'agissait pas d'une indication ressortant d'une lecture directe des instruments. Le gosse avait dû réfléchir et faire de longs calculs avant de trouver par lui-même ce que j'avais soigneusement évité de lui laisser soupçonner.

— « L'as-tu dit aux autres ? » demandai-je vivement.

— « Non, » fit-il. « J'ai pensé que vous le leur diriez si vous vouliez qu'ils le sachent. »

J'approuvai de la tête.

— « Jim, » dis-je, « tu seras un homme précieux à la colonie. Quand nous serons tous vieux, c'est toi qui dirigeras les affaires. Continue de raisonner comme tu as pris l'habitude de le faire et tu ne seras pas souvent pris au dépourvu. »

Le gosse rougit de plaisir. Pour lui, j'étais un héros, c'était normal, et chacune de mes paroles avait du poids.

— « Du carburant pris à d'autres fusées, » monologuai-je. « Hum ! »

Cette pensée avait germé dans mon esprit quelque temps auparavant, mais je n'y avais pas donné suite. Peut-être m'étais-je trop hâté de la chasser.

« J'y avais bien songé, Jim, » dis-je. « Tu sais pourquoi j'ai laissé tomber cette idée ? »

— « Parce que nous ne pouvons pas voir d'autres fusées et qu'il n'y en a peut-être pas à des millions de kilomètres. »

— « C'est une raison mais ce n'est pas la seule. Même s'il y avait une autre fusée en vue, il nous faudrait du carburant pour nous en approcher. Et pour l'instant du moins nous avons l'avantage de ne pas en consommer. »

Jim approuva gravement.

« Et d'ailleurs, cette autre fusée n'en aurait pas beaucoup non plus. Certainement pas de reste en tout cas. Que faudrait-il faire alors ? Nous battre pour le lui prendre ? Prendre ses passagers à notre bord ? Si ces engins pouvaient en transporter vingt, on leur en aurait fait embarquer vingt. Et puis, comment les transborder ? Il n'y a qu'un seul scaphandre spatial dans chaque fusée... »

Mais, tandis que je continuais à énumérer les objections, il m'apparaissait de plus en plus que cela valait au moins la peine d'examiner la question.

— « Jim, » dis-je, « va chercher Sammy et Leslie. »

Il se mit debout, tout agité.

— « Puis-je revenir avec eux ? »

— « Bien sûr. C'est toi le second pilote, n'est-ce pas ? »

Je l'arrêtai au moment où il prenait son élan pour franchir la porte.

« Arrange-toi pour que personne ne devine qu'il se passe quelque chose, » lui recommandai-je. « Fais comme s'il s'agissait d'une banalité. »

Il partit avec moins de précipitation.

Deux minutes plus tard, Leslie et Sammy étaient avec nous dans la cabine de pilotage.

Je n'avais pas mis Leslie au courant de notre pénurie de carburant, mais quand elle l'apprit, elle ne cilla même pas.

— « Je m'en doutais, » fit-elle.

— « Et les autres, » dis-je, « s'en doutent-ils ? Nous sommes quatre à connaître la situation. Il y en a donc six qui l'ignorent. Croyez-vous que j'aie raison de garder le secret ? »

— « Aussi longtemps que vous le pourrez, » dit Sammy. « Mais quand ce ne sera plus possible, n'ayez pas peur de leur dire la vérité. Je ne crois pas que cela soulève un drame comme vous êtes porté à le supposer, Bill. Ce sont des gens raisonnables. Ils ne s'effondreront pas. »

Nous étudiâmes la suggestion de Jim. Je le priai de nous l'exposer lui-même et nous pûmes voir combien il était fier d'être admis à participer à nos délibérations.

— « Tout cela est parfait, » dit Sammy, « mais puisque nous ne pouvons pas apercevoir d'autres fusées... »

— « Nous n'avons pas essayé, » dis-je. « Nous n'avons ici qu'un angle de vision de 150° environ. Il faut que je commence par revêtir le scaphandre, pour sortir par le sas et aller explorer l'espace derrière nous. Il peut y avoir une fusée à cent mètres. »

— « Pas vous, » dit Sammy avec détermination. « Moi. Il n'y a peut-être pas grand risque, mais si un accident devait arriver à celui qui sortira, il vaut mieux que ce ne soit pas au seul homme capable de piloter cet engin. »

J'acquiesçai de la tête.

— « C'est le moment ou jamais, » dis-je. « Allons voir ça. »

Nous traversâmes le salon sans attirer particulièrement l'attention de nos compagnons. Sammy et moi, quand ce n'était pas Leslie et moi, étions toujours occupés à un travail ou à un autre. Rien n'indiquait que quelque chose de spécial fût sur le point de se passer.

Nous entreprîmes de passer le scaphandre à Sammy. L'installation de culture hydroponique se trouvait entre nous et les six autres. Ils auraient pu nous voir, mais nous n'y pouvions rien.

— « Vous auriez sans doute été moins gêné là-dedans si vous aviez d'abord enfilé vos vêtements, » dis-je, « mais vous n'aurez pas besoin de rester dehors longtemps. »

Il avait revêtu tout le costume à l'exception du casque quand nous découvrîmes une particularité qui nous avait échappé quand nous avions vérifié l'équipement.

Il n'y avait pas moyen d'adapter le casque au scaphandre, du moins avec la tête de Sammy à l'intérieur. Il avait un défaut, comme la couchette qui s'était rompue, comme des centaines d'autres accessoires, probablement, dans des milliers d'autres engins. L'extérieur était parfaitement usiné, l'épaisse base en acier et le hublot antérieur en verre au tungstène étaient parfaits. Tout était parfait, sauf que, à l'intérieur de la coupole, une masse de métal irrégulière, présentant une arête déchiquetée, venait appuyer sur le sommet du crâne de Sammy, empêchant la base du casque de se joindre à la collerette du scaphandre. Il restait entre les deux un espace d'une dizaine de centimètres sur tout le pourtour

Sammy, qui avait témoigné depuis quelque temps d'une parfaite égalité d'humeur, en oublia Leslie et Jim et poussa quelques jurons bien sentis.

Nous n'aurions pas dû attendre d'avoir besoin du casque pour l'essayer sur nos têtes, c'était évident, au lieu de décréter qu'il était très bien, simplement parce qu'il avait l'air normal. Mais, de toute façon, nous n'aurions rien pu y faire de plus que maintenant.

Je l'essayai sur ma tête. Il s'en fallait d'un intervalle encore plus grand.

Nous avions espéré qu'il irait mieux à Leslie... L'intervalle était moindre et il nous sembla un instant que si nous lui rembourrions les épaules de façon que tout l'espace libre résultant de la trop grande hauteur du vêtement se trouve en haut, nous pourrions faire monter suffisamment la collerette pour forcer la base du casque à s'adapter dessus. Mais les bras constituaient la difficulté. Certains scaphandres ont des bras mécaniques qu'on fait fonctionner de l'intérieur, mais ce n'était pas le cas de celui-là. Il est vrai que nous pouvions lui passer le scaphandre en lui laissant les bras collés au corps, mais alors elle eût été absolu-incapable de faire aucune manœuvre, pas même d'ouvrir la porte du sas, et certainement pas de se servir de l'appareil de propulsion à réaction. Si elle sortait ainsi, elle tomberait dans l'espace et s'y perdrait.

— « Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer, » m'écriai-je.

— « Moi, je sais, » dit Sammy d'un air lugubre. « Vous allez pleurer, vous trois, et moi, je rirai. »

Sammy avait le malheur de posséder une âme de tragédien alors que ses expressions et ses gestes étaient d'un acteur comique. Leslie et moi nous nous forçâmes à sourire et Jim laissa échapper un gloussement qui eût moins surpris de la part d'une grande personne. Jim et la petite Bessie trouvaient toujours Sammy extrêmement amusant.

Je me sentis soulagé un moment, mais pas pour longtemps. Je n'avais pas pris la chose aussi sérieusement que Sammy au début. Je me flattais d'être assez adroit de mes mains ; je n'allais pas me laisser troubler par un petit morceau de métal superflu. Mais comme je récapitulais mentalement ce dont nous pourrions faire usage dans ce véhicule qui nous avait été donné vide, nu comme la main, mon visage s'allongea et Leslie le remarqua.

— « Ne pouvons-nous *rien* faire? » demanda-t-elle.

Si nous avions eu seulement un marteau et un ciseau, nous aurions pu faire partir cette bosse morceau par morceau, en y mettant le temps voulu. On pouvait à la rigueur trouver quelque chose qui fît office de marteau, mais que prendre pour remplacer un ciseau ?

— « Ne faites rien, c'est inutile, » dit Jim d'un ton sérieux. « Le scaphandre m'ira, à moi. J'en suis sûr. »

Je le regardai, songeur.

— « C'est probablement vrai, Jim, » dis-je lentement. « Mais tu permettras bien que nous fassions l'essai d'une ou deux autres solutions auparavant. »

— « Oui, je veux bien, » dit Jim sans se démonter. « Mais vous y viendrez. Vous verrez. »

Sammy et moi, nous explorâmes notre engin de fond en comble, examinant chaque objet, le prenant en main et l'essayant. Presque tous les objets métalliques non fixés à demeure étaient en aluminium mince.

Nous abandonnâmes toute idée de garder le secret. Nous montrâmes le casque à tout le monde et demandâmes des conseils. Une foule de suggestions, toutes impossibles à mettre en pratique, nous furent aussitôt présentées. Quelques-unes nous firent rire. Nous trouvions très drôle cette sorte de jeu de salon auquel chacun participait ; nous ne jouions pas au furet, mais à « Qui mettra le scaphandre ? » Tout le monde l'essaya, toujours au milieu d'une vive hilarité.

Avec Betty, nous fûmes bien près de réussir ; le casque et la collerette se rejoignaient. Cependant, il ne fallait pas compter aller plus loin : on n'aurait pu assujettir l'un à l'autre qu'en enfonçant le morceau de métal dans le crâne de la jeune femme. Nous songeâmes à combler le vide au moyen d'un collier imperméable, mais nous n'avions pas le matériel nécessaire pour en confectionner un. Nous attaquâmes le morceau de métal avec tout ce que nous pûmes trouver pour remplacer marteau et ciseau. Nous parvînmes à l'égratigner, sans plus.

Quelqu'un suggéra de l'acide, et en mettant en commun nos connais-

sances en chimie, nous trouvâmes que l'acide chlorhydrique était composé d'hydrogène et de chlore, qu'on pouvait en fabriquer avec du sel et de l'acide sulfurique, et qu'on pouvait fabriquer de l'acide sulfurique à partir de l'anhydride sulfurique. Constatation fort intéressante en soi, mais qui ne nous était pas d'une grande utilité, attendu qu'aucun de nous ne savait réellement comment s'y prendre et que nous ne pouvions risquer de tripoter les sels chimiques de l'installation de culture sans sol ou de l'épurateur d'eau pour obtenir ces ingrédients.

— « J'ai bien peur que tu n'aies eu raison, Jim, » dis-je enfin, après que nous eûmes rejeté successivement toutes les solutions envisagées. « C'est toi ou la petite Bessie. »

— « Comment ça ? » fit Stowe d'un ton brusque.

Le moment n'était plus à la plaisanterie. Comme l'avait dit Sammy, s'il n'y avait pas grand danger à sortir dans l'espace vêtu d'un scaphandre, l'entreprise n'en comportait pas moins un risque. Une foule de choses qui n'étaient pas vérifiables à l'avance pouvaient se révéler défectueuses dans le scaphandre ; Jim pouvait être soufflé avec l'air qui s'échapperait ; le sas pouvait rester bloqué. Les mille petits accidents susceptible de se produire n'affecteraient pas un homme ayant l'expérience de l'espace, mais ils pouvaient fort bien coûter la vie à un enfant de treize ans.

Théoriquement, j'étais en droit de donner les ordres qui me semblaient bons et l'on devait m'obéir. Mais je ne pouvais pas laisser sortir Jim sans l'assentiment de son père. Il ne fallait pas oublier que Stowe avait déjà perdu Mary.

Je leur dis que nous avions besoin de carburant. Tout en leur taisant le sérieux de la situation, je leur fis comprendre que nos chances seraient grandement améliorées si nous pouvions en obtenir de quelque part. Et nous venions de démontrer que tout travail nécessitant l'emploi du scaphandre ne pouvait être accompli que par Jim Stowe.

— « Non ! » s'exclama John Stowe, ainsi que je m'y étais attendu. « Mary est morte, et maintenant vous voulez risquer la vie de Jim ! »

J'attendis. Je voyais Stowe lutter avec lui-même pour résoudre ce cruel cas de conscience.

« J'irai s'il le faut, moi, » dit-il enfin. « Mais pas Jim... Non, de grâce, pas Jim ! »

— « Vous ne pouvez pas, » répliquai-je. « Si c'était possible, nous irions nous-mêmes. Il n'y a que Jim qui puisse sortir... Ou Bessie. Préférez-vous que ce soit Bessie? »

Ce fut Jim qui fit pencher définitivement la balance.

— « Voyons, papa, » dit-il d'une voix pathétique. « Tu ne comprends donc pas qu'il faut que ce soit moi? Enfin, si tu refuses, je n'irai pas. »

Je n'avais pas dit toute la vérité. Je ne pouvais me permettre une trop grande franchise. Assurément, nous n'exposions pas Jim à un grand risque en l'envoyant jeter un coup d'œil en arrière. Mais si le hasard voulait qu'il vît tout de même une autre fusée et si nous déci-

dions d'accoster celle-ci, c'est Jim qui serait chargé de l'opération. Et cela, ce serait très dangereux.

Je savais que si Stowe donnait son accord une première fois, il serait obligé de le donner une seconde. Ce ne serait pas uniquement, pour Jim, l'autorisation d'exécuter un travail facile, n'offrant presque pas de danger, mais une autorisation qui porterait sur tous les travaux pour lesquels le scaphandre serait indispensable, quelque périlleux qu'ils pussent se révéler.

Cela, il l'ignorait. Il dit simplement « Oui » et nous nous mîmes à préparer Jim.

Il n'y eut pas d'incident. Jim resta longtemps dehors, mais il venait tambouriner asez souvent sur la coque, comme je le lui avais prescrit, pour nous faire savoir que tout allait bien et qu'il ne se pressait pas. J'étais aussi impatient que Stowe, me demandant ce que Jim pouvait bien faire pendant tout ce temps et si, par hasard — mais j'avais un peu honte de me poser cette question — il n'était pas simplement en train de s'amuser, personnifiant le navigateur de l'espace chargé d'une dangereuse réparation sur un astronef endommagé.

Mais je me souvins alors de la maturité de caractère de Jim et je compris qu'il ne rentrerait pas avant de pouvoir prendre l'entière responsabilité des informations qu'il nous apporterait et de pouvoir nous dire, non pas « Je crois que... » mais « Je suis certain que... »

Je fis part de mes réflexions à Stowe lorsqu'il exprima son anxiété et cela parut le rassurer.

— « Vous aimez bien Jim, n'est-ce pas? » me dit-il.

— « Je préférerais risquer la vie de Leslie plutôt que la sienne, » répondis-je.

Leslie m'entendit. Elle me sourit d'un air approbateur, mais je vis qu'elle n'en croyait rien. Leslie n'était pas une épouse inquiète ou jalouse. Elle me témoignait la plus entière confiance. Entre nous deux, ce n'était peut-être pas le grand amour, mais de solides liens d'affection nous unissaient déjà et elle n'en demandait pas plus pour l'instant.

Néanmoins, j'avais dit la vérité. J'aurais risqué la vie de Leslie de préférence à celle de Jim. Leslie jouerait son rôle dans la nouvelle colonie, si nous l'atteignions, et elle le jouerait excellemment, mais elle ne nous serait jamais aussi précieuse que Jim promettait de l'être.

Enfin Jim revint. Il claqua des dents tout le temps que nous l'aidâmes à sortir de son scaphandre. Apparemment, ce volumineux vêtement absorbait moins de chaleur solaire et en réfléchissait plus que la coque de notre engin.

— « Il y a une fusée à quelques kilomètres derrière nous, pas davantage, » dit-il d'une voix assurée. « J'ai attendu d'être certain qu'elle allait dans la même direction que nous et à la même vitesse. Je n'ai rien vu nulle part ressemblant à un astronef. »

Je me refusai presque à le croire. Cet essai, nous avions été bien inspirés de le tenter. S'il ne nous rapportait rien en définitive, notre situation n'en serait pas plus grave.

— « Tu en es sûr? » demandai-je étourdiment. Evidemment qu'il en était sûr ! Tous les autres se mirent à jacasser avec animation, heureux d'apprendre que notre isolement dans l'espace n'était pas aussi total que nous ne l'avions craint. Je regardai Sammy avec malice :

— « Qu'est-ce que la voix de la Fatalité va nous dire, maintenant? » demandai-je.

— « Rien. C'est son jour de repos, » dit Sammy d'un ton d'excuse.

— « Le soleil a l'air tout petit et très loin, » dit Jim, ses yeux reflétant l'étonnement.

VI

Nous avions maintenant de quoi nous tenir l'esprit occupé. Est-ce que nous voulions vraiment accoster l'autre fusée? Comment y parvenir? Devrions-nous d'abord tenter de communiquer avec elle?

Si nous décidions de tout faire pour nous mettre en contact avec une fusée, je pourrais essayer de tourner la nôtre de façon à lui faire regarder la Terre tout en conservant le même cap. Alors, nous pourrions passer des heures, en sûreté dans la cabine de pilotage, à scruter l'espace pour découvrir d'autres engins. La vision, quand elle n'est pas troublée par l'atmosphère, est si aiguë et si claire que nous pourrions voir la source ponctuelle de lumière réfléchie qui nous révélerait une fusée à des centaines de kilomètres de distance.

Mais la manœuvre eût été délicate. Les astronefs normaux sont pourvus de gyroscopes et de réacteurs auxiliaires qui leur permettent de faire un demi-tour sur eux-mêmes sans que leur route soit en rien modifiée. Il n'en était pas de même avec ces fusées de sauvetage. Et cependant, tôt ou tard, je me verrais peut-être dans l'obligation d'exécuter ce retournement.

— « Répondez-moi franchement, » dit Sammy, me prenant à part. « Avec son scaphandre, Jim a-t-il des chances sérieuses de réussir dans sa tentative d'aller et retour? »

— « Mais oui, » dis-je. « C'est très faisable. Cela dépend évidemment du scaphandrier. Par exemple, si Betty avait été la seule à pouvoir entrer dans le scaphandre, je ne crois pas que je l'aurais laissée tenter le voyage. Mais pour ce qui est de Jim, bien qu'il soit jeune, il ne manque ni de cran ni de jugement. Le problème n'est pas là... »

— « Alors, où est-il? »

— « Dans l'autre fusée. Elle transporte des passagers, vivants ou morts. Et un autre lieutenant. Des gens qui veulent arriver sur Mars. Supposez qu'il ne leur reste plus du tout de carburant. Supposez que leur installation de culture ne fonctionne pas ou leur épurateur d'eau. Ou encore qu'une maladie contagieuse se soit déclarée à bord. Supposez... »

— « Ne supposons plus rien, » dit Sammy d'un ton amer. « Je vois ; c'est comme tout le reste depuis que ce voyage impossible a commencé.

Rien ne marche ; rien n'est normal. Des difficultés sans arrêt ; tout se détraque... »

— « Stop, Sammy ! » dis-je en riant. « Prenez le temps de compter jusqu'à dix ou jusqu'à cent si ce n'est pas suffisant. J'estime quant à moi que nous avons eu de la veine. Un décollage parfait, à tel point que je n'ai pas eu à rectifier notre trajectoire : nous n'avons jamais dévié. Aucun ennui du côté de l'installation de culture. Aucun défaut de fonctionnement de l'épurateur d'eau auquel nous n'ayons finalement remédié. Pas de fuites, pas de pannes, pas de maladies qui vaillent d'être mentionnées, pas de bagarres, pas même de disputes, rien que nous n'ayons pu résoudre, à l'exception du problème qui nous occupe actuellement et auquel, d'ailleurs, nous sommes peut-être en train de trouver une solution. Voyez que même quand le scaphandre est apparu inutilisable pour ceux qui auraient dû le revêtir, nous avons trouvé quelqu'un à qui il allait parfaitement. Et quand nous envisageons de prendre contact avec un autre engin, nous regardons par la porte de derrière et nous en voyons justement un ! »

— « Possible, » fit Sammy, l'air morose, « mais vous ne parlez pas de la mort de Mary Stowe et... »

— « Et quoi encore? »

— « Oh ! et puis zut ! » dit Sammy, se forçant à sourire. « Continuons. »

Nous discutâmes longuement des questions qui se posaient. Sammy, moins pessimiste tout au moins pour le moment, convint que, malgré toutes les difficultés inhérentes à l'opération, il fallait essayer d'accoster l'autre fusée.

Leslie vint prendre part à notre conversation et tomba d'accord avec nous.

— « Mais te représentes-tu ce que tu exiges de cet enfant? » me demanda-t-elle gravement. « Il faudra qu'il traite seul avec l'équipage de l'autre fusée, qu'il parle pour nous, prenne des décisions en notre nom. Je veux dire que nous n'aurons pas la possibilité d'intervenir. Il n'aura personne à qui demander conseil, personne qui puisse lui venir en aide. Et si, pour une raison quelconque, il ne revient pas, nous ne pourrons rien faire. Nous n'avons pas d'autre scaphandre. Il pourrait arriver jusqu'à la porte du sas et étouffer à quelques mètres de nous sans que nous puissions faire quoi que ce soit pour lui porter secours. »

Sammy avait l'air un peu honteux. C'était cela le point capital. Ses récriminations pesaient bien peu en comparaison.

— « Il n'y a qu'à en parler franchement à Jim, » dis-je.

— « Non, » objecta Leslie. « Nous savons d'avance ce qu'il nous répondra. Il ne reculera pas devant le risque. Mais ce n'est encore qu'un enfant, Bill. Il faut faire attention à ce que nous lui demandons d'accomplir. La petite Bessie sortirait dans l'espace toute confiante, sans scaphandre, si tu le lui demandais, mais le fait qu'elle le ferait de son plein gré ne dégagerait pas ta responsabilité. »

— « Je sais, » dis-je. « Mais si l'on veut bien raisonner froidement,

l'alternative est suffisamment claire. Si Jim ne part pas, nos chances sont minces ; s'il part, les chances de tout le monde, lui-même y compris, seront appréciables. Nous avons brûlé nos vaisseaux en disant à tous les autres que nous avions besoin de carburant. Comme tu le dis, Leslie, nous savons d'avance ce que Jim nous répondra. Si nous demandions l'avis de Stowe? »

Le pauvre Stowe fut bouleversé. Nous ne pûmes lui dissimuler aucun des dangers qu'allait courir son fils. Il voulut parler, mais il ne savait que dire. Comme je m'en étais rendu compte sur le moment, je lui avais fait engager sa parole en lui arrachant un premier « oui ».

— « J'aurais préféré qu'il n'y ait pas de fusée derrière nous, » murmura-t-il finalement sans lever les yeux sur nous. « Alors nous aurions bien été forcés de nous accommoder de notre sort. Tandis qu'à présent... »

Je voyais qu'il raisonnait comme nous. Nous étions trop engagés dans cette tentative pour reculer maintenant. Après tout, l'autre fusée était là, sur nos traces. Nous sentions sa présence ; il n'était plus possible de l'oublier ou de feindre de l'ignorer.

— « Considérez le côté favorable de l'opération, » dis-je à Stowe avec insistance, tout en souhaitant que Leslie ne me regarde pas. « Supposez que Jim trouve du carburant. Dans ce cas, s'il y en a assez, nos soucis s'évanouissent. Les engins interplanétaires ne se cassent pas en route, vous le savez bien. Le décollage et l'atterrissage sont les seuls points délicats. Si nous avons du carburant en quantité suffisante, nous sommes sauvés, et Jim avec nous. »

— « S'il était votre fils, » dit Stowe avec effort, « le laisseriez-vous partir? »

— « Oui, » dis-je sans hésitation.

— « Je vous crois sincère. Alors, nous avons besoin de ce carburant? »

« Oh ! et puis, pourquoi continuer à le cacher? » pensai-je.

— « C'est une question de vie ou de mort, » répondis-je.

Stowe se redressa, rejeta les épaules en arrière.

— « Alors, dans ce cas, il n'y a rien à ajouter, n'est-ce pas? » dit-il, essayant un sourire.

VII

Nous couvrîmes Jim de vêtements chauds et vérifiâmes chaque partie de son scaphandre, ainsi que le petit appareil de propulsion et les réservoirs à oxygène. Je m'assurai qu'il savait ce qu'il devait faire dans toutes les circonstances critiques qui, à ma connaissance, pouvaient se présenter ; je lui donnai des indications sur le mélange de carburant dont nous avions besoin, sur son apparence, sur la façon dont nous le manipulerions et sur la quantité qui nous était nécessaire. Je lui fis bien comprendre, quitte à passer pour un rabâcheur, qu'il était livré à lui-même et que tout ce qu'il tenterait, il devrait le mener à bien sans l'aide de personne.

Je m'arrêtai enfin quand je vis que, malgré son émotion, il avait pleinement conscience de sa mission et que toutes les instructions que je lui donnerais encore ne pourraient que lui brouiller les idées.

A la façon dont il lui souhaita bon courage, je compris que Stowe était certain de ne jamais le revoir. Il combattait cette idée de toute sa force mais elle était maintenant ancrée en lui.

Je n'aurais jamais supposé que la tension pût croître entre nous après le départ de Jim. Jusque-là, la vie, dans notre engin, s'était déroulée dans le calme et le désœuvrement. Certains d'entre nous voulant se garder en bonne forme physique et, en tout cas, ne pas engraisser — c'était le cas de Sammy, de Leslie, de Harry, de Miss Wallace et de moi-même — avaient pris l'habitude de faire le plus d'exercice possible dans cet espace restreint et dépourvu de pesanteur. Mais la plupart du temps, nous nous reposions, nous somnolions ou nous rêvions tout éveillés, flottant à la dérive de côté et d'autre. Tous, nous avions constaté que les intervalles de temps que nous prenions pour des minutes étaient en réalité des heures. Bref, mises à part quelques rares occasions de friction, nous menions une existence tout à fait détendue.

Mais, était-ce l'inquiétude que nous éprouvions pour Jim, l'incertitude où nous étions quant à la manière dont il conduirait son expédition et aux surprises qui pouvaient l'attendre loin de nous, toujours est-il qu'un changement marqué se produisit dans notre comportement.

Quand Bessie toucha le bras de Leslie pour lui dire quelque chose, celle-ci s'écria d'un ton sec : « Laisse-moi, ce n'est pas le moment de m'agacer ! » Bessie ne se vexa pas ; elle se contenta de regarder Leslie avec de grands yeux étonnés. Leslie ébaucha un geste pour caresser l'enfant et lui signifier que ce n'était pas grave, mais elle se souvint de Jim et se renfrogna de nouveau.

Sammy, rarement porté à faire le pitre, flottait en l'air en prenant des postures grotesques. Il gratifia Bessie d'une série de grimaces et l'enfant, oubliant l'étrange nervosité de Leslie, se mit à rire de bon cœur.

— « J'aurais voulu y aller, moi, » dit à ce moment Betty.

— « Qu'aurais-tu été capable de faire, mon chou? » demanda Morgan d'un air taquin. « Ce n'est pas un travail pour une jolie fille comme toi. »

— « C'est un travail pour quiconque peut le faire, » dit Betty avec chaleur. « C'est pourquoi Jim s'en est chargé. »

— « On aurait pu lui demander de pousser jusqu'à la Terre pendant qu'il y était, pour voir comment c'est là-bas maintenant, » dit John Stowe, qui se mit à rire comme si, ayant fait une bonne plaisanterie, il en saisissait à l'instant toute la finesse.

Sammy décrivit un cercle autour de notre groupe, le visage contorsionné en un masque diabolique et Bessie poussa des cris de joie.

— « Je n'aurais pas voulu épouser une de ces filles endurcies, capables d'entreprendre des tâches qui reviennent aux hommes, ma chérie, » dit Morgan d'un ton affectueux.

— « Tu voulais quelqu'un comme moi, quelqu'un qui ne soit utile

à rien, n'est-ce pas? » demanda Betty avec une nuance de ressentiment.

— « Oh ! je n'irai pas jusqu'à dire que tu n'es utile à *rien,* » continua Morgan avec malice.

— « Ainsi, c'est tout ce que tu vois en moi? »

— « Grand Dieu, non ! J'ai simplement dit... »

— « J'ai entendu ce que tu as simplement dit. Et je sais ce que tu voulais simplement dire. Je ne suis bonne qu'à coucher avec toi. »

— « Oh ! ça suffit ! Va te promener ! »

— « Est-ce que vous allez vous taire, les gosses? » fis-je, à bout de patience.

— « Je ne suis pas si inutile que tu le penses, » reprit Betty.

— « Ouais, eh bien, il me semble que tu es assez inutile pour le moment, ma chérie. Quand tu te mets à broder sur des paroles que je n'ai jamais prononcées, tu es à peu près aussi inutile qu'une bonne rage de dents. »

— « Ça me fait plaisir de savoir ce que tu penses réellement de moi, en tout cas. C'est bien agréable de connaître la vérité. Je devrais être heureuse de savoir que je suis au moins utile à quelque chose, je suppose. »

— « Oui, et même pour ça, » dit Morgan, « tu ne casses rien. »

Je ne sais pas qui frappa l'autre le premier. Je ne les observais pas à cet instant. Nous les regardâmes étonnés ; ils étaient toujours si proches l'un de l'autre, si paisibles qu'on ne pouvait les imaginer en train de se battre, même après l'échange de propos acerbes auquel ils s'étaient livrés. Mais ils ne s'en battaient pas moins. Morgan administra à Betty une telle gifle que la jeune femme fit un vol plané à travers le salon tandis qu'il allait donner de toute sa force contre la paroi opposée. Au lieu de fondre en larmes comme nous nous y attendions, Betty prit son élan et se jeta sur lui, lui martelant la face de coups d'une efficacité douteuse. Morgan, une expression démoniaque sur le visage, passa son pied dans le bâti d'une des couchettes et leva le bras pour frapper. Je plongeai et lui portai un magistral coup de tête à hauteur du plexus solaire au moment où son bras s'abattait. Il fit plusieurs pirouettes sur lui-même en se tenant la cheville et je me reculai.

C'est alors que Betty éclata en sanglots. Il y eut une réconciliation immédiate et personne ne parla plus de l'incident.

Mais après cette affaire-là, je conçus quelque soupçon à l'égard de Morgan. Sur la Terre, si un individu importunait une jeune fille et si le défenseur de celle-ci le tuait avec une bouteille qu'il avait par hasard à la main, cet homme pouvait s'en tirer avec une peine légère. Mais s'il avait pris le temps d'allumer une cigarette, puis sortait un revolver et tuait l'autre à bout portant, c'est la peine de mort qu'il aurait risqué alors.

Il me semblait qu'il y avait justement dans l'acte de Morgan une circonstance aggravante de ce genre. S'il s'était jeté sur Betty pour la battre comme plâtre, j'aurais facilement oublié cet acte impulsif. Mais il y avait quelque chose d'odieux dans la façon dont il avait calé son pied

pour pouvoir frapper la jeune femme de toute la force de ses muscles malgré le manque de pesanteur. Je ne sais pas quel endroit il avait choisi pour la frapper, mais il aurait pu facilement la tuer en lui portant un tel coup. La présence d'esprit dont il avait fait preuve laissait supposer que ce geste était la manifestation d'instincts sadiques et cela m'était fort pénible.

Comme si cela ne suffisait pas, Leslie se mit à me chercher querelle.

— « Tu n'aurais pas dû laisser partir Jim, » me dit-elle d'un ton cassant. « Un enfant de cet âge... »

Ainsi, j'étais le seul responsable. Je croyais pourtant que nous avions tous convenu qu'il était nécessaire d'envoyer Jim.

— « N'insiste pas, Leslie, » dis-je le plus plaisamment que je pus. « Figure-toi — figure-toi simplement — qu'il est en train de nous trouver du carburant. Essaie de te représenter cela, s'il te plaît. »

— « Du carburant, du carburant ! Tu n'as que ça dans le crâne, ton carburant ! »

— « Bien sûr. Cela t'étonne peut-être, mais on en a besoin pour faire marcher les navires de l'espace. Moi comme les autres. Et c'est ce que j'essaie justement de me procurer. »

— « C'est une idée fixe. Je crois que si tu le pouvais, tu n'hésiterais pas à me vendre pour te procurer ton précieux carburant. »

— « Sûrement que je le ferais. Qui te crois-tu donc pour qu'on n'ait pas le droit de te vendre? »

— « Pour l'amour du ciel ! » cria Stowe, dont les nerfs étaient à bout.

— « Pardon, John, » dit Leslie vivement. « Pardon, Bill. Taisons-nous tous avant de nous mettre à nous tordre le cou mutuellement. »

— « Amen ! » dit Sammy au milieu d'un savant looping. Nous tombâmes dans un silence pesant.

Non, cette attente n'avait rien d'agréable. Je savais que Jim serait absent longtemps ; la manière la plus économique de se servir de son petit appareil de propulsion consisterait à progresser lentement en direction de l'autre fusée et à attendre patiemment le moment où il la rencontrerait. Mais nous n'en commençâmes pas moins à nous tourmenter bien avant qu'il ait eu la possibilité de l'atteindre.

Morgan et Betty sortirent ensemble du salon. Je les regardai en fronçant le sourcil. S'ils se battaient encore et si personne n'était là pour le maîtriser, Morgan pourrait, dans sa rage aveugle, commettre un acte que nous aurions tous à regretter. Cependant il était peu probable que leur réconciliation fût d'aussi courte durée.

Le moment arriva où Jim aurait pu être déjà de retour et rien ne se passa. J'aurais voulu pouvoir trouver un travail absorbant pour chacun. Je pensais à Morgan et à Betty et j'éprouvais du regret de ne pouvoir m'éloigner avec Leslie pour passer un instant dans ses bras. Je les regardais justement, ses bras, veloutés et frais, et je me sentais très malheureux. Leslie n'aurait pas demandé mieux, elle aussi, je le voyais à ses yeux. Mais à tout moment, Jim pouvait arriver. Et il fallait qu'il arrive ; sa provision d'oxygène devait être à peu près épuisée.

C'est la pensée qu'exprima John Stowe, laissant soudain apparaître son angoisse.

— « Vous connaissez Jim, » dis-je pour le rassurer. « Il attendra jusqu'à la limite du possible, pour s'assurer qu'il n'oublie rien. »

— « Combien de temps attendrons-nous encore avant d'admettre qu'il ne reviendra pas? »

Je répondis calmement :

— « Nous n'avons pas à nous mettre de telles idées en tête pour le moment. Il n'a pas besoin d'autant d'oxygène qu'une grande personne, et pendant la plus grande partie du temps il ne fera pas de mouvements. »

— « Mais... »

— « Vous vous rappelez sa première sortie? Comment il a pris son temps, pour ne rien laisser au hasard? »

— « Je vais voir au sas, » dit soudain Stowe.

— « Oh! c'est bon! J'y vais avec vous. »

J'avais défendu de s'approcher du sas parce que je craignais que quelqu'un ne commît une imprudence, comme d'essayer de l'ouvrir, par exemple, pour voir si Jim revenait. Il y a des gens qui ne peuvent se faire une conception du vide ; ils savent qu'ils ne peuvent pas mettre la tête dans l'espace parce qu'on le leur a dit, mais ils ne comprennent pas pourquoi. Ils ne sont pas loin de croire que s'ils retenaient leur respiration à la manière d'un plongeur, ils ne courraient aucun danger.

Il n'y avait besoin de personne au sas, de toute façon, pour la bonne raison que si Jim parvenait à l'atteindre, il pourrait certainement en faire fonctionner la porte. Mais comme il fallait s'en douter, les autres ne tardèrent pas à nous suivre et bientôt nous fûmes tous serrés dans l'espace étroit à l'arrière de l'engin. Il y faisait particulièrement froid. C'était l'endroit où il y avait le plus de tirage et où la température s'abaissait le plus. Je me rendis compte qu'un froid très vif y régnait depuis plusieurs jours ; la coque devait absorber moins de chaleur solaire et en laisser échapper davantage, d'où ce déséquilibre.

Morgan et Betty nous avaient rejoints. Morgan était silencieux et ne demandait qu'à passer inaperçu. Betty frissonnait. Il y avait en Betty quelque chose de pathétique, dû en partie à sa jeunesse, en partie à sa faiblesse de constitution. Elle s'était confectionné depuis longtemps un soutien-gorge pour ne pas se singulariser en continuant à porter un chandail. Ainsi dévêtue, son corps paraissait menu et fragile. Ses côtes saillaient sous la peau, ses jambes étaient trop frêles et ses omoplates ressortaient comme celles d'un enfant qui se tient mal. Elle n'était pas dépourvue de charme, mais comparée à Leslie, laquelle était aussi mince qu'une jolie fille peut l'être sans cesser de mériter sans réserves le qualificatif de jolie, Betty était fluette et osseuse.

Je n'arrivais pas à comprendre comment Morgan avait pu la brutaliser. C'était comme si l'on brutalisait la petite Bessie. Avec Leslie c'eût été une autre paire de manches ; une fille comme Leslie était de taille à se mesurer avec vous.

Grand Dieu ! Il était temps que Jim rentre.

Je savais que si c'eût été à refaire, je n'aurais pas laissé partir Jim. Je cherchais désespérément quelque chose à dire, n'importe quoi, pourvu qu'il ne fût pas question de Jim.

— « Je pense qu'on pourrait remettre un ou deux panneaux en place, Sammy, » dis-je. « Ce n'est pas la peine d'attendre davantage. Le rayonnement n'est pas si... »

Le volant qui commandait la fermeture de la porte extérieure venait de se mouvoir. Stowe se précipita pour le faire tourner plus vite. Je lui attrapai le bras.

— « Laissez faire Jim, » dis-je avec aménité. « Il a peut-être encore une jambe ou un bras dans l'ouverture. »

Cependant, dès que nous vîmes la porte extérieure hermétiquement refermée, je tirai le loquet intérieur. L'air qui nous entourait nous siffla aux oreilles en se précipitant dans le sas.

Il est peu de choses qui puissent changer plus vite que la disposition d'esprit d'un rassemblement de personnes. Il ne nous fallut guère plus d'une demi-seconde pour reporter sur la question du carburant tout l'intérêt angoissé dont Jim avait été l'objet jusque-là. Nous scrutâmes son visage à travers le hublot de son casque et vîmes que tout allait bien. Aussitôt, tous, à l'exception de Stowe, nous oubliâmes notre anxiété et nous lançâmes avec animation dans des suppositions sur ce qu'il avait pu trouver dans l'autre fusée, tandis que Sammy et moi commencions à dévisser les écrous qui assujettissaient son casque.

— « Il est revenu, nous voilà sauvés, » dit Betty avec une logique déconcertante.

— « Je savais qu'il réussirait, » dit Stowe, faisant preuve d'une faiblesse de mémoire bien excusable.

— « Peut-être aurons-nous nos dix-neuf enfants après tout, » me chuchota Leslie avec un sourire.

— « Mais, en admettant qu'il y ait du carburant, comment allons-nous faire pour le transporter ici? » questionna Harry, envisageant le premier côté pratique.

— « C'est facile, » dis-je. « Dans l'espace il ne pèse rien, mais il maintient sa cohésion par la tension superficielle. Tout ce que nous avons à faire, c'est de... »

— « Continuez à dévisser, Easson, » grogna Sammy, « et ne vendez pas la peau de l'ours. »

Nous enlevâmes le casque et interrogeâmes Jim du regard.

— « Je regrette, lieutenant Bill, » dit-il. « Il n'y a rien dans cette fusée, pas d'air, pas de carburant, pas de gens, pas la moindre chose. Elle est vide ! »

Nous ouvrîmes de grands yeux. L'expression d'impatiente curiosité disparaissait peu à peu de nos visages. Nous avions toujours entretenu un espoir déraisonnable, mais nous nous étions accoutumés à y croire comme si la réalisation était certaine. Quand j'avais vu Jim de retour,

moi aussi je m'étais laissé aller à penser, sans qu'il y eût à cela aucune raison, qu'il avait dû réussir.

Je me forçai à dire calmement :

— « Oh ! c'est bon ! Nous trouverons bien à nous débrouiller. » Jim était presque en larmes, comme s'il y avait eu de sa faute. Le pauvre enfant avait de quoi être déconcerté, car nous le regardions tous en silence avec des visages qui ne reflétaient plus l'espoir ni la joie de son retour, mais l'apathie et le désespoir. Il semblait que nous nous étions mis dans l'idée, comme Betty, que si seulement Jim revenait sain et sauf, nous n'aurions plus à nous tourmenter. « Ne t'en fais pas, Jim, » ajoutai-je. « Tu as bien rempli ta mission. Tu ne pouvais pas trouver du carburant là où il n'y en avait pas. »

Betty, sous l'effet de la fatigue et de l'énervement plus que pour toute autre raison, se mit à sangloter et se réfugia dans les bras de Morgan.

— « Je me suis toujours dit que je jouerais un jour un rôle actif dans une tragédie, » dit Sammy, mal inspiré. Mais il se racheta aussitôt en ébouriffant les cheveux de Jim et en lui disant : « Bill a raison, sous-lieutenant Jim Stowe. Ce n'est pas votre faute si les réservoirs étaient vides. »

Jim, chez qui le sens de l'humour était moins développé que beaucoup d'autres facultés, fit entendre un léger rire involontaire. Nous n'insistâmes pas. S'il est vrai que nous nous sentions toujours accablés par le rapport de Jim, nous voulions éviter que le désespoir ne devînt général. Nous nous efforçâmes de secouer notre torpeur ; nous sourîmes, bavardâmes et fîmes comme si toute cette affaire n'était qu'un aimable incident venu interrompre la monotonie de notre existence.

Mais, depuis notre départ, jamais le moral n'avait été aussi bas. Même quand Mary était morte, même quand nous avions compris que la Terre était en feu, nous n'avions jamais été aussi désemparés. Celui qui n'a pas vu s'effondrer un grand espoir dont la réalisation lui paraissait toute proche n'imagine pas à quel point l'avenir peut parfois paraître sombre.

VIII

Je laissai Jim avec son père et les autres quelques instants, afin qu'ils se pénètrent de cette idée qu'il était sauf et que, bien que sa tentative n'eût pas été un succès, il n'y avait rien à lui reprocher. Puis je donnai à Stowe, à Harry et à Morgan des instructions pour remettre en place deux des panneaux de neutralex et j'emmenai Jim, Leslie et Sammy avec moi dans la cabine de pilotage.

Jim ne comprenait pas ce qui était arrivé à l'autre fusée et je ne voyais pas non plus d'explication. Longtemps avant de l'atteindre, il avait remarqué qu'il n'y avait pas de lumière au poste de commande, mais le fait ne lui avait pas semblé anormal, vu que nous-mêmes, quand

nous étions tous dans le salon, laissions les autres parties de l'engin dans l'obscurité.

Sa première surprise avait été de trouver la porte extérieure du sas ouverte. Il l'avait fermée derrière lui et avait ouvert la porte intérieure. Il n'avait pas senti l'air s'engouffrer dans le sas. L'obscurité était totale. Il avait dû allumer sa torche électrique pour trouver les interrupteurs. La lumière s'était faite tout de suite.

L'engin était vide à tel point qu'on aurait pu croire qu'il n'avait jamais transporté de passagers. Pas tout à fait vide cependant ; il avait trouvé un mouchoir et un bas de femme. Le livre de bord n'était pas ouvert ; pas une ligne n'y avait été écrite.

Dans leurs bacs, les plantes étaient mortes. L'épurateur d'eau semblait fonctionner. Rien n'était détérioré, sinon un des appareils de mesure dans la cabine. L'indicateur de niveau de carburant marquait zéro. Il n'y avait pas de scaphandre.

— « Je me suis demandé, » dit le jeune garçon, pensif, « s'ils n'avaient pas été transbordés sur une autre fusée. Avec deux scaphandres, le leur et celui de l'autre équipage, ils auraient pu faire un va-et-vient et passer tout le monde un par un... »

— « C'est la seule explication qu'on puisse donner, Jim, » dis-je, « mais j'en aimerais une meilleure. »

Où était cette autre fusée qui les aurait secourus? Pourquoi abandonner la leur, qui suivait tout droit son chemin en direction de Mars, alors qu'ils auraient pu simplement s'approvisionner en carburant?

— « Et les vivres? » questionnai-je.

— « Ils n'avaient pas été touchés, » répondit Jim. « Tablettes vitaminées, concentrés, protéine synthétique. Je les ai laissés parce que nous en avons suffisamment, n'est-ce pas? »

— « Oui, c'est juste, Jim. » Mais c'est cela qui rendait l'énigme encore plus obscure. S'ils avaient été pris à bord d'une autre fusée, ils devaient avoir besoin de leurs vivres.

— « Est-ce qu'ils auraient pu être pris par un astronef régulier? » demanda Leslie.

— « C'est possible. Cela expliquerait bien des choses. Mais les astronefs réguliers devaient être bondés jusqu'à la limite de leur capacité. »

Il fallait nous en tenir là. Chacune des sept cent mille fusées avait son histoire, soit plaisante, soit tragique. Et nous venions d'être mis en présence d'un des mystères de l'espace. La supposition que j'étais amené à faire, après réflexion, c'était qu'un des astronefs réguliers avait dû être contraint de décoller précipitamment, à demi-vide. Peut-être qu'en un certain endroit, après le départ des fusées de sauvetage, alors que des multitudes vociférantes, n'ayant plus que la mort à attendre, mettaient la Terre à feu et à sang, un astronef avait dû prendre son essor en toute hâte sous peine de ne jamais pouvoir partir. Si tel était le cas, il avait dû normalement rattraper en route fusée après fusée et prendre à son

bord des gens dont la chance de parvenir sur Mars eût été sans cela bien compromise.

Et si cette supposition était juste, nous nous étions trouvés exactement une fusée trop tard. Avec les passagers de celle que Jim avait explorée, l'astronef régulier avait dû atteindre sa charge maxima et mettre à toute vitesse le cap sur Mars. Il devait, à cette heure, y avoir atterri sans dommage. Il est difficile de se représenter la différence qui existait entre les astronefs et les fusées de sauvetage. Avec les premiers, on pouvait mettre si on le voulait jusqu'à trois heures pour monter à quinze cents kilomètres de la Terre. Leur maniabilité, dans le vide de l'espace, était supérieure à celle d'un avion dans l'atmosphère. A bord de certains, on entretenait même une gravité artificielle par un procédé le plus souvent magnétique ou centrifuge, en sorte que le voyage de la Terre à Mars pouvait être aussi confortable que celui de New-York à Londres. Seulement, on n'avait jamais eu à transporter plus de quelques centaines de personnes par an dans l'espace interplanétaire.

Sammy, évidemment, pensait que les choses avaient dû se passer ainsi et que nous avions manqué de peu d'être secourus.

— « C'est bien notre veine habituelle, » dit-il d'un air chagrin.

— « Je me suis assuré que tout le carburant était bien épuisé, » dit Jim. « J'ai grimpé dans les chambres à combustion. L'éjection n'avait pas été coupée. On l'avait laissée continuer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien pour l'alimenter. »

— « C'est parfait, Jim, » dis-je. « Je ne vois rien d'autre que tu aurais pu faire. »

— « Il y avait pourtant autre chose, » dit-il avec quelque hésitation, craignant sans doute de passer pour un vantard. « Je suis resté longtemps dans l'espace à l'aller et au retour, et j'ai passé la plus grande partie du temps à regarder si je ne voyais pas d'autres fusées. Le ciel est plein de petites sources lumineuses comme des pointes d'aiguille et il est difficile de repérer quelque chose avec certitude. Mais j'ai vu que notre fusée et celle que j'ai visitée avaient une teinte bleuâtre. J'ai cherché des yeux d'autres lumières légèrement bleutées, mais je n'ai rien vu dont je sois vraiment sûr. »

Il jeta à Sammy un regard un peu inquiet, attendant apparemment de sa part une explosion de colère suivie de véhémentes invectives contre quelqu'un ou contre la fatalité. Il eut un serrement de gorge. Il n'ignorait pas la responsabilité qu'il prenait en niant avec force ce que personne d'entre nous n'était en mesure de vérifier ou en affirmant quelque chose dont l'inexactitude pouvait apparaître par la suite.

— « Il y avait une petite tache qui aurait pu être une fusée, » dit-il enfin. « Mais je n'en suis pas absolument sûr. Elle était loin, dans la direction de Saturne. »

— « Tu ne pouvais pas t'en approcher, Jim? » demandai-je.

— « Si, sans doute. Mais... je ne crois pas que j'aurais pu revenir. A supposer que la fusée que j'ai été voir soit à dix kilomètres derrière nous — et je pense qu'elle doit être beaucoup plus éloignée que cela —

l'autre devait être au moins à cent cinquante kilomètres. » Et il ajouta, toujours avec l'air de s'excuser : « Je n'étais pas du tout sûr que c'en était une. »

Ainsi, il n'était plus question de nous mettre en contact avec d'autres engins. J'aurais pu utiliser mon carburant pour approcher de cette hypothétique deuxième fusée, mais c'était courir un trop grand risque pour un résultat incertain.

— « Il n'y a qu'à ne plus penser à d'autres fusées, » dis-je en manière de conclusion. « C'était une chance à courir, c'est tout. Ne te frappe pas, Jim. Tu n'as quand même pas perdu ton temps. »

IX

Les jours passaient sans rien apporter de nouveau. Sammy avait en réalité peu de sujets valables de récrimination. Quand je faisais le compte, je trouvais un nombre considérable de mésaventures qui auraient pu nous arriver et auxquelles nous avions échappé, tandis qu'à bien des égards nous pouvions remercier le sort.

C'est ainsi, par exemple, que nous maintenions notre route sans le moindre écart. C'était à moi d'y veiller, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que les techniciens de Detroit qui avaient monté cette fusée et en avaient réglé les répulseurs méritaient d'être complimentés pour leur travail. Chaque nouveau relèvement que je prenais au compas m'indiquait de plus en plus clairement que nous allions toucher Mars avec une précision mathématique, sans que j'aie à faire la moindre correction motrice. C'était justement ce qu'on n'aurait pas osé espérer. L'optimiste le plus incorrigible eût hésité avant d'affirmer qu'il était possible de régler sur la Terre les organes d'un engin interplanétaire avec une précision telle qu'en le faisant simplement partir le nez en l'air, il se dirigerait directement sur Mars, ou sur l'endroit où Mars se trouverait dans son orbite quand il intercepterait celle-ci.

Si nous arrivions au terme de notre voyage, si nous atterrissions sans casse, le mérite en reviendrait aux hommes qui avaient livré un engin en parfait état de fonctionnement. Et même dans le cas contraire, il était dès à présent manifeste qu'ils avaient fait pour nous le maximum, Et si nous n'allions pas jusqu'au bout, qui donc irait? Certainement pas les engins qui avaient déjà dû rectifier leur cap aussitôt franchi le champ de gravitation terrestre, puis encore au milieu du parcours, et qui, enfin, auraient à le faire une troisième fois en approchant de Mars.

Je n'ai pas parlé des choses qui, sans que cela nous surprît, laissaient un peu à désirer. Nous respirions un air de plus en plus confiné. Nous ne pouvions l'épurer comme il l'eût fallu. Cela donna lieu à des doléances. La nourriture fournie par une installation de culture hydroponique est excellente, en principe, mais devant son manque de variété, certains d'entre nous étaient tentés de crier au secours. Pommes de terre, eau, protéines synthétiques, tablettes vitaminées, tomates, sucre, jus de

citron, extrait de carotte et tout le reste, le régime, dans l'espace, n'avait rien de délectable, et nous restions constamment sur notre faim, rêvant de bifteck et de poulet rôti. Mais on ne constatait pas d'accidents dus à une sous-alimentation. Notre installation de culture et nos maigres provisions n'avaient d'autre but que de nous maintenir en vie, dans un état de santé satisfaisant eu égard aux circonstances, et il faut reconnaître que ce but était atteint.

Certains souffraient du manque de tabac. Ce n'était pas mon cas. J'avais fumé moi aussi naguère, mais il m'était apparu clairement avant le départ qu'il importait avant tout de vivre et que le tabac n'était pas indispensable à la vie. C'est pourquoi cette privation ne me coûtait guère. Etre sevré de tabac, cela faisait partie de l'aventure, tout comme le fait de ne plus rien peser.

Nous nous serions attendus à souffrir davantage du manque d'exercice, mais il est vrai qu'il n'est pas besoin de prendre beaucoup d'exercice quand on peut se détendre à son aise, ce que nous apprîmes vite à faire. Nous parvînmes à flotter dans l'air avec tant d'abandon que le plus subtil courant d'air nous faisait rouler sur nous-mêmes, ployer les membres et dodeliner de la tête. Il est tout à fait impossible de se délasser ainsi quand on est soumis aux effets de la pesanteur.

Pour la dose d'exercice qui nous était nécessaire, nous instituâmes un « programme sportif » que nous observâmes régulièrement. Nous ne cherchions pas à accomplir des performances, mais simplement à nous servir de nos muscles qui, sans cela, se seraient rouillés. Ces sports devinrent plus compliqués à mesure que nous nous adaptions aux conditions de vie dans l'espace.

Il y avait par exemple le « quatre-cinq-boum ! » On partait d'une cloison pour aller en toucher successivement cinq autres, avec la main gauche, la main droite, le pied gauche, le pied droit et la tête, et vous terminiez en cognant contre la dernière cloison ce que Harry Phillips appelait votre figure du dimanche. Le parcours était chronométré et le vainqueur était celui qui réalisait le meilleur temps. C'était ordinairement Bessie qui l'emportait, sans doute parce qu'elle était la plus souple et qu'elle s'était mieux adaptée que nous. Personne ne parvenait à faire le parcours dans un rythme aussi coulant.

Il y avait la course avec les bras, qui consistait à traverser le salon sans prendre d'appel contre une paroi, en ne servant que des membres supérieurs pour se propulser dans l'air. Là encore, la force n'était d'aucune utilité. C'était Miss Wallace qui savait le mieux tirer avantage de la résistance de l'air pour progresser rapidement avec des mouvements de bras longs et réguliers.

Il y avait la lutte, pour laquelle un heurt contre une paroi quelconque correspondait à un « tombé », Sammy et moi, nous nous mettions à lutter, puis c'était le tour de Leslie et de Miss Wallace, de Betty et de Jim et ainsi de suite et, pour finir, nous nous précipitions tous ensemble sur Bessie, pour sa plus grande joie.

Je crois que, à tout prendre, nous devions être l'un des groupes les

plus heureux naviguant à bord des sept cent mille fusées, ce dont je ressentais quelque fierté, car je me disais que j'avais bien choisi mes compagnons de voyage. Il n'y avait que Morgan Smith sur qui je continuais de m'interroger.

Alors que nous approchions de Mars, Stowe épousa Miss Wallace. Nous en fûmes tous légèrement surpris mais, après réflexion, nous convînmes que c'était une bonne chose. Stowe prenait un air assez rébarbatif, pour le cas où quelqu'un aurait suggéré qu'il avait oublié Mary ou qu'elle avait peu compté dans sa vie. Mais personne n'eut envie de faire la moindre remarque. Après tout, il y avait longtemps déjà que Mary était morte.

Miss Wallace était sans nul doute un peu jeune pour un homme comme Stowe, mais elle paraissait beaucoup plus que son âge. Nous l'avions toujours appelée Miss Wallace. Après qu'elle fut devenue Mrs. Stowe, nous commençâmes à l'appeler Caroline. Jusque-là nous ne connaissions pas son prénom.

Son mariage eut lieu sans plus de formalités que ceux de Betty avec Morgan et de Leslie avec moi. Mais nous nous habituâmes rapidement à voir en elle Mrs. Stowe et non plus Miss Wallace. Avec les autres couples, c'était différent ; pour nous, Betty restait Betty, tout simplement, et il m'était difficile de me faire à cette réalité que Leslie s'appelait maintenant Mrs. Easson. Si ces mariages non officiels devaient devenir la règle, j'entrevoyais déjà l'abandon total de la coutume qui voulait que la femme prît le nom de son mari. Miss Wallace désirait être Mrs. Stowe, mais Betty préférait rester Betty Glessor et Leslie, ayant eu à signer un jour son nom dans le livre de bord, écrivit « Leslie Darby ».

— « Et moi qui reste seul, » dit Sammy. « Veux-tu te marier avec moi, Bessie? »

— « Oui, » dit l'enfant sans hésiter, « si vous voulez bien cesser de faire cette sale tête-là.

X

Dans le hublot avant, Mars apparaissait énorme à présent. La première des trois grandes questions était déjà réglée.

Ces trois questions étaient : La fusée passerait-elle au large de Mars? Se mettrait-elle à décrire une orbite autour? Irait-elle s'écraser sur sa surface? J'aurais donné cher pour connaître les trois réponses.

Il était clair, en tout cas, que notre engin n'allait pas passer au large de Mars. J'étais resté des heures dans la cabine de pilotage, à observer la planète et à regretter de ne pas être meilleur pilote.

Les navires interplanétaires les mieux conçus — je veux parler des véritables astronefs — ne peuvent se permettre de prendre du monde en surnombre. L'équipage est toujours réduit au minimum, d'où il ressort que, dans un cas de danger pressant, chacun doit être capable de faire le travail de quelqu'un d'autre. C'est ainsi que j'avais été à la fois officier radio et quatrième pilote. J'avais fait décoller et atterrir des

navires de l'espace, de grands navires qu'on m'avait confiés en espérant que je ne les mettrais pas en pièces. Mais toujours j'avais eu à côté de moi un pilote expérimenté, prêt à me suppléer. Toujours, j'avais disposé de données savamment calculées et maintes fois vérifiées, sur lesquelles je pouvais m'appuyer, sans crainte pour l'appareil ni pour ma vie ou celle de mes compagnons. Et toujours, et c'était là le point le plus important, j'avais eu une réserve de carburant largement suffisante pour pouvoir, à la suite d'une maladresse, reprendre du champ et recommencer la manœuvre.

Dans de telles conditions, je n'étais pas mauvais pilote. J'avais été accepté sans hésitation — et même en toute confiance — comme pilote de fusée de sauvetage, et la question de complément de formation ou d'exercices pratiques ne s'était pas posée. Après tout, il fallait trouver sept cent mille pilotes. Si certains d'entre eux devaient subir un entraînement spécial, ce n'était certainement pas les quelques hommes qui avaient déjà piloté un véritable astronef au cours de vols réguliers.

Mais je savais que Mart Browne ou Colin Mitchell, par exemple, deux des pilotes avec lesquels j'avais navigué, se contenteraient de jeter un coup d'œil sur les instruments et sur la planète et en déduiraient exactement ce qu'ils pouvaient se permettre de faire et ce qui était hors de leurs possibilités. Tout naturellement, ils auraient réussi à lancer la fusée dans un vol orbital avec le peu de carburant dont je disposais s'ils avaient jugé que c'était la meilleure solution. Et l'un ou l'autre, pensais-je, aurait été parfaitement capable de réussir, sans s'émouvoir, à poser la fusée sur Mars, toujours avec cette quantité minima de carburant.

Les passagers de certaines fusées auraient cette chance d'avoir des pilotes bien entraînés, compétents, qui dans des conditions très défavorables réaliseraient presque l'impossible. D'autres, peut-être, auraient une autre chance : celle d'avoir aux commandes quelqu'un qui n'aurait pas conscience des difficultés, quelqu'un qui s'en tirerait sans avoir la moindre idée des désastres variés qu'il avait évités.

J'avais quant à moi la dose exacte de connaissances qui rendait l'affaire dangereuse. Je savais ce qu'il était possible de réaliser avec un engin comme le mien, mais je ne savais pas quelles choses je pouvais faire et quelles autres il ne fallait pas tenter.

L'attraction de Mars n'était pas encore sensible. Quand elle produirait son effet, la fusée se tournerait dans la position voulue, les réacteurs en direction du sol.

— « Je ne vois pas d'astronefs en route pour venir à notre secours, » dit Sammy comme nous regardions le monde qui allait être notre patrie ou notre tombeau.

— « Ne caressez pas cet espoir, » répondis-je. « Dites-vous qu'avec notre fusée, nous sommes dans une bonne moyenne. Nous pourrions avoir plus de chance, nous pourrions en avoir moins. Seuls ceux qui en auront beaucoup seront secourus. »

— « Je croyais que nous étions justement favorisés par le sort, » dit Sammy avec une grimace. Sammy était ainsi fait ; si les autres étaient pessimistes, il était plein de gaieté ; s'ils étaient optimistes, il broyait du noir.

— « Mais nous le sommes, favorisés. Voilà que nous nous dirigeons droit sur Mars, après que trois minutes de phase motrice au départ de la Terre aient suffi pour nous faire franchir toute la distance. C'est de la chance, ça ! Personne n'aurait osé compter là-dessus. Mais, d'autre part, ce n'est nullement stupéfiant ou incroyable si l'on considère que c'est précisément ce que, sur la Terre, depuis des mois, les techniciens cherchaient à réaliser pour chaque fusée de sauvetage. Vous comprenez, si vous visez une pipe en terre dans un stand de tir et que vous décrochiez une montre en or, c'est de la veine tout court. Mais si vous visez avec soin la montre en or et que vous la descendiez, c'est... »

— « Je vois, je vois. Donc, nous n'avons aucun secours à attendre. »

— « Je ne crois pas. Et il ne paraît pas du tout probable non plus que nous nous mettions automatiquement à décrire une orbite. Notre direction était trop bonne. Si nous allions manquer la planète, elle pourrait nous entraîner à graviter autour d'elle, mais nous nous dirigeons dessus. »

— « Il nous reste à essayer de nous lancer délibérément dans une orbite ou d'atterrir. Qu'avez-vous choisi ? »

— « D'atterrir, » dis-je vivement.

Sammy leva les sourcils.

— « L'autre solution n'offre-t-elle pas une meilleure chance ? »

— « Si. Mais si nous ne réussissons pas à nous lancer dans une orbite, il ne nous sera plus possible d'essayer d'atterrir en douceur. Tandis que si nous tentons l'atterrissage, eh bien, nous atterrirons certainement. La seule inconnue est la violence du choc. »

J'avais pensé qu'il se présenterait toutes sortes de choses à faire au dernier moment. Mais je me trouvai soudain, sans m'en rendre compte, en train de m'adresser à tout le monde dans le salon, pour annoncer que le voyage était terminé, à cela près qu'il restait à savoir si ce serait une réussite ou une catastrophe.

— « Je ne vous ai jamais expliqué pourquoi j'avais poussé à fond l'accélération quand nous avons décollé, » dis-je. Ils me regardèrent aussitôt avec une attention à laquelle ils ne m'avaient pas accoutumé. Quand j'avais ouvert la bouche, ils avaient dû penser que c'était simplement Bill qui leur parlait, et non le lieutenant Easson. Je poursuivis : « J'ai vu que nous n'allions pas avoir assez de carburant et j'ai essayé d'en économiser un peu. Quand Jim est parti voir cette autre fusée, vous saviez qu'il allait chercher du carburant, mais je ne vous ai pas dit alors qu'il me serait absolument impossible d'atterrir correctement sur Mars avec la quantité qui restait dans nos réservoirs. »

— « Nous l'avions deviné, jeune homme, » dit Harry. « Les mauvaises nouvelles se propagent vite. Je crois que nous le savions tous. Merci tout de même. C'était chic de votre part de ne pas nous affoler. »

Je les regardai les uns après les autres. C'était pourtant vrai, personne ne semblait surpris. Betty s'accrochait de toute sa force à Morgan, comme s'il ne pouvait rien leur arriver de fâcheux dès l'instant qu'ils se tenaient étroitement serrés. Leslie jouait avec Bessie. Je savais qu'elle ne perdait pas un mot de ce que je disais, mais elle s'arrangeait pour n'en rien laisser paraître. Stowe hochait lentement la tête tout en étreignant la main de Caroline. Jim ne pouvait cacher sa légère déception d'apprendre que chacun savait ce qu'il avait eu grand soin de tenir secret.

— « Eh bien, voilà une affaire réglée, » dis-je avec vivacité. « Maintenant, mettez vos bandelettes et restez tranquillement sur vos couchettes. Je vais attendre le moment le plus favorable et je ferai donner les jets à plein de manière à mettre toutes les chances de notre côté. »

Je les regardai d'un air grave. « Ce sera dur, » déclarai-je. « Bien plus dur que lorsque nous avons quitté la Terre. Vous aurez l'impression que le plancher va s'enfoncer dans votre corps et le traverser de part en part. Ne vous croyez pas obligés de supporter ce supplice en silence. Vous pouvez hurler votre content ; cela vous soulagera. »

— « Ça va faire combien de « g » (1), lieutenant Bill? » demanda Jim avec intérêt.

— « Je n'en sais rien, Jim. Tout ce que je puis dire, c'est que ce sera plus que le corps humain n'est censé pouvoir supporter. Mais c'est une chose qui a été tentée avec succès plus d'une fois. Nous verrons si nous pouvons y réussir nous aussi. Ceux qui, les premiers, ont fait du cent à l'heure n'ont pas eu la tête emportée par le vent, rappelle-toi. »

— « Est-ce que les garnitures tiendront? » demanda-t-il encore.

Je lui fis une grimace.

— « Nous en reparlerons après l'atterrissage, Jim, » dis-je. « Pour le moment, garde toutes les questions de ce genre pour toi. »

— « Combien de temps encore? » s'enquit Sammy.

— « Normalement, rien ne presse, mais il vaut mieux commencer à mettre vos bandelettes tout de suite en vous aidant mutuellement. Le moment peut arriver plus tôt que je ne pense. »

L'imprex a été tout spécialement conçu pour cet usage. C'est un ruban qui n'adhère qu'à lui-même, qu'on arrache facilement lorsqu'il n'est pas soumis à une tension et qui devient de plus en plus résistant à mesure qu'on force dessus. Il est élastique et répartit également sur toute sa longueur la tension qui lui est appliquée. Comme soutien contre l'accélération et la décélération, rien ne peut l'égaler.

J'attendis au poste de pilotage tandis que Leslie aidait les autres à se sangler, puis je vins pour la garnir moi-même d'imprex. C'était la première fois, depuis le départ, que je lui témoignais une considération spéciale. Je voulais ne rien négliger pour la préparer à supporter la décélération dans les meilleures conditions possibles.

---

(1) Mesure d'accélération de la pesanteur, 1 « g » correspond à la normale de la vie sur la Terre ; au-delà de cette valeur, la vie deviendrait très pénible.

Elle aurait voulu me tenir compagnie dans la cabine de pilotage, mais nous ne pouvions y installer sa couchette. Je la garnis de bandes avec le plus grand soin, m'assurant du degré d'élasticité de l'imprex et le défaisant chaque fois qu'il me paraissait trop serré ou trop lâche.

— « Personne n'a été emmailloté si soigneusement, » murmura-t-elle. « Est-ce que je ne devrais pas... »

— « Ce n'est pas que cela doive faire une différence énorme, » dis-je. « Mais si j'ai jusqu'à un certain point la responsabilité de vous tous, je sens que j'ai tout particulièrement celle de ma femme. »

XI

Je ne voyais plus Mars maintenant. La planète était juste sous nos réacteurs tandis que nous amorcions notre descente. Je laissai la fusée descendre librement.

Mars avait une pression atmosphérique proche de trois kilos. C'était amplement suffisant pour vivre sur un monde où il n'y aurait pas à exercer de gros efforts. Comme il n'y avait de l'air que beaucoup plus près de la surface, mon altimètre ne m'était encore d'aucune utilité. Je ne savais pas, je ne pouvais pas savoir exactement, où nous nous trouvions par rapport à Mars. Mes calculs étaient basés sur une vitesse constante et vérifiés par la position de Phobos et de Deimos (1), que je pouvais observer.

Depuis longtemps, je savais que ce qui allait se produire se résumerait en ceci : trop peu de gaz, pendant trop peu de temps, trop tard. Il n'y avait pas de sauvetage spectaculaire possible à la dernière minute. Aucun de nous n'avait été à même de fabriquer un système de superpropulsion à l'aide d'une semelle de savate et d'une paire d'épingles à cheveux. Nous n'avions pas parmi nous, hélas! d'émule d'Einstein capable de nous calculer au dos d'une enveloppe un moyen d'atterrir en douceur sans utiliser de carburant.

Loin de recevoir une aide quelconque, je me trouvais livré à moi-même, la main suspendue au-dessus du levier de mise en marche, attendant le moment qui me semblerait propice pour l'abaisser.

J'ai connu des hommes qui se fiaient à leur instinct pour connaître le moment où ils devaient faire le geste qui leur sauverait la vie. Si telle était leur méthode, c'est parce qu'ils l'avaient trouvée efficace. Moi, je ne l'adoptais que parce que je ne pouvais faire autrement.

« Allons-y ! » pensai-je, et je mis le contact. Il n'y eut aucun bruit. Il n'y avait rien au dehors sur quoi les gaz éjectés auraient pu réagir avec un grondement de tonnerre.

Mais je ne remarquais pas l'absence de bruit dans l'épouvantable amalgame de sensations qui m'assaillaient : vision atrocement douloureuse, pression écrasante, bourdonnements dans les tempes, élancements insupportables. C'était bien pire que ce à quoi j'étais préparé, pire que

(1) Les deux satellites de Mars.

tout ce qu'on peut imaginer. Les dents me faisaient mal, un feu ardent me dévorait les entrailles, quelqu'un devait être en train de m'arracher la peau avec des pinces. Et je ne parle pas d'autres impressions que je n'ai jamais pu décrire par la suite.

Je subissais mille tortures à la fois. Je me rappelai avoir lu que certains mondes ont une telle masse qu'une barre d'acier y coulerait comme du liquide. Je me sentais comme la barre d'acier. Il me semblait que tous les éléments constitutifs de mon corps étaient sur le point de se dissocier mais que quelque chose en maintenait obstinément la cohésion pour me faire souffrir davantage.

Pas une seconde, je ne pensai que mes compagnons, à côté, souffraient le même martyre que moi. Il arrive une limite où plus rien n'existe en dehors de votre propre souffrance ; le reste du monde ne compte plus.

Je m'accrochai tout d'abord à l'idée que cela ne pourrait durer longtemps. Bientôt, cependant, je dus abandonner cet espoir. Pour l'homme que j'étais avant cet instant où j'avais mis les réacteurs en route, quelques secondes ne représentaient que le temps de pousser un soupir. Mais maintenant, chaque seconde était une éternité de souffrances.

J'en vins à prier que les dernières parcelles de carburant fussent consumées. Alors du moins c'en eût été fini. Mieux valait la mort instantanée que cette décélération.

Mais je ne pouvais détacher mon regard des instruments. En regardant avancer les aiguilles millimètre par millimètre, je ne pouvais m'empêcher de diviser par la pensée ce qu'il leur restait à parcourir et à me dire : maintenant, plus qu'un quart. Un huitième. Un seizième. Un trente-deuxième...

Et puis vint le moment où elles furent au bout.

Vaguement, j'essayai de me préparer pour ce qui était déjà sur nous : le moment d'horrible impuissance où, les jets stoppés, la fusée tomberait, tomberait de plus en plus vite.

Les aiguilles étaient au bout de leur course et je fus près d'en ressentir du soulagement. La douleur avait presque complètement étouffé en moi la volonté de survivre. Maintenant nous allions nous écraser au sol et mes souffrances prendraient fin.

Mais non. Ce n'était pas la fin !

Les instruments indiquaient que le carburant était épuisé et l'éjection continuait !

Je fis effort pour scruter les cadrans, pensant que, sous l'effet de la douleur, j'avais dû faire une erreur d'appréciation. Ce n'était pas une simple jauge du type 30-20-10-0. Il fallait équilibrer deux ou trois facteurs pour avoir la quantité réelle de carburant restant. Je refis le calcul, posément, laborieusement. Je trouvai les mêmes chiffres.

Il n'y avait plus de carburant.

Et pourtant les réacteurs crachaient toujours.

Un instant, tout se brouilla dans ma tête. Mon cerveau avait tant à faire à enregistrer une douleur insupportable qu'il se montrait tout

bonnement incapable de comprendre cette nouvelle situation, proprement incroyable. Finalement, pourtant, j'entrevis la vérité.

Il y avait une marge de sécurité.

Il se pouvait — simple hypothèse — qu'il y eût assez de carburant pour durer jusqu'au bout. En un éclair, je ressentis à la fois toute la variété d'émotions dont j'avais fait l'expérience dans ma vie. Il y avait l'espoir fantastique que nous allions nous en tirer sains et saufs après tout. Il y avait la fureur de voir qu'on m'avait joué un tour, que tous mes calculs étaient anéantis par cette révélation que nous disposions de quelque chose en réserve. Il y avait le désir apathique d'en finir : écrasons-nous au sol, mourons et qu'on n'en parle plus ! Il y avait mon immense détresse, la pitié que j'éprouvais pour moi-même, le regret, le dépit, la peur.

C'était comme si l'on avait pressé mon âme pour en faire sortir tous les sentiments dont elle était agitée. J'étais un orgue dont on avait tiré tous les registres et dont toutes les notes sortaient ensemble en une fracassante cacophonie. Je me rendais compte que si je survivais à cette épreuve, tout ce qui pourrait m'arriver d'horrible par la suite ne serait qu'amusette en comparaison... mais cette pensée fut balayée par la conviction que personne, rien, ne survivrait à cette horreur. J'étais mort, nous étions tous morts, nous tortillant dans les dernières souffrances comme des insectes écrasés.

Et puis soudain vint un répit inespéré. La torture continuait, mais elle semblait tout d'un coup sans importance. Je pouvais penser de nouveau.. Je pouvais me demander si le surplus de carburant n'était qu'un simple accident, la conséquence d'un matériel défectueux, ou si c'était une réserve dissimulée à dessein dont chaque fusée était pourvue, une marge de sécurité pour changer l'impossibilité en une chose juste possible. Je pouvais penser à Leslie et souhaiter avec ardeur qu'elle n'eût pas connu le sort de Mary Stowe. Je pouvais penser avec émerveillement que les garnitures avaient tenu sous la pression. Je pouvais penser aux réflexions plaisantes que je ferais peut-être à Sammy sur notre veine ou notre déveine.

Et juste comme je comprenais que notre unique chance sur mille s'était enflée, enflée jusqu'à menacer d'exploser, nous heurtâmes le sol. J'eus le temps de me rendre compte simplement du fait que nous étions au sol, car, projeté hors de la couchette comme si j'étais tombé dessus d'une grande hauteur, je vins m'écraser la figure sur les cadrans placés devant moi.

XII

Quand je repris connaissance, deux choses s'enregistrèrent ensemble dans mon cerveau en se bousculant quelque peu : il y avait une pesanteur et je voyais clair. Pendant une ou deux secondes ces deux constatations luttèrent ensemble, puis une impression de paix et de soulagement m'envahit.

Même avant de savoir que je n'étais pas aveugle, j'avais compris que je préférerais de beaucoup être en vie et aveugle plutôt que de perdre la vie. Aussi ce fut pour moi un réel plaisir de constater que même à travers mes paupières fermées et mes bandages je pouvais voir la lumière. Elle devait être vive. Nous étions sur Mars et la planète était éclairée par le nouveau soleil, plus brillant qu'avant.

Je remuais et, bien que tout mon corps fût endolori, la douleur me paraissait tout à fait agréable... comme le repos qu'on goûte après un long travail à vous briser les reins. Mes bras, mes jambes, ma tête, tout obéissait. J'étais au lit et les draps étaient frais.

— « Leslie, » fis-je doucement. J'ignore comment j'avais deviné sa présence, mais elle était là en effet. Je dégageai mes bras de sous les draps, sans m'apercevoir de leur raideur ; je les tendis et Leslie vint s'y blottir.

— « Bill, » murmura-t-elle. Je la sentis qui se penchait sur moi et ses lèvres effleurèrent les miennes. Je la palpai avec anxiété. Elle avait un bras en écharpe, mais de la tête jusqu'aux genoux je ne sentais rien d'autre de cassé.

— « Non, ça va très bien, » me dit-elle. « Toi aussi, à part peut-être une ou deux cicatrices qui te donneront un air distingué. »

Nous nous tînmes serrés l'un contre l'autre pendant de longues minutes. Mais il fallut que je lui demande :

— « Combien d'entre nous sont sains et saufs? »

Elle rit tout bas.

— « Tous, » dit-elle. « Tous sans exception : Sammy, Harry, Bessie, Morgan, Betty, les Stowe, et toi et moi. La fusée n'est pas dans un bel état, mais... »

— « Les autres fusées? » coupai-je. « Combien y en a-t-il qui ont réussi à se poser? »

— « Des centaines, » dit-elle d'une voix douce. « Elles atterrissent partout sur Mars. La plupart assez brutalement, malgré tout. Ne pense pas à cela pour l'instant, Bill. Nous ne savons pas encore ce qu'il en est. Nous ne savons pas combien de fusées se poseront sans dommage, mais tu avais tout à fait raison : il n'y en aura qu'une proportion extrêmement faible. »

Elle se mit à rire de nouveau et je sentis sa joue se poser contre mon visage emmailloté.

— « Mais avec toi comme pilote, » acheva-t-elle, « comment notre fusée n'aurait-elle pas été la bonne? »

Vous lirez le mois prochain dans « Fiction », *avec* « *Brebis galeuses* », *le récit des aventures des héros de J. T. McIntosh sur la planète Mars.*



L'arbre qui trembla

par CLAUDE FARRÈRE

de l'Académie Française.

Nous vous avons présenté Claude Farrère en tant qu'auteur fantastique dans notre numéro 11, *en publiant sa première nouvelle dans notre revue :* « Le train 1815 ». *Nous vous disions à cette occasion que nous vous ferions connaître d'autres contes choisis parmi ceux du recueil* « L'autre côté », *ensemble d'histoires étranges, surnaturelles et mystérieuses se rattachant à divers domaines du fantastique. C'est donc encore un de ceux-ci que nous allons vous faire lire aujourd'hui. Son climat et ses éléments extraordinaires sont différents de ceux qui faisaient le relief du précédent; plus* « *réalistes* », *plus proches de la vie de tous les jours, ils n'en contiennent pas moins ce pouvoir de faire naître l'inquiétude qui fait le prix de toute histoire fantastique.*



A la porte de Saint-Cloud, la conduite intérieure s'arrêta pour prendre de l'essence. Mme Voghera profita de la halte pour ouvrir son sac de galuchat et en tirer son miroir, sa houppette et son bâton de rouge. Et, ce faisant, elle donna à son compagnon le coup d'œil d'avance ironique des femmes qui s'attendent à subir une raillerie masculine. Mais la raillerie ne vint pas. Donald Stuart, un coude sur l'appui de la portière, un poing sous le menton, gentiment regardait ailleurs.

Donald Stuart emmenait à Versailles, par un beau soir d'été, Mme Voghera. Huit jours de villégiature à deux. On avait choisi le Trianon Palace. Ce n'étaient pas deux amoureux : deux camarades de route, sans plus. Elle, trente ans. Lui, quarante. Et, de part et d'autre, deux existences auxquelles le mouvement n'avait pas manqué. Par ailleurs, les meilleurs amis du monde et les plus honnêtes gens. Les femmes et les hommes dont la première jeunesse fut accidentée connaissent souvent une maturité charmante, pleine d'indulgences et de compréhensions. Donald Stuart et Pauline Voghera ne s'étaient jamais fait la cour et, loin de s'en vouloir, s'en marquaient réciproquement la plus sincère gratitude. Les huit jours à passer tête à tête dans l'émouvant décor que créa le plus grand de tous les rois leur semblaient, à l'un comme à l'autre, une oasis de fraîche amitié parmi la terre torride des amours qu'ils avaient naguère traversées, qu'ils traverseraient encore. L'essence prise, l'auto repartie, Mme Voghera prit la main de Donald Stuart et la serra. Lui, garda dans ses doigts la fluette menotte et la porta

Publication autorisée par l'auteur.

à ses lèvres. Tout cela sans nulle attention galante. Ils s'accordaient admirablement.

— « Quelle chose délicieuse, » murmura Mme Voghera, « que la sécurité ! Trop souvent, les hommes qui se prétendent nos amis sont auprès de nous comme des chasseurs à l'affût et ne font que guetter en attendant leur heure. »

— « Oh ! » dit Stuart, « je ne suis pas tellement fou, et je tiens trop à vous. Ne craignez pas que je lâche la proie-amitié pour l'ombre-amour. »

L'auto fonçait dans la nuit noire. Ses deux phares crevaient l'obscurité d'un double trait aveuglant. Tour à tour, taillis, futaies, vallons, coteaux, semblaient jaillir de l'ombre. Et Versailles, tout là-bas, se précipitait au-devant de la voiture comme une phalène vers la lampe qui l'aspire. Dix minutes encore, et on serait à Versailles.

Tout à coup, au tournant d'un petit bois, une détonation ; et la voiture, après deux embardées, s'arrêta dans une secousse.

Stuart s'était mis la tête à la portière :

— « Un pneu ? »

— « Eclaté, » confirma le chauffeur.

— « Vous avez ce qu'il faut? »

— « Oui, oui. Je vais changer la roue. Une affaire de cinq minutes. »

Stuart se retourna :

— « Cinq minutes, chère ! Voulez-vous descendre? »

— « Mais oui, » dit Mme Voghera.

Le bois était un joli bois. Chênes, frênes, hêtres, tilleuls ; toutes les admirables verdures de cette Ile-de-France qui est, en vérité, au centre du pays français, comme une île plus française que la France même. Toutes les vieilles Gaules s'y sont unies et concentrées. C'est la mélancolie pesante du pays de Bretagne qui se mêle à la fervente douceur de la terre basque et des Pyrénées. C'est la grâce précise des pinèdes provençales, toutes bleues, et c'est le mystère des Vosges avec leurs sapins et leurs brumes grises. Merveilleux alliage des plus merveilleux métaux.

Donald Stuart et Mme Voghera avaient mis pied à terre. Accroupi dans la poussière, un de ses phares à côté de lui, le chauffeur tournait la roue de son vérin. L'auto violemment éclairée, l'homme noir qui s'agitait dans cette brutale lumière blanche — le spectacle ne manquait pas de pittoresque — et Mme Voghera, au bras de son cavalier, se remémora l'antre des cyclopes et le forgeron Vulcain. Après quoi, elle voulut aller plus loin, les yeux lui faisant mal. La route sous la lune était large et blanche, à droite et à gauche, les arbres y découpaient une ombre brune, et à quelque cent pas, sur la droite, la silhouette d'une maison campagnarde s'estompait au flanc d'une côte. Plus bas, trois grands peupliers se perdaient dans les étoiles.

Donald Stuart, comme malgré soi, s'arrêta net :

— « Ho ! » murmura-t-il. « C'est ici?... »

— « Ici? » répéta Mme Voghera.

Elle le regardait, curieuse, mais point hostile : ils n'étaient pas deux amoureux.

Elle répéta :

— « Ici? Vous reconnaissez?... »

Il répondit :

— « Oui... je reconnais l'endroit. Ces peupliers là-bas... et la maison... »

— « Eh bien? »

— « Eh bien, c'est ici qu'il y a huit ou dix ans je me suis arrêté déjà de nuit, comme aujourd'hui. J'étais en auto ; l'auto eut une panne... comme aujourd'hui encore... »

— « Simple coïncidence ! Je ne vois d'ailleurs pas là-dedans de quoi vous étonner?... »

— « Non, sans doute. Mais attendez la suite. Je n'étais pas seul dans l'auto... »

— « Vous aviez une amie avec vous? »

— « Pas une amie. Un ami... un ami, dont vous m'avez entendu parler : le comte d'Offenbach... »

Mme Voghera s'intéressa tout à coup.

— « Comment? Le comte d'Offenbach ! Celui qui est mort?... »

Stuart inclina la tête.

— « Celui qui est mort, en effet, comme vous savez... comme tout le monde sait... qui est mort en auto, à côté de moi, sur la route de Paris à Versailles. Il est mort le jour dont je vous parle et précisément un quart d'heure après s'être arrêté ici, ici ou nous sommes. »

— « En effet ! » dit-elle. « C'est plus extraordinaire que je n'avais cru d'abord. »

Elle réfléchit.

— « Est-ce que... précisément à propos de cette mort de M. Offenbach, on n'a pas raconté une histoire d'arbre? »

— « Oui, » dit Stuart. « On a raconté cette histoire, et elle est vraie. »

Il regarda autour de lui, puis, s'avançant vers un grand acacia isolé :

— « Sauf erreur, voici l'arbre en question. »

Mme Voghera s'approchant à son tour considéra l'arbre.

— « Rappelez-moi l'histoire. »

— « Elle est simple : il faisait cette nuit-là aussi calme qu'aujourd'hui... pas un souffle d'air !... Offenbach et moi avions mis pied à terre, comme nous avons fait aujourd'hui nous deux... et nous nous promenions par la route en attendant que le chauffeur eût réparé sa panne. Tout à coup, Offenbach m'appela. Il se tenait debout devant cet arbre... ici même où je suis... et il me le montra. Je vous répète que l'air autour de nous était immobile, immobile rigoureusement. Cependant, je

vis, comme Offenbach avait vu, l'arbre, l'acacia que voici, trembler. »

— « Trembler? »

— « Trembler très fort. A telles enseignes que j'allongeai la main pour saisir une branche et toucher ainsi ce qui me paraissait être véritablement un prodige. Je touchai l'arbre et l'arbre, sur-le-champ, cessa de trembler. Offenbach alors fit comme moi, allongea le bras, saisit la branche. Immédiatement, l'arbre trembla de nouveau et plus fort qu'auparavant. »

Ayant dit, Donald Stuart se tut.

— « C'est tout? » demanda Mme Voghera.

— « C'est tout, » dit Stuart. « Un quart d'heure après, Offenbach était mort. »

— « Voilà qui est bien étrange, » fit Mme Voghera, après avoir songé.

Elle vint auprès de l'arbre, tendit la main avec une sorte d'hésitation et prit entre ses doigts une feuille. L'arbre était immobile et il ne bougea pas.

— « C'est ainsi, » demanda Mme Voghera, « que votre ami toucha l'acacia? »

Elle avait lâché la feuille.

— « C'est à peu près ainsi, » répondit Stuart. « Peut-être un peu moins timidement. Comme ceci. »

Et, avançant à son tour, il prit lui-même à pleines mains la plus basse branche.

Mais...

Mais tout aussitôt l'acacia, violemment, trembla. Et il trembla d'un tremblement profond dont toutes les feuilles et toutes les branches et le tronc même semblaient agités à la fois. Une tempête n'eût pu le secouer de la sorte.

Epouvantée, Mme Voghera avait bondi en arrière.

— « Eh bien? » s'écria-t-elle.

Très pâle lui-même, Donald Stuart avait lâché la branche aussi, mais l'arbre continuait de trembler.

— « Eh bien, » dit-il, après un temps et s'efforçant de parler d'une voix calme. « Eh bien, oui, l'acacia dont je vous parle trembla comme il tremble en ce moment. »

Ses sourcils froncés bas, il considérait fixement les ramures grelottantes.

Après une minute, il reprit, cette fois tout à fait ferme :

— « Madame, une grâce ! Touchez l'arbre encore. »

— « Je n'ose pas, » dit-elle.

Il insista :

— « Je vous en prie ! »

Elle obéit, et l'arbre, instantanément, ne trembla plus.

Alors de loin, la voix du chauffeur les appela :

— « Messieurs-dames, j'ai remis la roue. »

Il avait remis la roue et le phare aussi. Il démarra. Et l'auto, doucement, vint offrir son marchepied au couple immobile. Stuart, redevenu très paisible, offrit la main à Mme Voghera et l'obligea de remonter en voiture.

— « Ce n'est pas une raison ! Quoi qu'il doive advenir, ne vaut-il pas mieux que nous arrivions à Versailles?... »

Ils y furent sans autre incident. Mais comme, à la porte de l'hôtel, Donald Suart descendait le premier pour offrir la main à sa compagne, le pied lui manqua, il tomba, sa tête porta sur l'angle du trottoir et on le releva mort.



Ça, c'est du billard !

(The old oaken eight-ball)

par RICHARD SALE

Richard Sale, qui est scénariste à Hollywood, est connu des lecteurs de romans policiers par les traductions de trois de ses ouvrages : « Crime à Hollywood » *(à l'ancienne collection* « L'Énigme », *chez Hachette),* « Lazare n° 7 » *et* « Des vertes et des pas mûres » *(tous deux à la* « Série Noire »)*. Tous se déroulent dans la cité du cinéma qu'il est bien placé pour connaître et décrit avec un humour acéré.*

Il est aussi l'auteur de nombreuses nouvelles policières et d'une série de nouvelles à tournure fantastique, mettant en scène le capitaine MacGrail, policier vétéran qui semble ne jamais pouvoir se trouver en présence d'un « cas » tout bonnement rationnel et normal.

La caractéristique de ces dernières histoires est qu'elles sont à la limite du fait divers quotidien et du fantastique pur. Mais ce dernier n'est pas imposé au lecteur, qui a le choix entre une solution logique (où tout peut s'expliquer par exemple par le « hasard ») et une solution irrationnelle. (Dans le domaine de la littérature policière, « La chambre ardente »*, un des meilleurs romans de John Dickson Carr,* et « Le miroir obscur »*, d'Helen MacCloy — paru cette année aux Editions de Flore, collection* « Le Sphinx » *— sont basés sur le même procédé, ainsi que* « L'énigme du mort vivant » *de Raoul de Warren, malheureusement épuisé et que l'on devrait bien rééditer quelque jour.)*

C'est une de ces nouvelles que vous allez lire. Il se peut que la boule de bois dont il y est question n'ait jamais eu réellement de propriétés maléfiques. Mais personne ne se risquerait à essayer de le vérifier...



Je pénétrai dans le bureau sur la porte duquel on lisait « *Défense d'entrer - Brigade criminelle* », en portant, à la manière des Grecs chargés d'offrandes, trois quarts de litre d'ice-cream à la pistache, deux assiettes en carton, deux cuillers en bois et deux serviettes, et je trouvai le capitaine MacGrail aux prises avec un sérieux problème.

Le problème consistait à trouver comment on peut dormir confortablement dans un fauteuil, les pieds sur le bureau et la tête vous dégringolant sans cesse sur la poitrine, en vous réveillant automatiquement en fin de course. Je dois dire à la décharge de ce bon capitaine qu'il faisait tout son possible pour y parvenir. Il poussait un grognement quand son

cou fléchissait brusquement et il revenait à lui un instant pour modifier un peu sa position, mais pas une fois il n'allait jusqu'à faire le minimum d'effort nécessaire pour ouvrir les yeux.

C'est ce qui me permit de coincer une allumette entre sa chaussure droite et sa chaussette et de lui offrir un superbe « *hotfoot* » (1) qui mit fin à sa sieste en le faisant bondir de son fauteuil, des flammes vertes jaillissant de ses yeux courroucés.

— « Nom de Dieu ! » beugla-t-il. « Comment êtes-vous entré ici? Qui êtes-vous? Qu'est-ce que vous voulez? Foutez-moi le camp ! »

— « Mais capitaine, » dis-je, « vous ne me reconnaissez pas après tant d'années? Ne suis-je pas votre dévoué confident? »

— « Un instant, » grogna le capitaine. « Votre figure me dit quelque chose. Je l'ai vue quelque part. Je n'oublie jamais une figure. Et je n'oublie jamais les pyrotechniciens non plus, compris? Je devrais vous faire fourrer en taule pour outrages. Oser vous introduire ici et me mettre le feu aux pieds quand je travaille ! »

— « Le sommeil est le nectar des dieux, » dis-je, « et la nourriture du capitaine MacGrail. »

Il me regarda ébahi.

— « Je ne dormais pas, » fit-il. « Je pensais à une affaire. J'ai toujours l'air de dormir quand je cherche un joint. »

— « Et vous êtes tout le temps en train de chercher un joint. C'est bon. Je n'irai pas vendre la mèche au grand chef. Mais un de ces jours il entrera ici et qu'est-ce que vous trouverez à lui dire? En tout cas, voici mon petit cadeau, là sur votre bureau. Prenez votre cuiller, votre assiette, mettez votre bavoir et allons-y. »

Je lui fis un large sourire.

— « Je me disais bien que je vous reconnaissais, » ronchonna-t-il. Il était passablement hargneux. « Vous êtes ce blanc-bec qui travaillez au *New-York Chronicle* et qui écrivez mes mémoires sans que ça vous coûte un radis. Eh bien, vous pouvez toujours courir, mon petit ami. Désormais, motus ! Je parlais ces jours-ci à un agent littéraire et il m'a dit qu'il fallait que je sois une rude poire pour vous raconter mes petites histoires. Il est d'avis que je devrais les écrire moi-même ; j'en tirerais tout le pognon que je voudrais. »

— « Vous savez donc écrire? » demandai-je. « Je veux dire... pas seulement faire des croix. On m'avait affirmé que vous aviez du mal à signer votre nom. Il n'y a que les voyelles et les consonnes qui vous embarrasseraient, en somme. »

— « Hein? » Il me foudroya du regard. « Quelque chose me dit que vous me faites marcher. »

— « Non, je ne voudrais pas vous faire user votre jambe de bois. Après tout, si vous ne voulez rien dire, ne dites rien. Je crois qu'il va

(1) On désigne en Amérique sous ce nom de « *hotfoot* », une plaisanterie d'assez mauvais goût qui consiste à glisser dans la chaussure de quelqu'un, entre la chaussette et le cuir, une allumette ou une cigarette encore allumée.

falloir que je remporte cette portion d'ice-cream et que je rentre à la maison pour fabriquer moi-même une de vos histoires vécues. »

— « De l'ice-cream, » murmura-t-il, se léchant les babines. « Il fait pas mal chaud ici, pas vrai? Quel parfum? »

— « Pistache. »

— « A vrai dire, » grogna-t-il, « j'ai horreur de l'ice-cream à la pistache. Mais je ne voudrais pas qu'on vous flanque à la porte parce que vous n'auriez pas de quoi pondre votre « papier ». Alors, laissez-moi reprendre mes aises et vous raconter une sacrée affaire tout en vous aidant à liquider cette cochonnerie verte. »

— « Merci, capitaine, » dis-je d'un ton acide. « Vous avez une cuiller là. Ça vous évitera de tremper vos doigts dedans. Là, c'est parfait. Et maintenant, habile narrateur, je veux que vous me révéliez tout sur cette boule de billard que vous avez sur votre bureau. Je remarque qu'elle est en bois et que vous ne la mettez jamais devant vous. Elle est toujours soit à droite, soit à gauche. Je vois aussi que c'est une boule numéro huit. Est-ce qu'elle a quelque chose de particulier? Je vous écoute. »

— « Quelque chose de particulier? » s'exclama le capitaine, dévorant sa crème glacée avec une telle avidité qu'il en avait la moustache toute verte. « Je crois bien! Je gardais l'épisode pour mes mémoires, mais j'imagine que le temps ne sera jamais mieux choisi pour tout raconter. Je mets cette boule-là à un bout ou à l'autre de mon bureau parce que je ne voudrais pas être assis derrière une boule numéro huit (1). Surtout pas derrière celle-ci. Comme vous l'avez remarqué, ce bijou n'est pas en ivoire. C'est une boule numéro huit en chêne et on lui a jeté un sort. Oui, fiston, asseyez-vous derrière cette boule et je n'ai plus qu'à appeler la maison Woodlawn et à lui offrir un prix pour un cercueil et une concession. Je m'occuperai de tous les détails, ne vous faites pas de bile! »

— « Oh! c'est bon, » dis-je d'un ton las. « Mais commencez plutôt par les détails horribles, pour que je me fasse une petite idée de ce que vous me racontez. Et essuyez-vous le menton. »

Il se l'essuya, me regarda d'un œil sombre, puis jeta un regard furtif à la boule de billard noire avec le chiffre 8 dans un cercle blanc, mais dont la matière était du bois, et non de l'ivoire. Et alors il commença.

***

Il m'a téléphoné un jour que j'étais ici dans mon bureau (dit le capitaine MacGrail) en me disant : « Je m'appelle Titus Moozie et je voudrais bien que vous veniez faire un tour chez moi. »

Titus habitait la 9e Rue Ouest, au-dessus d'un salon de billard qui portait son nom. Ce n'était pas une boîte particulièrement louche, pas

---

(1) L'expression familière américaine : « Etre derrière une boule numéro huit » signifie se trouver dans une position extrêmement critique, jouer de malchance.

pire que la plupart et moins moche que certaines, et il veillait à ce qu'elle soit assez convenable parce qu'il avait pour clientèle non seulement les « durs » de l'endroit, mais aussi les excentriques de Greenwich Village qui ne sont ni artistes ni écrivains mais qui se font passer pour tels et qui venaient, le soir, faire leur petite partie entre fauchés.

Titus était un petit type que rien ne distinguait. Il ne manquait pas d'instruction et il avait l'esprit éveillé et un fameux flair pour dénicher les bonnes combines, et s'il avait ouvert ce salon de billard, c'est parce qu'un copain qui lui devait quatre cents dollars était tombé dans la dèche et le lui avait refilé. Le matériel du moins.

Donc il exploitait cette boîte.

Auparavant, il avait un emploi de balayeur à la section égyptienne du Muséum d'histoire naturelle et c'est comme ça qu'il s'était littéralement imbibé de toutes sortes de traditions.

Il fréquentait une petite poule mais il n'en faisait pas de publicité, parce qu'elle était mariée à un gangster du nom de Roscoe Bruges. La situation n'était pas tellement irrégulière : Roscoe s'était séparé de Laura Bruges après qu'elle lui eût dit qu'elle ne voulait pas entendre parler de son racket. Mais quand il l'avait quittée, il avait pris soin de l'avertir que si un autre essayait de l'épouser, il y aurait de la casse.

Titus lui-même avait fini par le savoir. Mais ce n'était pas Laura qui l'en avait informé.

— « Laura, mon chou, » lui demandait-il. « Pourquoi est-ce que je ne peux jamais venir te chercher quand on a rendez-vous? Pourquoi faut-il toujours qu'on se rencontre sous un porche ou dans une rue sombre et pourquoi est-ce qu'on ne peut pas sortir et prendre un peu de bon temps? »

— « Titus, » répondait-elle, « est-ce que tu ne m'aimes pas pour moi-même? Est-ce que ça ne te suffit pas d'être avec moi? Nous n'avons pas besoin de chercher des distractions alors que nous sommes l'un à l'autre. »

— « Ouais, mais nous ne sommes pas l'un à l'autre, » disait Titus.

— « Songe à l'argent que nous économisons, pour quand nous serons mariés. »

— « Ouais, » disait Titus en bougonnant un peu. « Mais nous ne sommes pas mariés. Voyons, comprends-moi, Laura, je ne cherche pas à me disputer avec toi, mais je t'ai demandé de m'épouser et mon salon de billard m'a rapporté de quoi mettre de côté quelques bons paquets de fafiots dont j'aurais bougrement plaisir à te faire profiter. Mais tu m'envoies au bain à chaque coup et je suis là à me morfondre. Est-ce qu'on va se marier un jour ou est-ce que je vais rester pour compte... célibataire, je veux dire? »

— « Bientôt, mon chéri, bientôt. »

Elle ne lui avait donc rien dit. Mais un soir Roscoe Bruges entra dans le salon de billard pour faire une partie avec quelques copains et, tout en jouant, il se mit à picoler. L'alcool commença par lui assombrir

les idées et il s'apitoya longuement sur son triste sort et sur le triste sort de cette pauvre petite Laura. Cela fit dresser l'oreille à Titus. Puis Roscoe se montra d'humeur belliqueuse.

Il brandit une queue et cria :

— « Rappelez-vous que si jamais je pince l'un de vous à tourner autour de ma Laura, je sors mon feu et je lui flanque six dragées dans le bide avant qu'il ait le temps de faire ouf ! Et quand la petite cérémonie sera terminée, il ne lui restera même pas assez de tripes pour que le toubib puisse faire l'autopsie. »

— « Pardon, Mr. Bruges, » dit Titus Moozie, s'approchant de lui. Il parlait avec un profond respect parce qu'il connaissait Roscoe Bruges comme un type très dangereux et qu'il le savait porteur d'un gros Colt. « Je tâche de maintenir la bonne réputation de cette maison, mais quand vous criez comme ça vous faites fuir tous mes clients et je ne les revois pas. Vous savez comment sont les affaires. J'essaye seulement de m'en tirer, je me contente de peu. »

Il plaidait d'une voix si plaintive que cela plut à Roscoe Bruges. Celui-ci lui glissa dans la main un billet de cent dollars en disant :

— « Bien sûr, mon petit pote, bien sûr. Excuse-moi de m'être laissé aller à gueuler comme ça. Je ne voulais pas nuire à ta boîte. Bien sûr. Mais quand je pense à ma chère petite poupée, Laura, me laisser choir comme ça... »

— « Comment s'appelle-t-elle? » demanda Titus.

— « Elle se fait appeler Eastman maintenant, Laura Eastman, » dit Roscoe Bruges. « Mais ne t'avise pas d'aller lui faire du boniment, Titus, petite tête. Je t'aime bien. Tu me rappelles un petit frangin que j'avais et que les flics ont buté. Alors, t'approche pas de Laura Eastman, Titus, ou tu te retrouverais dans la flotte avec davantage de plomb dans le coffret que tu supposes qu'il peut en tenir. Il est possible qu'elle veuille pas de Roscoe Bruges pour mari, mais aussi longtemps que je vivrai, elle n'en aura pas d'autre. »

C'est ainsi que Titus Moozie découvrit qu'il était fiancé à une femme dont le mari avait des intentions homicides bien déterminées. Il ne dormit pas très bien cette nuit-là.

*
* *

— « C'est bon, votre ice-cream, » grogna le capitaine. « Je retire ce que j'ai dit de la pistache. La couleur est affreuse, mais le parfum... »

— « C'est comme l'oignon, » dis-je. « Son odeur monte jusqu'au ciel. Il en est autrement du parfum de la rose. Hemingway l'a dit avant vous. »

— « Qui est-ce? » questionna le capitaine. « Jamais entendu parler. Un écrivain comme vous? »

— « Oui, » dis-je d'un ton caustique. « Il a écrit entre autres un bouquin intitulé *Mort dans l'après-midi*. »

— « Je ne lis jamais de romans policiers, » dit MacGrail.

— « Une seconde, » dis-je avec un soupir. « Vous perdez le fil. Dans cette biographie de Titus Moozie, vous changez les noms des personnages, bien entendu, mais je crois me rappeler le cas d'un gangster qui ne voulait pas laisser sa femme se marier avec quelqu'un d'autre. Ça a fini par faire un joli ramdam... »

— « Une minute ! » rugit le capitaine. « Qui est-ce qui raconte l'histoire? Vous ou moi? Vous en avez demandé et vous allez l'avoir. Je n'ai que faire de vos dénouements. Taisez-vous ou votre occiput va faire connaissance avec ma matraque ! »

— « C'est bon, » dis-je sèchement. « Alors, continuez et ne vous occupez pas de l'époque de maturité du fruit du pistachier. J'allais simplement dire que je ne me souvenais pas qu'il y ait eu de boule de billard dans cette autre affaire qui, par parenthèse, était autrement palpitante que cette historiette insipide que vous me débitez à propos d'une salle de billard. Continuez, capitaine. Qu'est-ce qui s'est mijoté après ça? »

Me lançant un regard fulgurant, mais sans aller, dans sa colère, jusqu'à dédaigner l'ice-cream, le capitaine MacGrail poursuivit son récit.

*
* *

Titus Moozie avait donc parfaitement pigé (continua-t-il) pourquoi sa petite amie ne le rencontrait pas au vu de tout le monde, et il regrettait de lui avoir reproché toutes ces précautions qu'il leur fallait prendre.

« Voyons, » pensait-il, « à supposer qu'elle m'ait pris au mot et qu'elle m'ait laissé aller la chercher pour l'emmener au spectacle ou ailleurs? Tu serais mort depuis longtemps, mon petit bonhomme, depuis longtemps. Et ce qu'il y a de pire, c'est que si Roscoe était vraiment en pétard contre toi, ses pruneaux auraient été si bien placés que tu aurais mis un sacré bout de temps à claquer. »

Son rendez-vous suivant avec Laura, pour le lendemain soir, il le fixa à Brooklyn, dans une obscure salle de patinage à roulettes, mais seulement après qu'il eût établi de façon indubitable que Roscoe avait failli s'ouvrir le crâne en se livrant à ce sport et qu'il avait juré que jamais plus il ne toucherait à ces bon Dieu d'instruments.

— « Voilà, Laura, » s'exclama mollement Titus tout en patinant à côté d'elle. « Je suis au courant de tout. Roscoe est venu jouer une partie chez moi ; il s'est mis à siroter et a tout dégoisé. »

Laura pâlit.

— « Je suis désolée, Titus, » murmura-t-elle. « Je ne voulais pas que tu l'apprennes. Avec ses menaces, il a réussi à faire le vide autour de moi. Tous ceux que j'ai connus se sont détachés de moi. Maintenant, tu vas me lâcher toi aussi. »

Titus avait envisagé un moment de la laisser froidement tomber, mais maintenant que l'heure de la décision était venue, il se ravisa.

— « Ecoute, » lui dit-il, « je ne suis pas un héros, mais je sens que je t'aime réellement, Laura. C'est vrai. Sans chiqué. Et je ne me dégonfle pas. Est-ce qu'il n'y a pas moyen que tu obtiennes le divorce? »

— « J'ai demandé le divorce, » fit-elle. « Je l'ai demandé quand je suis partie en Californie, et on me l'a accordé, mais il ne sera pas définitif avant un mois. Et d'ailleurs cela ne servira à rien. Je connais Roscoe. Le divorce, c'est quelque chose de légal, rien de plus. Or, il ne respecte pas la légalité. Si on se mariait, il te descendrait à la première occasion sans s'occuper de ce qui lui arriverait. Il n'y a pas de solution, j'en ai bien peur. »

Ils se séparèrent sur cette triste constatation et se donnèrent rendez-vous pour le lendemain soir. Mais la situation leur paraissait sans espoir. A moins que Roscoe Bruges ne ramasse une tuile.

Le lendemain, Titus Moozie était dans sa salle de billard, regardant mélancoliquement les tapis verts sans les voir, écoutant s'entrechoquer les billes sans les entendre, quand Joe, son second, s'approcha de lui et lui dit :

— « Patron, il y a là un drôle de zigue qui vous demande. Il prétend qu'il a quelque chose à vous vendre. »

— « Je n'ai besoin de rien, » dit Titus, l'air découragé.

— « Il dit que vous serez acheteur, » répliqua Joe. « C'est une boule. Pour jouer au billard. Seulement — écoutez bien, patron — elle n'est pas en ivoire. Elle est en bois. »

— « Je n'ai rien à fiche d'une boule en bois, » dit Titus. Il le regarda soudain. « En bois? »

— « Oui, en chêne. Une boule numéro huit, en chêne, » dit Joe. « Le type a l'air un peu cloche, mais pas méchant pour un sou. Vaudrait peut-être mieux que vous le voyiez, patron. Je le trouve sympa. Il dit que sa boule est enchantée. »

— « Enchantée? Ça veut dire magique, n'est-ce pas? »

— « Oui, comme le tapis volant et la lampe d'Aladin. C'est ça que le mot enchanté veut dire. »

— « Eh bien, » dit Titus, « envoie-moi le bonhomme. Evidemment, on ne peut pas croire à ces balivernes d'enchantement, comme la pomme dans Blanche-Neige, tu te rappelles? Et la Fée Bleue dans Pinocchio. »

— « Oh ! oui, » dit Joe. « C'était drôlement fort. Mais Disney peut faire ça dans des films. Dans la vie réelle, ce serait un miracle. En tout cas, je vous l'envoie. »

Le visiteur entra : un homme d'un certain âge, aux cheveux blancs, à la figure de philosophe et aux mains longues et effilées. Dans ces mains, il y avait une boîte. Une boîte peu ordinaire. Sur trois parois elle était garnie à l'extérieur de clous pointus. L'autre côté était nu. On ne pouvait la porter qu'en la tenant par le côté nu. Il la plaça sur le bureau et Titus se trouva bientôt absorbé dans la contemplation de la boule qui s'y trouvait.

La boule, elle, le regardait droit dans les yeux. Elle était en chêne,

en effet. On pouvait voir le grain du bois sous la peinture noire qui la recouvrait, et d'autre part, ce n'était pas une sphère parfaite. Le chiffre 8, en noir dans son petit cercle blanc, ressemblait à un mauvais œil. Il avait un pouvoir fascinant.

Titus allongea la main pour se saisir de la boule, mais à ce moment l'homme aux cheveux blancs lui attrapa solidement le poignet en disant : « Pardon, Mr. Moozie. » Titus, surpris, n'insista pas.

L'homme déclara :

— « Je suis le Dr. Lundi. »

— « Heureux de vous connaître, » grogna Titus. Il lui serra la main, l'air tout chose. « Lundi? Vous ne me charriez pas, des fois, Docteur? C'est votre vrai nom? »

— « Je vous assure que oui. Et il n'a rien de plus étrange que Moozie, après tout. »

Titus fit entendre un petit gloussement.

— « Oui, sans doute. Mais c'est inattendu tout de même : Dr. Lundi ! Bref, Docteur, quel est votre business et qu'est-ce que c'est que cette boule numéro huit? C'est un genre de relique, n'est-ce pas? »

— « Elle est très vieille, » dit le Dr. Lundi. « Cinq cents ans au moins. Elle a été découverte en Espagne. Il y a dix-huit ans. Elle est enchantée, Titus. »

— « C'est ce que m'a dit Joe, » fit remarquer Titus. « Vous pensez bien que je ne suis pas superstitieux. Mais ça fait un bibelot comme je les aime. Combien en voulez-vous, Docteur? »

— « Vous faites erreur, » dit le Dr. Lundi avec douceur. « J'ai apporté cette boule pour vous la donner. Mais je dois vous avertir avant de vous la remettre qu'elle est enchantée. C'est pourquoi je ne vous ai pas laissé la prendre. Vous avez sûrement remarqué la boîte? »

— « Oui, elle est bizarre. »

— « Cette boîte a été faite pour que la boule ne puisse être transportée que dans une seule position. Et quelle position, je vous prie? »

— « Avec le huit face à celui qui la porte. »

— « Tout juste. Autrement dit, la boîte vous empêche, quand vous la portez, de vous trouver derrière à aucun moment. C'est là qu'est l'enchantement, Titus. Et rappelez-vous bien ceci : ne vous mettez jamais derrière cette boule. Car vous avez là l'objet même qui a donné naissance à la tradition de la boule numéro huit porte-malheur. Cette boule a été fabriquée par un vieil ébéniste espagnol dont la fille avait été abandonnée par un perfide hidalgo. Le vieil ébéniste a placé une malédiction sur cette boule, malédiction qui devait tomber sur quiconque resterait derrière. Il en fit cadeau à l'hidalgo et celui-ci, jouant un soir au billard, se tint un instant derrière et trépassa. »

— « Ça m'a l'air, » dit Titus, « d'être une belle foutaise. »

— « Vous pouvez m'en croire, » dit le Dr. Lundi sans se vexer. « La personne qui se tiendra du mauvais côté de cette boule mourra avant l'aube. J'en ai vu la preuve de mes propres yeux. Je vous la donne. Soyez prudent. Adieu ! »

Et, traversant la salle de billard, il disparut en un clin d'œil. Titus s'élança après lui, mais il ne put le retrouver. Alors il revint, s'assit à son bureau, toucha la boule, puis la prit dans sa main. Mais il se garda bien de la tourner à l'envers, s'arrangeant pour avoir toujours le 8 en face de lui. Et lorsqu'il l'eut replacée dans sa boîte, il poussa celle-ci contre le mur, de façon que personne ne puisse passer derrière.

***

— « A en croire Titus Moozie, » fis-je remarquer candidement, « ça serait de la foutaise. Ou voulez-vous que j'emploie un mot plus imagé? »

— « Ecoutez un peu, » dit le capitaine. « J'ai presque fini l'ice-cream à la pistache et je n'ai plus de raison de me gêner avec vous. Je n'aime pas vos façons. L'ennui avec la jeune génération, c'est que vous êtes tous des cyniques. »

— « Ainsi je suis un cynique parce que je ne crois pas que les nobles espagnols aient connu le jeu de billard et l'histoire un peu usée de la boule numéro huit? »

— « Vous n'avez foi en rien, » dit MacGrail. « Vous autres jeunes ne croyez plus aux miracles. C'était un miracle, toute cette affaire. Attendez que j'aie fini et nous verrons alors ce que vous penserez de cette vieille boule numéro huit. »

— « Permettez, » dis-je. « Je connais la suite. Titus vous a mis au courant de cette bonne blague de boule magique; vous les flics, puis il a été refroidir Roscoe et il a mis ça sur le compte de la boule, mais vous n'avez pas voulu le croire et vous l'avez arrêté et il a fini sur la chaise électrique. C'est plutôt tarte comme histoire, mais je vais la préparer pour qu'elle passe dans les éditions du soir. Où est mon chapeau? »

— « Restez tranquille, » dit le capitaine MacGrail. « Je n'ai pas fini et vous vous fichez le doigt dans l'œil. D'abord, les paroles du Dr. Lundi n'ont pas été inventées. Je les tiens de Titus Moozie et si vous aviez connu Titus, vous sauriez que ce n'est pas un menteur. Non, et ce n'est pas un tueur non plus. Titus était juste un gars honnête qui essayait de gagner honnêtement sa vie. »

— « Parfait, » dis-je. « Vous commencez à me fasciner, capitaine. comme si vous étiez un cobra et moi un petit oiseau incapable de remuer une aile sous votre regard énigmatique. Allez-y, serpent, sifflez-moi la suite de cet imbroglio. »

***

Au début de la soirée, (poursuivit MacGrail) qui donc fait son apparition avec ses lieutenants et quelques-uns des clients habituels? Roscoe Bruges, lui-même, qui venait de se jeter déjà quelques whiskies et se sentait passablement remonté.

— « Titus ! » hurla-t-il. « Où est Titus? »

Titus Moozie était dans son bureau, mais il en sortit et vint serrer la main au caïd du fond de l'arrière-salle. Puis, faisant effort pour avaler sa salive, il chercha à voir dans les yeux de Roscoe si Roscoe était venu pour faire un carton sur lui ou s'il s'agissait juste d'une petite partie de billard.

— « Titus, » dit Roscoe, « je collectionne les petites bricoles, les souvenirs, des tas de machins et j'ai justement appris du côté de Times Square que tu avais ici une certaine boule magique. »

Titus dévisagea Roscoe.

— « Où avez-vous appris ça, Mr. Bruges? » demanda-t-il. « Je n'ai pas été le crier sur les toits. »

— « C'est bien possible, » dit Roscoe. « J'étais attablé chez Sullivan quand j'ai entendu deux truands qui en parlaient. Ils ont mentionné ton nom, Moozie, c'est ça qui m'a fait ouvrir les oreilles. Ils disaient que tu avais une boule numéro huit qui avait cinq cents ans et qui était enchantée. Ils prétendaient que c'était comme qui dirait une arme meurtrière, pour parler comme les flics. »

— « En vérité, » fit Titus, pas très sûr de lui, « je n'en sais rien, Mr. Bruges. Ces choses-là ne vous intéressent sûrement pas... »

Mais il s'interrogeait. Roscoe Bruges avait un regard bizarre, un regard lourd, sombre et un peu inquiet.

— « Oh! je ne suis pas superstitieux, » dit Roscoe, touchant du bois. « Evidemment, je ne passe pas sous les échelles et je me méfie de pas casser de glaces, mais ça n'a rien à voir. Je joue toujours le sept et je ne touche pas au treize, et j'aime pas les chats noirs. Mais c'est pas de la superstition. Je veux dire que c'est des précautions normales et qu'il pourrait arriver quelque chose à un type qui ne les prendrait pas. Moi, je suis un homme de bon sens et je voulais juste voir ce machin-là, voir à quoi ça ressemble. »

— « D'accord, » dit Titus. « Venez dans mon bureau. »

— « Eddie, » dit Roscoe, « viens aussi, toi. »

Il montrait de la nervosité. A ce moment-là, Titus eut l'impression d'être fait comme un rat ; il pensa que l'autre était venu pour le descendre en prenant la boule pour prétexte. Mais les choses ne se goupillèrent pas comme ça.

Titus s'assit à son bureau et tira vers lui la boîte aux côtés garnis de clous. Il souleva le couvercle. Roscoe fit un pas en avant et regarda la boule noire avec le 8 dans son cercle. Sa respiration était sifflante et ses yeux salement vitreux. On aurait dit un malade. Son teint n'était pas reluisant. Eddie aussi n'avait pas l'air très à son aise.

— « Alors c'est ça, » murmura Roscoe. « Ça ressemble à n'importe quel morceau de bois, pas vrai? Mais quand un type met un charme sur quelque chose... » Il rit et se redressa. « C'est vraiment rien du tout, pas même une bonne boule numéro huit. »

Titus dit :

— « Il y a quelque chose de bougrement étrange dans cette boule en tout cas. Je vous le dis, Mr. Bruges, elle a une propriété sinistre. »

— « Vrai ? » fit Roscoe, d'une voix de nouveau murmurante.

— « Pour ce qui est de moi, je ne voudrais pas me tenir derrière. »

— « Non ? »

— « Non, » dit Titus. « Je vais vous dire pourquoi. Un type est entré ici et me l'a donnée. C'était un drôle de zèbre. Il m'a raconté cette histoire de malédiction. Moi, comme je ne suis pas superstitieux, je ne l'ai pas crue. Pas plus que vous ne la croyez vous-même. » Il jeta un coup d'œil à Roscoe qui suait à grosses gouttes. « J'avais un chat du nom de Nicky. J'ai pris la boule et je l'ai mise de façon qu'il se trouve derrière. Il est mort. »

Roscoe bégaya :

— « Qu'est-ce... Qu'est-ce qui lui est arrivé ? »

— « Il est mort, » dit Titus avec calme. « Mort, simplement. »

Ils restèrent un long moment silencieux. Eddie fit un mouvement de déglutition qui s'entendit nettement. Roscoe Bruges respirait un peu trop bruyamment.

— « Je peux pas piffer les trucs ensorcelés, » dit-il d'un ton rude. « Je voudrais que les types gardent leurs malédictions. Une malédiction, ça reste. Range-moi cette sacrée boule, Titus, que je la voie plus. »

Titus replaça le couvercle sur la boîte.

— « Ecoute, » dit Roscoe. « Je te donne cent dollars pour aller balancer cette saleté-là dans la flotte. »

— « Non, » dit Titus. « Je ne veux pas faire ça, Mr. Bruges. Je vais vous la donner en souvenir si vous la voulez... »

— « Non ! Ne me la donne pas. N'approche pas de moi. Fous-la en l'air et je te paierai pour ta peine. »

— « Oh ! non, » dit Titus. « On ne sait jamais. On ne peut pas dire qu'on n'aura jamais besoin d'une chose comme ça. Je la garde, Mr. Bruges. »

— « Pourquoi ? » demanda Bruges.

— « Je pourrais avoir un ennemi, » dit Titus.

Ce soir-là, Titus avait rendez-vous avec Laura Eastman qui était toujours, par suite d'un détail technique, Mrs. Roscoe Bruges. Ils devaient se rencontrer dans une salle de patinage sur glace tout à fait discrète, dans le Bronx. Quand Titus arriva, Laura était déjà là qui l'attendait. Ils louèrent leurs patins et quelques minutes après ils tournaient et virevoltaient à perdre haleine sur la piste.

— « Je dois dire une chose, » dit Titus en patinant. « Ces rendez-vous dans des endroits qui sortent de l'ordinaire, ça m'aura développé. Je ne savais pas faire de patin à roulettes, pas plus que de patin à glace, et regarde-moi maintenant. La prochaine fois, on devrait convenir d'un stand de tir, pour que je puisse m'entraîner à mettre dans le mille. J'aurai peut-être besoin d'être bon tireur, une fois marié avec toi ; qui sait ? »

— « Titus, » dit-elle, inquiète. « Quoi qu'il arrive, ne te fais jamais

justice toi-même. Tu ne penserais pas sérieusement à le tuer, n'est-ce pas? Parce que ça n'irait plus. Je ne pourrais pas aimer un homme qui se serait abaissé à commettre un meurtre. Non, vraiment non. Ce qui me plaît en toi, c'est que tu fais partie des « humbles » qui hériteront la terre. »

— « Je me contenterai de toi, » dit Titus. « Je blaguais quand je parlais de m'entraîner à viser juste. Et tu seras à moi un jour. Je ne sais pas encore comment ça se fera, mais ça finira par s'arranger. Il y a une paille dans le blindage qui entoure le cœur de ton mari. J'ai découvert ça aujourd'hui. Il est superstitieux. »

— « Superstitieux n'est pas le mot, » dit Laura, dont les yeux luisaient étrangement. « Alors, tu as découvert ça. Oui, Roscoe est absolument terrifié par tout ce qui peut être, d'une manière ou d'une autre, l'objet de superstitions. Il ne veut même pas se risquer à sortir du lit un vendredi treize. C'est un ignorant et il croit à la chance, et c'est ce qui fait qu'il croit aussi aux malédictions et à la guigne. »

— « Je m'en suis aperçu, » déclara Titus. « Cela peut nous être utile dans une certaine mesure. Cela signifie qu'on peut le persuader de te ficher la paix. Si je pouvais lui jeter un sort et lui faire savoir qu'il est ensorcelé, je crois qu'il finirait par accepter ma manière de voir en ce qui te concerne. »

— « Peut-être, » dit-elle. « Mais il serait capable de renoncer à une superstition plutôt que de revenir sur le serment qu'il a fait de me couper de tout le monde. On peut toujours essayer. Mais cela demandera du temps et il faudra que tu sois patient. »

Cela demanda moins de temps qu'ils ne l'avaient supposé l'un et l'autre. Il se trouvait que, sans qu'ils s'en doutent, Roscoe Bruges pratiquait le racket classique de la « protection » et que la patinoire Marvelo était une de ces petites exploitations qui attiraient la racaille du genre de Roscoe.

Roscoe avait eu jusque-là quelque mal à se faire comprendre de Mr. Portry, propriétaire du « *Marvelo Ice-Skating Rink* ». Ce soir-là, Roscoe rendit donc visite à Mr. Portry pour le persuader gentiment de procéder à un petit partage de dividendes et à glisser une partie de l'oseille provenant de la recette dans la poche de Roscoe Bruges.

Roscoe arriva tard, eut son entretien avec Portry et fut encore malchanceux cette fois-là.

— « C'est parfait, Portry, » dit-il. « Si quelque chose arrive à votre baraque, si elle brûle cette nuit parce que des gars y auront foutu le feu, ou si vos clients se débinent parce qu'ils ont les foies, ne venez pas me mettre ça sur le dos. Je vous offre simplement mes services pour vous épargner des ennuis. »

— Ecoutez, » dit Portry. « Je connais la musique, mais je veux le temps de réfléchir. Vingt-quatre heures, pas plus. Je vous donnerai ma réponse demain soir. Il faut que j'examine la question, Roscoe. Soyez un peu compréhensif. »

— « O. K., » dit Roscoe. « Je reviens demain soir pour encaisser ou fiche tout en l'air. Réfléchissez, mon vieux. Personnellement, je ne vois pas ce qu'il y a à réfléchir. Ou vous alignez le pèze ou vous perdez votre boîte. Salut ! »

Il était onze heures passées lorsque, toujours accompagné d'Eddie, Roscoe mit le pied sur le trottoir au moment précis où Titus Moozie et et Laura Eastman sortaient de la patinoire pour rentrer chacun chez soi.

Ils se trouvèrent nez à nez tous les quatre sur le trottoir cependant que les taxis radinaient, flairant le client comme le tigre flaire la viande fraîche.

— « Espèce de sale faux jeton... » beugla Roscoe.

Il porta la main à son revolver.

Laura hurla :

— « Roscoe, ne le tue pas ! Je l'aime, je l'aime ! Ne lui fais pas de mal... »

Roscoe tira le revolver. C'était un Colt pépère, avec un canon comme le tunnel Lincoln, mais un peu plus large et plus long.

C'était une drôle de surprise pour Titus de rencontrer Roscoe dans ces conditions, et vous comprendrez qu'il pouvait bien être pâle comme un mort. Mais il tint le coup vaillamment sans chercher à mettre les voiles. Il faut lui reconnaître ça. Il plongea dans la poche de son *blue-jeans* et il en sortit la boîte garnie de clous ; il en fit sauter le couvercle et prit la boule.

Vous aviez donc, d'un côté du tableau, Roscoe, le Colt au poing, mais hypnotisé par la boule. De l'autre, vous aviez Titus, tenant la boule dans sa main droite, le mauvais œil lui faisant face, la partie opposée tournée directement vers la figure de Roscoe.

— « Me fais pas voir l'envers de cette boule ! » hurla Roscoe.

— « Tant pis, » dit Titus sans s'émouvoir. « Vous l'aurez voulu, Roscoe. Vous êtes derrière la boule numéro huit. Elle est enchantée. Je vous ai prévenu. »

Tenant toujours la boule dans la même position, il s'avança lentement sur le gangster. Roscoe recula. Soudain saisi de panique, il laissa tomber son revolver et prit la fuite. Il se précipita sur la chaussée au moment où un taxi s'approchait, rasant la bordure du trottoir. On entendit un bruit métallique et sourd quand ils entrèrent en contact, le taxi et lui, mais le taxi était construit pour durer plus longtemps. Quand le chauffeur fit marche arrière pour dégager Roscoe Bruges, il apparut clairement que Laura Eastman n'avait plus à attendre son divorce.

Elle était veuve. Oui, et elle le resta pendant une nuit, car le lendemain, Titus Moozie l'épousait. Et ils vécurent heureux depuis ce jour et ils ont maintenant quatre moutards et j'espère qu'ils s'arrêteront là parce qu'il faut bien s'arrêter un jour.

*
* *

L'ice-cream à la pistache n'était plus qu'un souvenir. Le capitaine MacGrail essuya la crème verte qui restait dans sa moustache, se renversa dans son fauteuil, mit les pieds sur le bureau et ferma les yeux.

— « Allez, » dit-il. « Caltez maintenant. Vous avez eu de quoi faire votre article, moi, j'ai eu ma glace et ça suffit pour aujourd'hui. Et ne revenez pas de sitôt me demander une autre histoire. »

— « Attendez un instant, » dis-je. « J'ai des questions à poser. Ce n'est pas une mauvaise histoire quand on la compare à d'autres. Mais vous oubliez Eddie. Il était là avec Roscoe et il avait un pétard lui aussi. Qu'est-ce qu'il a fait, Eddie? »

— « Personne n'a revu Eddie avant longtemps, » dit le capitaine. « Finalement, Titus et Laura ont reçu une carte postale de lui. Il avait laissé tomber les copains et il cultivait des oranges en Californie. »

— « Pour sûr que c'était une boule qui avait un sacré pouvoir, » dis-je sèchement. « Et vous êtes entré en scène quand Roscoe a été descendu, naturellement. Parfait, où avez-vous retrouvé le Dr. Lundi et qui était-il? »

— « Je n'ai jamais mis la main dessus, » dit MacGrail. « Un drôle d'oiseau. Jamais pu le retrouver. Il y avait un acteur assez âgé du nom de Guy Thomas qui lui ressemblait, mais Titus n'a jamais pu l'identifier. Guy Thomas, soit dit en passant, était un oncle de Laura Eastman. »

— « Comment êtes-vous entré en possession de la boule? »

— « C'est Titus qui me l'a donnée. Il n'en voulait pas. C'était un objet trop dangereux pour le laisser traîner. Vous voyez comment je la place pour que personne ne puisse se mettre derrière? »

— « C'est bon, je m'en vais, » dis-je. « Evidemment, c'était une belle foutaise. Je pense que Laura, sachant que Roscoe était superstitieux, a persuadé son oncle de donner la boule à Titus et s'est arrangée pour que Roscoe en entende parler. Elle était sûre qu'il serait terrorisé et fasciné par cette boule. Quand au reste, il a eu une trouille tellement carabinée qu'il s'est bousillé lui-même en se précipitant sous une bagnole. »

— « Ouais, ouais, » fit MacGrail.

— « Et ce chat qui, selon Titus, est mort après être passé derrière la boule. C'était pas des blagues? »

— « Non, non. Le chat a été tué par un camion. »

— « Coïncidence, vous voyez? »

— « Bien sûr que je vois, » dit le capitaine MacGrail d'un ton acide. « Et j'ai oublié de vous dire qu'il y avait un cheval et une voiture dans la rue quand Roscoe est mort. Le cheval s'est trouvé derrière la boule numéro huit parce qu'il était juste derrière Roscoe quand Titus lui a mis la boule sous le nez. Il y avait du verglas ce jour-là. Le cheval est tombé, s'est cassé une jambe et il a fallu l'abattre sur place. »

— « Sacré farceur, » dis-je, « on peut dire que vous avez l'imagination fertile ! Pour mon compte, je suis convaincu que cette boule n'est pas plus enchantée qu'un ballon de football. »

— « O. K, » dit MacGrail d'une voix assoupie. « Vous n'êtes pas superstitieux. La boule est là devant vous. Prenez-la et tournez-la de manière que vous vous trouviez derrière. » Il eut une petite toux significative. « Vous n'oseriez pas. »

— « Sûrement que si, » dis-je hardiment. Je m'emparai de mon chapeau tout en jetant un regard sur la sphère en chêne. « Mais, pour tout dire, je suis assez en retard aujourd'hui, capitaine, et il faut que je vous quitte. A un de ces jours. »

Je pus entendre son rire résonner tout le long du couloir tandis que je me dirigeais vers l'ascenseur.



Pigeons volent...!

par GILLES-MAURICE DUMOULIN

Gilles-Maurice Dumoulin est surtout connu, depuis plusieurs années, comme traducteur, surtout aux Presses de la Cité, d'une cinquantaine de romans américains pour la plupart « noirs », dont il a su à merveille rendre le cachet particulier. Agé de trente ans, il vit à Paris avec sa femme et ses deux filles. Nous l'avons fait connaître aux lecteurs de « Mystère-Magazine » *en leur présentant sa première nouvelle dans cette revue* (1). *Une autre depuis* (2) *a prouvé avec quel talent il savait s'évader des formules courantes au bénéfice de la psychologie et de l'humain. C'est pourquoi nous sommes particulièrement heureux que soit enfin paru récemment, après les trois pseudo-romans noirs « alimentaires » — signés G. Morris — qui permirent à l'auteur de se « faire une place », l'excellent « noir » psychologique qu'il conservait dans ses tiroirs depuis bien longtemps :* « Assassin, mon frère » *(mais il est permis de regretter que l'éditeur n'ait pas osé faire suffisamment confiance à l'écrivain pour lui permettre de publier* au moins ce roman *sous son véritable nom).*

Aujourd'hui, Gilles-Maurice Dumoulin « débute » dans la « science-fiction ». Débuts encore modestes, puisqu'il ne s'agit que d'un petit conte fantaisiste en forme d'apologue, mais dont on espère qu'ils seront suivis d'autres réalisations. « Pigeons volent...! » *fait d'ailleurs partie de plusieurs nouvelles que l'auteur a écrites à propos de la planète Gréga. Gréga est une planète mythique caractérisée par un état de perfection et de sagesse absolument sans égal sur Terre. Les Grégarites venus nous rendre secrètement visite rapportent de leur séjour parmi nous la notion que les moindres de nos actes sont caractérisés par l'absurdité, et leur étonnement devant les faits de notre vie est comparable à celui des Persans de Montesquieu transplantés dans la capitale du Grand Roi : il y a d'ailleurs un peu de l'esprit des contes du XVIIIe siècle dans certains de ces récits de Gilles-Maurice Dumoulin.*

Celui que nous vous présentons n'a cependant pas d'autre prétention que d'être un divertissement. En ce sens, il convient notamment de ne pas y chercher une « vraisemblance » scientifique dont certains lecteurs pourraient être exigeants. Et surtout, vous le verrez, sa véritable et essentielle saveur est dans la... stupéfiante révélation qui s'y trouve faite à propos d'un « cas » fameux. Mais nous ne vous en dirons pas plus!

---

(1) Voir n° 72 : « *Bluff* ».
(2) Voir n° 80 : « *Le crime des grandes personnes* ».

De son unique expédition sur la Terre, Thiam, chargé d'une mission d'étude par le Grand Conseil des Meilleurs Esprits de Gréga, avait ramené, outre les preuves indiscutables de la « barbarie mentale » des Terriens, un jeu, usité dans certaines régions de la Planète Absurde — c'était ainsi que, depuis la publication du rapport de Thiam, les Grégarites surnommaient la Terre — un jeu qu'on appelait, là-bas, le « Tir aux Pigeons Artificiels ».

Ce jeu consistait à lancer dans l'espace, au moyen d'un instrument à ressort, des projectiles circulaires qu'il s'agissait de pulvériser ensuite, à l'aide d'une arme fort rudimentaire ou « fusil », utilisant encore le pouvoir propulseur de certaines réactions chimiques violentes. Les « chasseurs » terriens trouvaient dans la pratique de ce jeu l'occasion d'exercer leur adresse sans massacrer bêtement ces gracieux animaux, hélas ! trop rares sur Gréga : les oiseaux. Exemple de modération intelligente qui — le fait mérite d'être souligné — constituait une exception chez ces êtres sans discernement qu'il faudrait bien se résoudre à domestiquer, tôt ou tard, pour les empêcher de nuire, s'ils ne se détruisaient pas eux-mêmes d'ici là !

Mais ceci est une autre histoire et, les jeux du corps et de l'esprit tenant une place prépondérante dans la vie quotidienne des Grégarites, ces derniers eurent tôt fait d'adapter le sport primitif des Terriens au niveau incomparablement plus élevé de leur propre technique. Les « pigeons » terrestres, larges d'une dizaine de centimètres, devinrent des cibles cent fois plus grandes, directement expédiées hors de la stratosphère, et dont il fallait déterminer la position exacte par le truchement d'appareils de repérage, avant de pouvoir les ajuster et les détruire.

Puis les Grégarites trouvèrent le jeu trop facile et les cibles furent téléguidées du sol par des opérateurs capables de leur faire décrire les arabesques les plus compliquées. Munis de projecteurs d'ondes désintégrantes à faible rayon d'action, les « chasseurs » prenaient place à bord de petits appareils individuels et rivalisaient de prouesses avec leurs « adversaires » d'en bas.

D'autres variantes firent encore leur apparition, à mesure que croissait l'adresse des chasseurs. Téléguidage de la cible par opérateurs aériens. Défense de cette même cible par écrans-boucliers neutralisants. Délimitation, sur le disque, de zones concentriques produisant, sous l'impact du projectile ou du rayon employé, des effets totalement différents... bref, les imaginations se donnèrent libre cours et le sport connut, sur toute la Planète Heureuse, une fortune extraordinaire.

Et puis, alors que toutes les versions possibles du petit jeu d'origine terrienne semblaient avoir été découvertes, on eut l'idée fort simple — mais n'est-ce pas toujours l'idée la plus simple qui vient la dernière? — d'incorporer à chaque cible (déjà protégée par un émetteur-réflexe d'ondes interférentes) un vulgaire alternateur-inverseur de champ gravitique à déclenchement conditionné, innovation qui porta immédiatement la vogue du jeu à son paroxysme.

En un clin d'œil, la stratosphère de Gréga fourmilla de ces « pigeons » capricieux qui, réagissant instantanément selon leur mode de réglage, selon le relief du sol et la plus ou moins grande proximité d'autres « champs » de diverses natures, cascadaient, caracolaient, cabriolaient et ceignaient la planète d'une pacifique et combien gracieuse farandole !

Les cibles ainsi conçues étaient, cela va sans dire, parfaitement autonomes, et l'on s'aperçut bientôt que, de la rencontre fortuite d'un certain nombre de conditions encore mal déterminées, pouvait naître un concours de forces qui permettait à quelques-unes d'entre elles d'échapper à l'attraction grégarite et d'aller se promener, libres de toute entrave, dans les vastes espaces interplanétaires !

L'image de ces inoffensives créations cybernétiques errant dans le vide sidéral et rebondissant de planète en planète séduisit fort l'esprit poétique des Grégarites, et le grand poète-mathématicien Moldar composa, sur ce sujet, un bref morceau d'anthologie intitulé « *Pigeons volent...* » qui courut aussitôt dans tous les esprits :

Combien de ces délicats projectiles
refusant le contact de tout sol étranger
acceptant la proximité relative
— mais jamais le contact —
de tout corps matériel
et dansant harmonieusement dans l'espace
s'en iront hanter l'atmosphère
de planètes lointaines
dont les civilisations étroitement utilitaires
incapables de concevoir
que de telles merveilles
puissent n'être que de prestigieux joujoux
leur prêteront un dessein
scientifique,
expérimental
voire belliqueux
et les nommeront
selon leur interprétation personnelle
et leur aptitude à la poésie
vagabonds du vide
visiteurs de l'espace
menaces pour l'avenir, ou
soucoupes volantes...?



Un fameux cordon-bleu !

(*The green thumb*)

par L. SPRAGUE DE CAMP et FLETCHER PRATT

Nous vous avons présenté en juillet dernier les deux premières histoires situées dans le Bar de Gavagan, ce bistrot mythique où il se passe tant de choses bizarres, où de curieux personnages plus ou moins ivres racontent sur le coup de minuit, à d'autres personnages falots, les aventures étranges (et cocasses) qui leur sont arrivées. Au carrefour du surnaturel et du loufoque, le bar de l'invisible Gavagan est le lieu de prédilection de Sprague de Camp et Fletcher Pratt, qui doivent avoir des accointances mystérieuses dans la maison, pour alimenter ainsi régulièrement une chronique déjà imposante : assez imposante pour avoir fait l'objet d'un livre, « Tales from Gavagan's Bar », *paru l'an dernier et réunissant la plupart de leurs histoires.*

Vous apprendrez, en lisant celle-ci, les douloureux malheurs d'une jeune femme bien sous tous rapports, qui n'avait que la seule disgrâce de posséder un mari insensible à la cuisine savante. Et vous verrez comment peuvent se concilier les pratiques magiques des indigènes australiens avec l'art culinaire le plus achevé.



Le jeune Mr. Keating, membre distingué du personnel de la bibliothèque, rejoignit au bar le groupe des habitués, commanda son « rhum et coca-cola » coutumier et se mit à son aise pour écouter le récit dans lequel était lancé Mr. Gross. Ce dernier racontait comment son oncle Moritz avait été arrêté pour avoir gardé comme pensionnaire une anguille vivante dans sa baignoire. La chose s'était passée dans un hôtel de Columbus. Mr. Gross en était au moment où le gérant refusait de faire monter une boîte de vers de terre destinés à l'anguille, quand sa narration fut interrompue par un bruit qui fit se retourner toutes les têtes. Au-dessus d'une table, deux épaules féminines — en élégante robe imprimée — étaient agitées de secousses, et le bruit réitéré se révéla sans nul doute être un sanglot.

— « Elle a une rage de dents? » suggéra Mr. Jeffers.

— Ce n'est pas ce qu'elle a bu ici, » dit Mr. Cohan, le barman. « Je ne lui ai pas donné plus d'un *Alexandra*. C'est la dame la plus convenable que j'aie jamais vue et je ne lui servirai plus rien. Tant pis si Gavagan y perd. Cela ferait de la mauvaise réclame pour la maison. »

Il se dirigea fermement, mais tristement, vers le fond de la salle et s'appuya des deux mains à la table de la désespérée.

— « Je vous demande bien pardon, Madame... » commença-t-il.

Comme elle montrait son visage de trois quarts, en cherchant un mouchoir dans son sac, le jeune Mr. Keating sursauta.

— « Ma parole, mais c'est Dotty Eichman ! » s'écria-t-il en faisant un pas dans sa direction.

— « A votre place, je resterais où je suis, » conseilla Mr. Willison. « Les femmes pleurent parce qu'elles aiment ça, et elles vous en veulent si on leur gâche un si doux plaisir ! »

— « Oh ! voyons, » dit Keating, « venez donc avec moi et allons la voir. C'est une chic fille. Nous pourrions peut-être arriver à la consoler. »

La figure de Dotty Eichman leur apparut complètement. C'était une jolie brune.

— « Hello, Dotty, » lança Keating. « Puis-je vous présenter Mr. Willison? »

— « Enchantée. » Elle tendit une main passablement flasque. « Asseyez-vous donc. »

— « Vous êtes sûre que nous ne vous...? » commença Keating.

— « Oh ! j'étais juste en train de me conduire comme une idiote. Cela me fera du bien d'en parler à quelqu'un. Dites à Mr. Cohan d'apporter vos verres ici, et qu'il me donne un autre *Alexandra.* »

Keating et Willison prirent place et le premier demanda :

— « Qu'est-ce qui ne va pas, Dotty? Vous vous êtes disputée avec vos beaux-parents? »

— « Non, avec Tom. » Elle eut une tentative de pâle sourire à l'adresse de Mr. Willison. « C'est mon mari. »

— « Dotty et moi sommes de vieux amis, » dit Keating. « Elle était à Mareeba, en Australie, pendant la guerre, au moment où j'y étais comme adjudant à la base aérienne. Nous avions conclu un pacte de protection mutuelle. Chaque fois qu'un des types de la base se mettait à lui faire du plat, j'étais son fiancé, et chaque fois qu'une des hôtesses commençait à s'échauffer à mon sujet, elle-même était la mienne. Le seul ennui, c'est que je n'ai jamais pu la convaincre de le devenir pour de bon.

— « Vous pouvez en remercier le ciel, » intervint Dotty Eichman. Elle sirota une gorgée de son *Alexandra.* « C'est comme une malédiction ! »

— « De quoi parlez-vous, si je ne suis pas indiscret? » demanda Willison.

— « Je parle de ce qui m'arrive. » Elle s'adressa à Keating. « Vous vous rappelez quand ils ont ramené ce colonel? »

— « Celui qui avait un drôle de nom... Postelhwaite ou Throgmorton ou quelque chose comme ça? »

— « Vous y êtes, » dit Dotty Eichman. « J'ai réfléchi à cette histoire : c'est là que tout a commencé. A vrai dire, ça a même commencé avant. Ça a commencé à ma naissance... Mes parents voulaient un garçon et,

pour rattraper leur déception, ils se sont ingéniés à en faire un de leur fille. Ils ne m'ont jamais appris la cuisine, ni la couture, ni aucune des occupations dites féminines. Quand j'ai eu l'âge d'aller au collège, ils ont voulu que je suive des cours d'élèves-ingénieurs. Mais j'en étais incapable ; je ne pouvais pas me souvenir des formules et j'étais nulle en maths. La seule chose que j'aimais c'était de bricoler des machines, alors, un jour, j'ai tout laissé tomber et je suis entrée à une école de mécanique automobile, et ça convenait aussi, d'ailleurs, parce que c'était bien jouer le rôle d'un homme. »

Keating l'interrompit :

— « Et elle s'en tirait bien. Je lui ai obtenu un poste de capitaine dans les Wacs, et elle était chef de ligne à Mareba. »

— « Quoi qu'il en soit, » dit Dotty, « vous comprenez, j'étais contente de servir à quelque chose en temps de guerre, et tout le monde était gentil avec moi, malgré mes galons. Et puis, il y a eu cette nuit où l'on a ramené ce colonel... »

— « Ça me revient maintenant, » fit Keating. « Il s'appelait Pendermatter. »

— « Oui, c'était ça, » dit Dotty. Elle se tourna vers Willison. « Je ne sais pas si vous avez jamais entendu parler de l'Australie. De temps en temps, des avions étaient forcés d'atterrir en plein désert, et si les aviateurs ne trouvaient pas sur-le-champ le chemin de la civilisation, ils n'avaient plus qu'à mourir. Et même si tout marchait bien, il fallait encore qu'ils puissent découvrir les points d'eau. Aussi les gouvernements Américain et Australien avaient-ils mis au point un système de récompenses avec les *bushmen* (1), pour les aviateurs que ceux-ci ramèneraient en vie. S'il s'agissait d'un Japonais, la récompense ne variait pas, mais si c'était un des nôtres, elle était proportionnée à son grade. Celle que les *bushmen* préféraient était un insigne en forme de tournesol, avec l'inscription « *Votez pour Landon* ». On exigeait d'eux au moins un major pour leur en donner un. »

Keating intervint à nouveau :

— « Nous avons fini par épuiser tous les insignes « Landon » et le gouvernement a été obligé d'en faire faire d'autres. Le fournisseur a dû nous prendre pour des cinglés.

Dotty vida le reste de son *Alexandra.*

— « Ces *bushmen* sont plutôt primitifs, mais ils ne sont pas idiots. Ils ne peuvent pas compter au-delà de sept, mais ils ont très vite su distinguer les différents insignes, et si quelqu'un essayait de leur donner le change avec un emblème de Roosevelt ou une médaille de saint Christophe, ils entraient dans une fureur noire et menaçaient de faire la grève du sauvetage, aussi nous avons dû satisfaire leurs désirs. Et cette nuit-là, l'un d'eux est arrivé en remorquant ce colonel... comment donc déjà? Pendermatter... Ledit colonel était parti pour se

---

(1) Indigènes vivant dans la brousse australienne.

rendre à une grande manifestation civique à Adélaïde, et il avait son plus bel uniforme des dimanches, avec un tas de décorations de tous les acabits. Vu en pleine lumière, on aurait dit un arbre de Noël... »

***

Je suis tombée sur eux (continua Dotty Eichman) juste en sortant du Club des Officiers. Il y avait là un petit groupe : deux ou trois interprètes australiens, le colonel Pendermatter et le *bushman* qui l'avait pris en laisse. Ce dernier était occupé à gesticuler et à pérorer d'une voix perçante. Bien sûr, je me suis approchée pour voir ce qui se passait. D'après ce qu'a dit un des interprètes, le *bushman* considérait à peu près Pendermatter comme le second fils de Dieu dans l'armée américaine, et il réclamait quelque chose de mieux que tout ce qui avait jamais été donné en échange d'un aviateur accidenté. On lui avait déjà offert deux insignes « Landon », mais il lui fallait du neuf, il ne voulait pas en démordre.

Il est reparti dans un nouveau déluge de paroles et l'interprète a dit qu'il se décrivait lui-même comme étant un descendant du grand Bamapama, le plus grand sorcier de la légende australienne, et que seul un homme de sa puissance avait pu mettre la main sur un colis aussi précieux que Pendermatter, ce qui était une raison supplémentaire pour le rendre digne d'une récompense hors série.

Il faut vous dire qu'il y avait une soirée au club et que j'étais sur mon trente et un. Je portais entre autres un de ces bracelets à breloques qui n'ont pas grande valeur, aussi ai-je essayé de les aider en l'offrant au *bushman*. Au moment où je l'ai placé dans sa main, il a ouvert des yeux grands comme des soucoupes et il a recommencé à baragouiner en hochant la tête dans tous les sens. L'interprète a dit : « Merci, capitaine. On dirait que vous avez résolu le problème. Attendez un peu, pourtant... »

Le *bushman* tripotait une à une les breloques du bracelet. Il s'est arrêté sur l'une d'elles, une miniature de marmite de cuisine à l'ancienne mode, il l'a regardée, m'a dévisagée et s'est encore remis à jacasser. L'interprète a expliqué : « Il dit qu'il va faire une passe magique une fois rentré chez lui, et après cela, chaque fois que vous mettrez la main à la marmite, vos doigts auront une vertu surnaturelle. »

J'ai eu un ricanement et j'ai dit en substance que je ne pouvais pas faire cuire un œuf sans le secours de quelqu'un. L'interprète a ajouté qu'il se demandait si les peuplades primitives ne possédaient pas quelque ordre de connaissance perdu par les civilisés, mais j'ai pris ça comme un premier jalon vers une demande de rendez-vous, et je me suis éclipsée. J'ai eu vite oublié toute l'histoire : du moins jusqu'à mon retour ici et mon mariage.

Vous savez, Walter (elle se tourna vers Keating), la famille de Tom n'était pas très chaude sur nos épousailles. Bien sûr, j'avais certainement

tout pour faire une bonne petite femme, mais à la seule pensée de voir le rejeton d'une famille aussi huppée que la leur s'unir à quelqu'un qui travaillait dans la mécanique, ils étaient proprement effondrés. Nous nous étions rencontrés le jour où il avait amené sa voiture à mon garage, pour une histoire d'arrivée d'huile qui ne se faisait pas, et j'ai couru le risque d'aller dîner avec lui le même soir. Mais il ne m'a pas présentée tout de suite à sa famille. Ce n'est pas que je me tenais comme une harengère — mes parents n'étaient tout de même pas des clochards, même si le résultat de leur éducation a été de me faire aboutir à un garage. Non, je représentais suffisamment bien ; je le voyais, quand je sortais avec Tom, à la façon dont me traitaient les autres gens, sinon sa famille à lui. Jusqu'au jour où on a connu mes moyens de subsistance. Alors, mes actions ont plutôt baissé.

Une nuit où nous étions sortis en voiture, il a arrêté celle-ci et m'a dit à brûle-pourpoint : « Dotty, je vous ai pressée de m'épouser et je le désire plus que jamais. Mais il y a une difficulté maintenant. C'est que je n'aurai plus d'argent. »

Cela ne m'a fait ni chaud ni froid. J'ai simplement dit : « Quelle importance? Si je veux être votre femme, ce n'est pas pour rouler sur l'or. »

— « Il faudra que je travaille, » a-t-il continué. « Ma maternelle a posé ses conditions. Si je vous épouse, je devrai gagner mon pain moi-même. J'ai cherché autour de moi : le mieux que j'aie pu trouver serait dans une agence de publicité, avec cinquante dollars par semaine. »

Que faire avec un homme pareil? Je l'ai embrassé et lui ai dit que le garage marchait bien et que nous aurions de quoi vivre largement avec ce qu'il me rapportait. Puis j'ai ajouté que j'acceptais avec joie de l'épouser.

Vous pensez peut-être que ça l'a mis de bonne humeur? Et bien, pas du tout. Il a déclaré qu'en cas de mariage je devrais abandonner le garage. Et il a commencé à déblatérer sur sa mère qui se faisait vieille, qui n'était plus en très bonne santé et qui mourrait sur le coup si sa belle-fille se dégradait avec un tel travail. En plus de ça, il tenait à ce que je reste à la maison, que j'aie des enfants, que je m'occupe de mon intérieur comme toutes les femmes normales. Bref, nous avons discuté pendant des heures jusqu'à l'aube. Et comme j'aimais ce grand singe — je l'aime encore, d'ailleurs — j'ai fini quand même par lui céder. J'ai donc vendu le garage : j'ai consacré une partie de mes nouveaux fonds à l'achat d'un mobilier, il m'a *quand même* laissée faire ça ; j'en ai placé une autre dans une caisse de prévoyance d'hôpital pour payer les frais au cas où nous aurions un bébé, et ce qui restait je l'ai investi dans des leçons de cuisine.

Je voulais faire à Tom la surprise de mes talents culinaires, aussi j'allais à l'Ecole à ses heures de travail et je tenais la chose secrète. J'ai peut-être eu tort. Nous continuions pendant ce temps à prendre nos repas dehors et je me suis mise à faire attention à ce qu'il mangeait.

Jusqu'ici, je ne m'y étais pas intéressée ; ce qu'on nous servait aurait pu être aussi bien du carton bouilli, je ne m'en serais pas rendu compte. Mais maintenant je decouvrais que Tom, en matière de cuisine, n'aimait que les plats les plus simples : steak grillé, spaghetti à la sauce tomate, haricots au beurre ou ragoût de mouton. Il me conduisait toujours aux restaurants bon marché où on servait des choses de ce genre. Tout d'abord, je croyais que c'était par économie et, de temps à autre, je lui demandais d'aller dans un endroit plus chic, quand nous avions quelque chose à commémorer, mais là aussi il commandait encore les mêmes plats. Il aimait ça, tout simplement.

A l'Ecole, on m'apprenait ce qu'il y avait de plus compliqué en fait de cuisine française, en commençant par les sauces, bien entendu, et je ne m'en tirais pas mal. Aussi me suis-je dit qu'à plus forte raison je n'aurais pas de difficulté pour faire ce que Tom aimait. Alors j'ai acheté un livre de recettes et je l'ai laissé traîner bien en vue en disant simplement à Tom que je le lisais pour apprendre à cuisiner. Ça a marché comme sur des roulettes et, un jour, j'ai acheté du porc et des haricots blancs en lui annonçant que j'allais lui faire pour dîner un plat préparé à la maison. Le grand dadais ne tenait plus en place ; il est rentré avec une bouteille pour célébrer l'occasion et je suppose que nous y avons un peu trop fait honneur. C'était sans doute, ai-je cru, pour ne plus avoir su très bien ce que je mettais dans la cocotte que j'ai obtenu un tel plat...

En y goûtant, je l'ai trouvé bon, mais après deux bouchées Tom a cessé de manger avec un drôle d'air sur la figure.

— « Qu'est-ce qu'il y a? Ça ne te plaît pas? » lui ai-je demandé et je craignais de connaître d'avance la réponse.

Je ne me trompais pas. Il a reposé sa fourchette sur la table, a eu un sourire sans conviction et m'a dit : « C'est épatant, chérie. Mais je suppose que j'ai un peu trop bu pour pouvoir apprécier une nourriture tellement riche.

Ma foi, j'en ai mis de côté une portion que j'ai portée le lendemain à l'Ecole de Cuisine pour savoir ce que j'avais fait de travers. Pierre, le chef français, a regardé mon œuvre d'un œil soupçonneux, puis il y a planté une fourchette, a goûté et a levé les sourcils.

— « Depuis combien de temps suivez-vous les cours, Madame? » a-t-il demandé.

— « Quatre semaines. »

— « Vous êtes dans la Section Supérieure, sans doute? »

— « Non, dans la Section Elémentaire. »

Il a hélé Marcel en vociférant ; celui-ci est venu, a goûté à son tour et a posé un doigt sur son nez. Pierre disait : « J'ai déjà discerné en Madame l'évidence d'un talent qui sera peut-être un jour le rival de celui du vénérable Escoffier. Rendez-vous compte, quatre semaines seulement et elle confectionne déjà un « *cassoulet du midi* » (1) à la per-

(1) En français dans le texte.

fection ! Rentrez chez vous, Madame, et dites à votre mari, le balourd, que s'il ne sait pas davantage rendre hommage à vos capacités, c'est moi qui vous épouserai ! »

Marcel est intervenu :

— « Ce n'est pas vraiment un cassoulet, mais un perfectionnement de la forme traditionnelle. Une question, Madame : quelle est la volaille à la saveur si caractéristique que vous avez mise à la place de l'oie? Mon palais me dit qu'il s'agit d'un oiseau sauvage. »

J'ai attrapé une fourchette et goûté moi aussi. Je devais avoir eu la bouche très pâteuse la veille au soir, car le goût était bien discernable et facile à définir. C'était quelque chose d'affreux qui sentait le dindon sauvage australien, vous savez, Walter? Je me demandais en vain d'où cela pouvait bien venir.

— « Quelle audace ! » a dit Pierre. « C'est la marque du vrai cordon-bleu ! »

Un tel compliment, bien sûr, était flatteur, mais tout ce que je voulais, c'était que Tom fût content. Aussi ai-je récidivé et, cette fois, je me suis arrangée pour que ce soit vraiment ordinaire. J'ai juste fait des côtelettes de porc à la poêle avec des pommes de terre à l'eau et une salade. Il a mangé, mais n'a pas eu l'air très enthousiaste et je le comprends : ce n'est pas une façon d'accompagner les côtelettes de porc. Alors j'ai essayé le genre de ragoût de mouton qu'il aimait. Ç'a été pire qu'avec le porc aux haricots... Il a refusé d'en manger, mais quand j'ai porté mon plat à l'Ecole, Pierre m'a dit que c'était une « *rouennaise* » (1) de lièvre en même temps qu'un chef-d'œuvre.

Et cette comédie a continué. J'étais incapable d'y comprendre quoi que ce soit. Tom aimait bien mes steaks et mes côtelettes et j'arrivais même quelquefois à lui faire avaler mes sauces, mais nous ne pouvions pas passer notre temps à nous offrir des steaks et des côtelettes. Et chaque fois que je préparais quelque chose dans un récipient couvert, il n'allait pas plus loin que la première bouchée.

Tout cela nous a menés jusqu'à aujourd'hui. En effet, ce soir, ses parents avaient accepté de venir dîner à la maison. C'était quelque chose comme une offrande de paix et j'ai voulu organiser un repas réussi. J'ai décidé de faire un « bœuf mode ». Je me disais qu'avec un plat aussi simple, rien ne pourrait clocher. Et j'avais prévu aussi un hachis de poisson.

La mère de Tom est une de ces femmes maigres et dégingandées qui mettent des robes à ruches et sont férues de « féminité avant tout, ma chère ! » Bref, le genre difficile à supporter. J'ai pu voir dès son entrée qu'elle était prête à me jeter la pierre au moindre faux pas. Elle regardait autour d'elle comme si elle avait peur que je fasse vivre son chérubin dans une geôle.

Bien sûr, j'ai servi des cocktails (et pendant que nous y sommes, j'aimerais bien un autre *Alexandra,* Walter), mais malheureusement ils

---

(1) **En français dans le texte.**

n'ont guère dégelé l'atmosphère, car la mère de Tom n'en a pris qu'un. Ensuite il y a eu sa serviette que j'avais oubliée de lui mettre. Elle a marmonné quelque chose au sujet de « la parfaite maîtresse de maison ».

Enfin, est venu le tour du « bœuf mode ». Dès l'instant où j'ai soulevé le couvercle de la cocotte, j'ai su que l'affaire avait mal tourné. Ni l'allure ni l'odeur de la viande n'étaient naturelles et, une fois que j'ai commencé à la couper, j'étais sûre de mon fait. Sa couleur était trop sombre et sa consistance bizarre. Tout le monde s'est arrêté de parler quand j'ai passé le plat. Tom et son père ont chacun coupé un petit morceau dans leur assiette et, après l'avoir avalé, ils se sont rabattus sur les carottes. La mère de Tom, qui ne m'avait pas quitté du regard, a dit : « J'ai peur que personne dans notre famille ne soit amateur de gibier, surtout tellement faisandé. »

Alors j'y ai goûté à mon tour et j'ai compris. *C'était du kangourou* et, pour consommer le désastre, il était assaisonné à l'eucalyptus ! J'en aurais sangloté et j'étais si énervée que j'ai oublié de retirer à temps mon hachis de poisson du four. Il a été complètement raté et la seule chose potable de tout le repas a été le café. Quand nous avons eu fini, Tom a déclaré qu'il raccompagnait ses parents chez eux. Et moi, je suis venue me réfugier ici.

Maintenant, je sais tout. C'est bien cela. Mes doigts ont une « vertu » — oh ! combien ! Tout ce que je fais cuire dans une marmite ou une cocotte — ou n'importe quoi qui ait un couvercle — devient un plat australien ultra-raffiné. Et Tom refuse de le manger...

⁂

— « Très intéressant, » dit Willison. « Vraiment très intéressant. Avec un talent pareil vous pourriez ouvrir un restaurant original. »

— « Mais je ne *veux* pas ouvrir un restaurant, » geignit Dotty Eichmann. « C'est Tom que je veux. Et maintenant que j'y pense, je veux aussi un autre *Alexandra.* »

— « Si vous le préparez vous-même, je trinque avec vous, » dit Willison. « Avec le *shaker,* c'est comme si c'était fait sous un couvercle, donc vous devez être capable de le changer en quelque chose d'autre. »

— « Si vous voulez, » soupira Dotty. « Vous avez entendu, Mr. Cohan ? Remplissez le *shaker* et amenez-le ici. »

Elle se leva, agrippa fermement le récipient et se mit à l'agiter avec vigueur. Quand elle eut opéré, le liquide qui moussa dans les verres était rose et brillant. Keating en but une gorgée et s'exclama :

— « Bon Dieu ! Un « *Singapore sling* » ! Avec cette espèce de gin à l'ananas dont nous nous servions là-bas ! »

— « *Mr. Keating,* » prononça Mr. Cohan avec l'air d'un homme essayant de stopper la ruée d'un aurochs, « il est interdit de jurer devant les dames chez Gavagan, sinon je le ferais moi-même. Et ce barman qui est de service le jour met toujours le cherry-brandy à la place de la crème de cacao, et ainsi de suite. Je me serai trompé de bouteille. »

Le vieil homme et les poissons

(*Fish story*)

par LESLIE CHARTERIS

En vous présentant dans notre premier numéro une histoire fantastique de Leslie Charteris, « Le Saint et l'opale maudite », *nous vous disions que le célèbre auteur américain était grand amateur de ce genre de récits. Parmi les nombreuses anthologies qu'il a éditées, l'une d'elles,* « The Saint's choice of impossible stories », *est consacrée à la littérature fantastique et il a lui-même écrit un certain nombre de nouvelles se rattachant au genre, ainsi qu'à celui de la science-fiction.*

« Le Saint » par contre n'intervient pas dans la nouvelle que vous allez lire et celle-ci, avec son atmosphère paisible, n'est d'ailleurs pas dans la manière habituelle de Charteris. Ceci ne l'empêche pas de comporter un élément d'étrangeté inédit. Notons, pour finir, un détail curieux : cet épisode singulier fut donné par l'auteur comme ayant été réellement vécu par lui, au cours d'un de ses séjours de vacances en Floride. Au lecteur de juger s'il s'agit là d'un « bluff » de sa part ou si, au contraire, le bizarre vieillard qu'il met en scène a pour de bon existé...



Je voyais le vieil homme tous les jours près de chez Bill Thompson, à Marathon, dans les îlots de Floride. Il faisait presque partie du paysage, comme les bouquets de mangliers au bord de l'eau ou les pélicans qui tournoyaient paresseusement et venaient se poser sur le banc de sable à marée basse. Il n'était d'ailleurs guère plus occupé qu'eux. Quelquefois il déchargeait un tas d'ordures ou poussait une brouettée de glace venant de l'un des bateaux. Mais la plupart du temps, il restait debout ou assis sur la digue, ou à côté du bassin de mouillage, contemplant les eaux.

Je n'aurais pu deviner son âge réel. Sa silhouette plutôt informe, revêtue d'une salopette fanée et rapiécée, n'avait ni la corpulence ni la maigreur extrême du déclin, et la lourdeur de son allure suggérait plutôt la paresse ou la nonchalance que la décrépitude ; lorsqu'il le fallait, il pouvait se déplacer aussi bien que n'importe qui. Mais on aurait pu lui donner n'importe quel âge entre 55 et 90 ans.

Il ne parlait guère, à moins d'y être obligé. Mais lorsque je passais à ses côtés, j'échangeais quelques paroles amicales avec lui et il me

répondait toujours cordialement. Puis il se remettait à contempler les eaux.

Il fait généralement très clair dans la baie et, lorsque l'eau est calme, on peut y voir de petits poissons vagabondant sans but et quelquefois une conque se frayant laborieusement un chemin, tout au fond, sous sa lourde coquille. Deux ou trois fois je regardai l'eau en compagnie du vieil homme, mais je n'en vis pas davantage.

Une fois je lui demandai s'il regardait quelque chose de particulier qui m'échappait à moi.

— « Non, Monsieur, » me dit-il aimablement. « Je regarde seulement les poissons. »

Il ne paraissait pas disposé à s'étendre sur le sujet, aussi en restai-je là. J'ai entendu parler de l'observation des oiseaux, ce qui m'a toujours semblé un passe-temps légèrement excentrique mais inoffensif, aussi supposai-je qu'il pouvait aussi y avoir des observateurs de poissons.

Lorsque je le revis ainsi occupé, je lui demandai :

— « Comment vont les poissons aujourd'hui? »

— « Très bien, » répondit-il d'un ton imperturbable ; ce qui était une réponse aussi courtoise qu'on pouvait en attendre à une question aussi sotte.

Je restai près de lui un moment et contemplai les poissons en sa compagnie. Au bout d'un certain temps, il sembla se dégeler un peu dans le climat encourageant de mon silence.

— « Les gens pourraient en apprendre beaucoup en regardant les poissons, au lieu de tellement parler, » dit-il spontanément. « J'ai observé les poissons toute ma vie. J'ai commencé du temps où je les pêchais pour vivre. J'imaginais que si je les observais suffisamment — comment ils se déplaçaient, comment ils mangeaient, quelles sortes de choses les intéressaient — je saurais mieux que personne la façon de les attraper. C'est ce qui est arrivé, d'ailleurs. Maintenant, je me contente de les observer, » conclut-il.

Plus tard, je me trouvais à la table de nettoyage du bassin, commençant à dépouiller un beau grondin rouge de quatre livres que nous avions pris l'après-midi, lorsque le vieil homme arriva. Un tas d'écailles flottaient dans l'eau où je les jetais au fur et à mesure, et les mulets et orphies prenaient du bon temps à leur sauter après comme des enfants sous une averse de grains de maïs. Le vieil homme s'arrêta tout près de moi et les observa un bon moment.

— « Vous avez pris là un assez beau poisson, » dit-il enfin, hochant la tête vers celui que je nettoyais. « Comment l'avez-vous attrapé? »

— « A la cuiller. »

— « Ils sont rentrés toute la journée dans les viviers, » dit-il. « Surtout des orphies. C'est tout ce que vous avez pris? »

— « C'est tout ce que nous avons ramené, » répondis-je. « Nous nous sommes bien amusés avec toute une bande d'orphies, mais elles étaient toutes trop grosses pour que ma femme et moi les mangions à

nous tout seuls, aussi les avons-nous relâchés. Nous ne sommes pas gros mangeurs, et celui-là nous suffisait pour le dîner. »

Je sentis alors comme une douce chaleur émaner de lui, quelque chose de tout différent de la banale politesse.

— « C'est grand dommage qu'il n'y ait pas davantage de gens pour penser de la même façon, » dit-il bientôt. « Je les vois revenir avec plus de poissons qu'ils ne peuvent en manger, eux et tous leurs amis, et je les vois les jeter. Je les ai même vus tuer des tarpons, que personne ne peut manger, et qui n'étaient même pas assez gros pour mériter d'être photographiés avec eux. »

— « Ma femme et moi pêchons seulement pour le plaisir, » dis-je en toute sincérité, mais j'essayais de ne pas me montrer trop suffisant. « Cela nous amuse de jouer avec eux et d'en manger un de temps à autre. »

— « Je les mange aussi, » dit-il, d'un ton prosaïque. « C'est de la bonne nourriture. »

Je rinçai les filets que j'avais découpés de chaque côté du grondin, les mis de côté, et je commençais à nettoyer la table lorsqu'il tendit la main et prit les morceaux que j'avais détachés du dos et du ventre, avec les nageoires et les petites arêtes.

— « Puis-je les avoir? » demanda-t-il.

Il ne m'était pas venu à l'idée qu'il pût avoir faim, mais je ne lui avais jamais demandé de quoi il vivait.

— « Au fond, » dis-je, « ces filets sont très gros, et nous n'avons pas grand appétit. Pourquoi n'en prendriez-vous pas un? »

— « Non, » répondit-il, « j'allais juste nourrir les squales-renards. »

Dans la piscine de Bill Thompson, qui n'est autre qu'un grand trou creusé dans les coraux devant les maisonnettes, et où tout le monde peut nager sans craindre de se faire prendre pour un mets de choix par quelque barracuda, il y a un tas de poissons, qui ont été attrapés et rejetés là vivants et qui y vivent dans cette sorte d'aquarium naturel, tout à fait heureux, car ils sont bien protégés et l'eau change à chaque marée. Parmi eux se trouvent trois squales-renards qui, n'importe quel pêcheur vous le dira, sont les créatures à arêtes les plus rapides et les plus malignes ; mais ces trois-là sont devenus si familiers qu'ils se contentent d'aller et venir le long du bord en vous regardant d'un air enjôleur, comme des chiots gâtés mendiant une caresse.

Je me dirigeai vers la piscine avec le vieil homme et le regardai nourrir les squales-renards. Il brisait soigneusement les déchets entre ses doigts, et les leur jetait de façon à ce que les poissons soient obligés de se jeter à leur poursuite. De temps en temps il en mâchait lui-même un petit morceau.

— « Vous voyez comment ils nagent? » me dit-il.

— « Comme des poissons, évidemment, » répondis-je.

— « C'est la seule façon de nager, » dit-il. « Presque tout le monde, à notre époque, croit qu'il sait nager, mais ils n'y connaissent rien.

Comme vous. Vous croyez que vous nagez très bien. Je vous ai observé. »

— « Oh ! je m'en sors, » dis-je avec un peu de mauvaise humeur.

— « Vous n'en connaissez pas même l'A.B.C., » rétorqua-t-il calmement. « Pas plus que personne d'autre. Je les vois tous, barbotant, ruant et s'agitant comme de gros scarabées. Tous les poissons doivent les regarder et rire à s'en tenir les côtes. »

— « Eh bien, » dis-je, en saisissant mes filets, « c'est en tous cas moi qui rirai le dernier avec celui-là. »

Je me rendis à notre cottage et y trouvai Audrey déjà propre et astiquée comme une écolière, ainsi qu'elle l'est toujours après une douche.

— « Je suis affamée, » dit-elle. « Qu'est-ce qui t'a retenu ? »

— « Une leçon de natation, » dis-je. « Ce vieux cinglé trouve que je nage comme un scarabée. Il observe les poissons tout le temps, et il sait faire la différence. »

En prenant mon courrier au bureau le lendemain matin, j'interrogeai Bill Thompson à son sujet.

— « Le vieil Andrew? » dit Bill avec une grimace. « C'est une nature. Il est ici depuis si longtemps que personne ne peut se rappeler quand il est arrivé. C'était le meilleur guide de pêche de la région, autrefois. »

— « Qu'est-ce qui l'a arrêté? » demandai-je.

— « Je n'en sais rien à vrai dire. On prétend que sa femme sortit un jour en youyou pour relever des casiers à homards ; d'une façon ou d'une autre le bateau a chaviré, et elle s'est noyée. Elle ne savait pas nager. Andrew s'est mis à boire et n'a jamais plus pêché. Mais ce n'est qu'une façon de présenter les choses. Peut-être a-t-il le crâne un brin fêlé. Mais il est inoffensif. Je lui confie quelques menus travaux, et il gagne assez pour vivre et s'enivrer une ou deux fois par semaine. Il est heureux tant qu'il peut flâner sur le port et observer les poissons. »

Tard cet après-midi, Audrey, qui me dorlote de façon démoralisante, vint me mettre les bras autour du cou, insistant pour que je laisse ce que j'étais en train d'écrire et que j'aille nager avec elle.

— « L'eau est comme du cristal aujourd'hui, » dit-elle. « Prenons les masques. »

Nous avions deux masques à plongée français comportant des tuyaux respiratoires, qui étaient ce qui se fait de mieux dans le genre. Le masque s'adapte sur tout le visage, et vous respirez naturellement par le nez, au lieu d'être obligé de garder un tube dans votre bouche, comme dans les trucs encore utilisés par la plupart des plongeurs. Ils vous permettent d'aller très bas, comme un scaphandre, mais on peut aussi grenouiller indéfiniment à la surface, le visage immergé, sans jamais avoir à le relever en quête d'air, et regarder dans l'eau comme dans un aquarium. C'est presque notre passe-temps favori, et lorsque l'eau est claire et tiède nous y consacrons des heures.

Le vieil homme était toujours debout devant le bassin, et il nous

regarda mettre les appareils sur nos têtes et plonger. Il était toujours en observation lorsque longtemps plus tard nous ressortîmes.

— « Ce sont de jolis petits casques fantaisie que vous avez là, » remarqua-t-il.

— « Nous les aimons, » répondis-je — peut-être un peu brusquement — car j'étais encore ridiculement irrité par son mépris de ma façon de nager.

— « J'ai vu des pêcheurs au harpon avec des machins comme cela, » dit-il calmement. « Mais pas si fantaisie. En tout cas, c'est toujours pour aboutir au même point, je pense. Cela les aide à plonger et à tuer les poissons. »

— « Est-ce pire que de les attraper au bout d'une ligne? » demandai-je.

— « Ça l'est, » déclara-t-il. « Vous attrapez un poisson à l'hameçon, et il se sauve, ou vous le lâchez, l'hameçon se rouille, et il ne s'en porte pas plus mal. Mais si un poisson se sauve avec un de ces harpons dans le corps, il va mourir, ou les autres poissons le tueront, et cela ne fera de bien à personne. Ou alors ils descendent et harponnent dans un trou un poisson laité, par exemple, et il s'agite et disperse tout le frai qui peut s'y trouver, et cela voudra dire qu'une foule de petits poissons ne naîtront jamais. »

— « Nous ne harponnons pas les poissons en réalité, » dit Audrey. « Ils ont l'air si jolis dans l'eau. Je déteste le voir seulement essayer de tirer sur un. »

— « Aussi y ai-je renoncé, » dis-je. « De toute façon, je n'ai jamais été très fort à ce jeu. Et cela nous amuse tout autant de les regarder. »

Je sentis de nouveau cette lueur invisible qui semblait émaner de lui lorsqu'on disait quelque chose en accord avec ses idées.

— « Je suppose que vous ne me permettriez pas d'essayer un de ces trucs? » dit-il.

— « Bien sûr que si, » répondis-je.

Je le lui attachai et lui montrai comment garder la tête en avant de façon que la valve n'arrête pas l'air. Il resta debout une minute, pour se rendre compte ; puis, sans même ôter sa chemise, il descendit dans l'eau et se mit à nager.

Nous l'observâmes un petit moment, puis Audrey dit :

— « Eh bien, tu t'es fait un ami. Je rentre pour prendre ma douche la première. Ne reste pas là toute la nuit. »

Elle rentra, et je restai à observer le vieil homme un long moment. Il nageait en rond très lentement et prudemment, comme une grenouille. Enfin il sortit et enleva le masque.

— « C'est épatant, » dit-il.

A présent que je l'avais dégelé, je ne pus résister au désir de sortir ce que j'avais sur le cœur.

— « J'ai réfléchi, » dis-je, en choisissant mes mots, « à ce que vous m'avez dit sur la natation. »

— « Vraiment? » répondit-il d'un ton innocent.

— « Oui, » dis-je. « Comment, d'après *vous,* les gens devraient-ils nager ? »

— « Ils devraient regarder les poissons, » répliqua-t-il. « Regardez comment nage un poisson. Il ne bat pas l'eau comme un fléau. Juste un petit frétillement, et il *glisse* à travers l'eau. Regardez les animaux qui savent réellement nager. Regardez les phoques. Regardez une loutre. Ils ne nagent pas comme les gens. Ils nagent comme les poissons. »

— « Ils sont également davantage bâtis comme des poissons, » remarquai-je. « Les gens ont des choses bizarres comme les bras et les jambes, et pas assez de jointures pour frétiller. »

— « D'accord, » dit-il. « Mais ils pourraient essayer. Prenez vos deux bras. Pensez-y comme à deux anguilles, et faites-les onduler à la façon des serpents, de vos épaules jusqu'au bout de vos doigts. Et puis vos jambes. Vous pourriez les joindre et essayer de les mouvoir avec votre corps, comme un poisson. »

Je le tenais maintenant.

— « Alors, » dis-je, essayant de ne pas parler d'un ton trop cruel, « comment se fait-il que vous nagiez comme une grenouille? »

Il me regarda en silence, et je sentis que je l'avais blessé.

« Vous m'avez observé, » ajoutai-je, « moi je vous ai observé à mon tour. »

— « C'est pour cela que je ne faisais pas ce qu'il fallait. Je ne nage jamais bien lorsqu'on m'observe. »

— « Oh ! » dis-je trop poliment.

Il continuait à me fixer de ses yeux clairs et profonds.

— « Vous ne me croyez pas, » dit-il. « Personne ne me croit. »

— « Naturellement, je vous crois, » dis-je, mal à l'aise.

Il n'avait pas besoin d'être très clairvoyant pour discerner le manque de sincérité de ma voix. Il sembla soutenir une grande lutte contre lui-même ; mais je sentais que ce n'était pas une lutte causée par une indignation ordinaire. Il était navré pour lui et navré pour moi, et en lui quelque frustration indéfiniment contenue s'agitait jusqu'à un point de crise intense.

Après un moment qui me parut un siècle, il sembla prendre une importante décision. Il jeta un coup d'œil autour de lui presque furtivement, comme s'il semblait craindre d'être vu en train de commettre un acte inqualifiable. Il faisait déjà sombre et il n'y avait personne aux alentours. Il me tourna le dos et se remit à l'eau.

Il s'y enfonça jusqu'à la taille, puis se coucha en arrière, flottant comme une bûche. Puis — c'est presque impossible à décrire — il eut un étrange frétillement de poisson par tout le corps et disparut.

C'était sans doute une illusion due à la lumière affaiblie, mais il avait vraiment eu l'air d'un poisson en train de plonger. Rien de réel, naturellement : n'importe quel bon nageur peut plonger de cette façon. Je fixai l'endroit où il avait disparu, m'attendant à le voir reparaître d'un

instant à l'autre, et prenant mentalement la résolution de le ménager plus généreusement par la suite.

— « Hé ! »

Je me retournai assez stupidement. Je savais que c'était sa voix. Et c'était lui, sa tête grise surgissant de l'eau à l'autre extrémité du bassin.

Je ne me frottai pas vraiment les yeux, mais j'eus l'impression de le faire. Il n'y avait que quelques secondes qu'il avait plongé. Mais non. Mes pensées avaient vagabondé, et je ne m'étais pas rendu compte de la fuite du temps.

— « Recommencez ! » lui criai-je.

Il s'allongea et plongea de nouveau en frétillant, et cette fois je comptai, sur un rythme mesuré : un, deux, trois, quatre...

J'en arrivais juste là, ce qui faisait quatre secondes, lorsqu'il y eut un remous dans l'eau juste à mes pieds, et le vieil homme se leva, se secouant comme un gros chien, et gravit lourdement la pente de corail.

— « A présent, vous l'avez vu, » dit-il. « Si je meurs demain, quelqu'un l'aura vu. »

Et sans rien ajouter, il partit en clopinant dans l'obscurité qui se faisait plus épaisse, ruisselant d'eau ; et je retournai lentement au cottage.

— « As-tu appris quelque chose? » me demanda gaiement Audrey.

— « Oui, » dis-je. « J'ai découvert que mes yeux ont besoin d'être examinés. Ou alors ma tête. »

— « Que veux-tu dire? »

— « Oh ! rien, » répondis-je. « Le vieux bonhomme en sait davantage que moi sur les poissons. Mais peut-être est-ce lui qui est cinglé, pas moi. »

— « Je n'en suis pas si sûre que cela, » dit-elle, malicieusement ; et je ris et fus heureux d'éviter d'autres questions, parce que je n'étais pas prêt à parler de ce que j'avais vu. Ou de ce que je croyais avoir vu. Je craignais d'avoir en réalité souffert d'une espèce d'hallucination.

Mais cela me hanta jusqu'à ce que je m'endorme, et de nouveau lorsque je me réveillai le lendemain matin. Je pouvais me rappeler exactement comment j'avais compté les secondes, en les espaçant suffisamment : le rythme en battait dans mon cœur comme un métronome. Je vérifiai sur ma montre, et cela concordait parfaitement.

Audrey aime toujours dormir un peu tard lorsque nous sommes en vacances, aussi avalai-je seul mon déjeuner pour me rendre ensuite au bassin. Je savais que c'était un bassin de natation de bonne taille, mais peut-être mes yeux évaluaient-ils mal ses dimensions. Je le longeai soigneusement, depuis l'endroit où le vieil homme se trouvait lorsqu'il avait plongé pour revenir jusqu'à l'endroit où je me tenais moi-même. Alors je secouai la tête et le longeai de nouveau. J'obtins le même résultat.

Même si j'avais dû être jeté en prison pour parjure, je ne pouvais trouver moins de cinquante mètres.

Cinquante mètres en quatre secondes signifiait cent mètres en huit secondes s'il pouvait garder la même allure. Et il ne semblait nullement essouflé en sortant.

Mais cent mètres en huit secondes représente un temps plus rapide de deux secondes que celui jamais *couru* par le plus rapide coureur humain !

Cela faisait plus de douze mètres à la seconde. Cent kilomètres à l'heure font près de vingt-huit mètres à la seconde (je me rappelai cela sans avoir besoin d'y réfléchir, à cause d'une histoire que j'avais écrite et qui comportait un accident d'auto). Vingt-huit par rapport à douze donnait un peu plus de quarante pour cent, ce qui voulait dire que sa vitesse était supérieure à quarante à l'heure ! C'est déjà une jolie performance pour une vedette rapide à double moteur.

J'avais bien entendu dire que des marsouins avaient atteint le cent vingt à l'heure. Mais un homme — un *vieil homme...*

Ma tête tournait un peu.

Le vieil homme était arrivé à côté de moi, de quelque part, silencieusement. Il tenait une poignée de têtes de crevettes, et les jetait une par une aux poissons.

— « Vous ne rêvez pas, » dit-il, sans détacher son regard de l'eau. « Vous l'avez vu. »

— « Voudriez-vous le refaire ? » demandai-je.

— « Non. »

— « Avez-vous jamais pensé, » dis-je, essayant de ne pas le bouleverser par mon excitation, « que vous pourriez être l'une des merveilles du monde. Vous pourriez battre tous les records de natation qui ont jamais été établis. On vous paierait des milliers de dollars pour vous exhiber. Vous pourriez révolutionner tout le sport de la natation. Les professeurs d'athlétisme vous donneraient une fortune pour connaître vos secrets. »

— « Mon but n'est pas de me donner en spectacle, » dit-il. « Et la seule personne à laquelle j'aie jamais voulu enseigner à nager a tout simplement refusé d'apprendre. »

— « J'ai entendu parler de cela, » fis-je doucement. « Mais quelqu'un d'autre pourrait apprendre, et cela pourrait lui sauver la vie. »

— « Quiconque veut réellement apprendre le peut, » dit-il, avec l'entêtement de son âge. « *Vous* pourriez apprendre, si vous le vouliez, et si vous ne pensiez pas que vous savez déjà. Tout ce que vous devez faire, c'est d'oublier tout ce qu'on vous a enseigné, pour observer les poissons. Essayez de sentir comme un poisson et de vous déplacer comme un poisson, au lieu de ruer de tous côtés, comme un cafard qui se noie, et un jour cela vous viendra simplement, tout d'un coup, sans histoire. Mais je ne le dirai à personne. Aussitôt ils arriveraient tous avec leurs damnés harpons, nageant comme des poissons et cherchant à en tuer le plus possible. »

Il jeta la dernière tête de crevette, s'essuya les mains sur sa salopette,

et resta là, contemplant les poissons qui filaient de droite et de gauche. J'attendis en vain quelque inspiration qui me permît de vaincre son obstination tranquille.

— « Vous savez, » reprit-il, « les gens ne font pas assez crédit aux poissons. Quel nom donnent-ils à quelqu'un qu'ils méprisent? Pauvre poisson (1). Pauvre poisson, mon œil! Les poissons vivent mieux que la plupart des gens. Ils ont toujours quelque chose à manger, même lorsqu'ils se mangent les uns les autres, et ils n'ont besoin ni d'argent, ni de vêtements, ni de machines. Ils n'ont même pas à se soucier du temps. Là en-dessous, juste à quelques mètres plus bas, il fait toujours calme même par la pire des tempêtes, il ne pleut ni ne fait du vent, il ne fait ni plus chaud ni plus froid. Je me demande parfois pourquoi certaines créatures ont un jour voulu ramper hors de l'eau pour vivre sur la terre, comme le prétendent ces doctrines sur l'évolution. Parfois je me dis que nous aurions bien davantage amélioré notre race en restant sous la mer. Et l'un de ces jours, peut-être quelques-uns d'entre nous y retourneront-ils. »

— « Nous y sommes bien peu aptes maintenant, » répliquai-je pour le faire continuer à parler, « à moins que nous ne puissions retrouver nos branchies. »

— « Et les baleines et les marsouins? » dit-il. « Ils respirent de l'air, exactement comme nous, mais ils passent toute leur vie dans la mer et ne vont jamais sur terre. Comment le font-ils? Eh bien, ils n'essayent pas de rester à la surface tout le temps, pour s'épuiser, comme le font les humains lorsqu'ils ont peur de se noyer. Ils se reposent simplement et se laissent couler, pour remonter seulement lorsqu'ils veulent reprendre leur souffle. Un tas de gens ne se noieraient pas si seulement ils en faisaient autant. Ils pourraient rester dans l'eau jour et nuit s'ils n'essayaient pas de la combattre. Je le sais. J'ai passé deux étés entiers à Marineland, ce grand aquarium près de St. Augustin, ne faisant qu'observer les marsouins à travers les fenêtres de verre. Un jour, peut-être, je pourrai faire comme eux. Et alors, je partirai et resterai avec eux tout le temps... comme l'ont fait d'autres gens, je suppose. »

C'était absurde, mais il était si profondément sérieux qu'un petit frisson me parcourut.

— « D'autres gens? » répétai-je.

— « C'est exact, » répliqua-t-il, d'un ton presque belliqueux. « Avez-vous jamais entendu parler des sirènes? »

— « Je n'ai jamais entendu dire qu'on en ait pris une. »

— « Et il est peu probable que cela vous arrive. Elles sont trop habiles. Mais on en a vu. »

— « Des lamentins (2), » dis-je. « Voilà ce que les marins d'autrefois

(1) Expression anglaise correspondant, si l'on veut, à « pauvre andouille ».

(2) Gros mammifères cétacés à l'apparence vaguement anthropomorphique ; on a prétendu en effet qu'ils étaient à l'origine de la légende des sirènes.

ont vu, et probablement aidés par une bouteille de rhum. Ils ont pensé que ces créatures avaient l'air humaines, et tout est venu de là. »

— « Je parle de sirènes, » dit-il. « Pas des créatures avec des queues de poisson, mais des gens qui ont appris à vivre comme des poissons ou des marsouins. Ce que j'ai l'intention de faire, et ce ne sera pas dans bien longtemps. »

Alors je sus que son pauvre vieux cerveau était réellement malade, même s'il avait découvert quelques trucs extraordinaires de natation ; et je fus presque soulagé en apercevant Audrey qui se dirigeait vers nous.

— « Bonjour, » lui dit-elle cordialement. « Etes-vous en train de donner quelques bons conseils à mon mari? »

— « J'ai essayé, Madame, » répondit-il gravement. « Mais je ne pense pas qu'il me croie. Peut-être le découvrirez-vous un jour tout seuls Vous êtes jeunes, mais vos cœurs sont pleins de bons sentiments. C'est pourquoi je lui ai parlé davantage que je ne l'ai jamais fait avec personne. Et vous » — il me regardait de nouveau — « comme vous êtes écrivain, peut-être un jour direz-vous aux gens que le vieil Andrew n'était pas tout à fait aussi fou qu'ils le croyaient. »

Il souleva son bonnet et s'en alla en clopinant.

— « Alors, est-ce *lui* qui a une araignée dans le plafond? » demanda Audrey.

— « Ce n'est pas une araignée, » dis-je, « c'est un vairon. »

Et je lui racontai tout.

— « Pauvre vieux bonhomme, » dit-elle. « Perdre sa femme ainsi a réellement dû l'ébranler... Mais naturellement il n'a pu nager vraiment aussi vite que tu l'as cru. Tu t'es sans doute embrouillé en comptant, ou quelque chose comme cela. »

— « Probablement, » répondis-je, et fus content d'en rester là.

Le temps était au calme plat, aussi nous prîmes un bateau pour aller au large et plonger avec nos masques. Je n'avais jamais trouvé les poissons aussi fascinants à observer.

Nous ne revîmes plus le vieil homme, mais d'autres gens le virent, ils le racontèrent plus tard. Il se trouvait dans tous les bars de la ville, ne causant aucun ennui, buvant tranquillement et ne parlant à personne, mais il marchait toujours droit lorsqu'ils le virent pour la dernière fois. Au matin, ils trouvèrent ses vêtements, ses chaussures et son bonnet, et une bouteille de bière vide sur le quai de Bill Thompson, et c'était tout. Il semblait qu'il fût parti à la nage dans la nuit, puis qu'il eût perdu ses forces et n'eût pu revenir. La marée ne le ramena pas, et les bateaux de pêche recherchèrent son corps durant des jours, mais on ne le retrouva jamais. Finalement, on pensa que les barracudas ou les murènes l'avaient achevé.

Sa présence sur le port nous manquait à Audrey et à moi, et nous nous sentions étrangement déprimés en songeant aux circonstances de son départ. Il nous semblait qu'il devait avoir eu une fin plus heureuse,

d'une façon ou d'une autre. Mais comment cela aurait-il pu être possible?

Quelques jours plus tard, nous nous chauffions au soleil à côté du bassin, lorsque nous nous regardâmes brusquement, avec la même idée en tête. Audrey sauta sur ses pieds et mit son bonnet de bain.

— « Viens, » dit-elle. « Faisons la course jusqu'au bout du bassin. »

Audrey est mince et extrêmement féminine, mais elle nage d'une façon telle que, à mon grand dépit, je dois faire tous mes efforts pour la surpasser. Au début de la course je n'étais pas tout à fait en train, et à mi-chemin elle avait déjà une longueur d'avance sur moi. J'enfonçai la tête et commençai à me démener.

Alors, je me mis à penser au vieil homme et aux poissons que j'avais regardés ; je me représentais l'étrange sorte de frétillement que j'avais observé chez le vieil homme, il sembla brusquement le sentir dans tout mon corps, et je fus assez stupide pour l'essayer...

Au bout d'un moment, je levai les yeux pour reprendre mon souffle et voir comment je m'en tirais. Cela m'empêcha tout juste de me cogner la tête sur un rocher à l'extrémité du bassin. Audrey, filant comme une jeune torpille, était à environ quinze mètres derrière.

Lorsqu'elle me rejoignit sur le bord, ses yeux étaient arrondis de surprise.

— « Espèce de sale individu, » bredouilla-t-elle, « ainsi, tu m'avais caché ça depuis que je te connais ! »

— « Pas le moins du monde, » dis-je.

— « Me faire croire que je pouvais presque te battre, » fulmina-t-elle, « alors que tout le temps tu étais capable de nager comme... »

— « Un poisson, » dis-je, et je mis un doigt sur ses lèvres.

Parfois nous n'avons même pas besoin de nous dire un mot. Cela arrive à des gens parfaitement normaux lorsqu'ils sont en complète harmonie. Mais il fallait qu'elle mette l'affaire au point.

— « Je sais que c'est impossible, » dit-elle, « mais est-ce que tu supposes... »

— « Bien entendu, c'est impossible, » dis-je. « Mais pensons-y quand même. »

Depuis, nous ne nageons jamais comme des poissons lorsque quelqu'un peut nous voir. Et même très rarement lorsque nous savons que nous sommes seuls. Cela nous a en quelque sorte un peu effrayés.



L'octopus

par Y. F. J. LONG

L'auteur de cette nouvelle qui signe Y. F. J. Long a trente-trois ans et est Ingénieur Chimiste et Docteur ès Sciences. Marié et père d'une nombreuse famille, il est fixé depuis plusieurs années dans le Massif Central. Après un début de carrière universitaire, il s'est tourné vers l'industrie voici plus de dix ans. Il est actuellement Directeur des Laboratoires de Contrôle et de Recherches d'une importante Société de produits électrochimiques et électrométallurgiques.

Son activité littéraire, précise-t-il, se trouve à ses débuts. Elle est née de quelques pages rédigées dans un moment de désœuvrement au cours de l'été 1953. *De ces pages, est sorti un roman :* « Les Atlantes du ciel », *qui fut un des manuscrits sélectionnés pour le prix Rosny aîné, décerné il y a quelques mois. Le livre est paru depuis aux éditions* « Métal », *dans leur série* 2.000. *L'auteur a également à son actif quelques nouvelles, dont celle que vous allez lire — qui est très courte — est la première à être publiée ; et il prépare un autre roman qui sera la suite du précédent.*

Sur le plan littéraire, sa formation à peu près exclusivement scientifique entraîne, déclare-t-il modestement, quelques difficultés dues au manque de « métier ». Mais il pense qu'avec le temps cet inconvénient doit disparaître. Nos lecteurs s'accorderont avec nous pour faire confiance à l'auteur sur ce point.

Comme tout le monde, Y. F. J. Long a quelques distractions favorites, dont les principales, en dehors de ce qu'il écrit, sont la philatélie et le cinéma amateur, sans parler évidemment de la lecture. Il tient enfin à noter qu'il n'est pas question pour le moment que la littérature prenne le pas sur son métier d'Ingénieur; mais il laisse entendre que « dans quelques années peut-être... » C'est la grâce que nous souhaitons à cette nouvelle recrue de la « science-fiction » !



LENTEMENT, le tentacule avança, précautionneux, et tâta « la Chose »... Cela était long, rond, très légèrement tiède. Cela vibrait... A l'extrémité, un appendice bizarre tournait en ronronnant, repoussant l'eau...

Dans la nuit des abysses, un second bras se déroula, plaquant ses ventouses sur la paroi... Et, lentement, « Il » se hissa hors de la caverne gigantesque qui lui servait de retraite... à lui et à ceux de sa race...

Six tentacules entouraient maintenant « la Chose », la tournaient, la retournaient... « Il » réfléchissait. Jamais « Il » n'avait rien vu de pareil. Les anciens peut-être... Pourtant, cela paraissait vivant : tous ces bruits à l'intérieur... Un rhinophore s'avança, effleurant l'objet... Décidément,

oui ! Du métal ! Cette matière tellement rare que seuls quelques-uns des siens savaient utiliser... Il fallait absolument rapporter « la Chose » dans la caverne...

Et d'abord, cette espèce de nageoire qui s'obstinait à tourner, tourner inlassablement à l'extrémité du long fuseau : il devait l'immobiliser !... Un tentacule fouetta l'eau, s'enroula, tira violemment... Un choc, puis, plus rien... A l'intérieur de « la Chose », maintenant, cela bougeait, se déplaçait...

« Il » hésita ; puis, par quelques ventouses spécialisées, sécréta un mucus acide... celui-là même qui servait à creuser des cavités dans ces falaises de granit et de basalte où habitaient ceux de sa race...

Un, deux, trois trous... qui se rejoignirent bientôt en un seul grand orifice... D'énormes bulles d'air s'échappaient à la hâte, bondissant vers la surface, là-haut... à plusieurs kilomètres...

Un des tentacules fluorescents put bientôt pénétrer dans « la Chose », cherchant, se frayant un chemin, broyant ce qui lui résistait... Du métal, presque rien que du métal... Très intéressant décidément... De temps à autre, cependant, il rencontrait, se débattant dans une brève agonie, une petite chose encore vivante, guère plus grosse que certains poissons... Mais d'un goût très différent et d'une nature chaude : quelle différence avec le gibier éternellement froid des profondeurs marines. Une vraie friandise... Etonné, il en chercha d'autres. Il en trouva une trentaine. Un déjeuner assez maigre en vérité malgré sa saveur extraordinaire...

De-ci, de-là, il rompait un filament de quelque chose, et ressentait une légère secousse, assez désagréable, comme d'effleurer un poisson-torpille...

Finalement, « Il » entraîna « la Chose » dans le gouffre, vers ceux de sa race, qui sauraient la découper, l'utiliser pour le plus grand bien de leur civilisation... « La Chose » était presque aussi grande que lui... Cela ne le gênait pas cependant. « Il » avait l'habitude de manier des corps volumineux...

Et l'énorme poulpe fluorescent, de près de quatre-vingts mètres de long, disparut dans la caverne gigantesque d'où il avait surgi. Quittant la nuit abyssale pour son domaine aux parois lumineuses, il s'enfonça encore plus bas... Là, il retrouva, dans un monde de cauchemar, baignés dans une clarté irréelle, les anciens... ceux qui savaient employer le métal...

. . . .

Londres. Juin 198... — L'Amirauté britannique annonce la perte, corps et biens, à l'est des Philippines, du sous-marin « Arethuse ». Le bâtiment effectuait une croisière d'essais avec trente hommes à bord. Il s'agissait d'un nouveau submersible expérimental destiné à l'exploration des grandes fosses marines. Un message tronqué, émanant de l' « Arethuse », signalait une attaque, à une profondeur de 8.000 mètres, par un poulpe géant, probablement du genre octopus... (Les journaux.)

Le conseiller technique

(*Technical advisor*)

par CHAD OLIVER

Chad Oliver est l'auteur d'un roman de « science-fiction », « Mists of dawn » *(publié en 1952), qui obtint un succès considérable aux Etats-Unis. Il est également, bien que jeune, un anthropologue déjà connu par ses travaux sur les primitifs américains.*

Il nous donne ici une curieuse nouvelle, tenant à la fois de la satire et de l'aventure interplanétaire. Le premier de ces éléments nous vaut la description amusante des préparatifs d'un « grand » film de « science-fiction » à Hollywood (avec tout ce que cela suppose trop souvent d'infantilisme, comme vous le signale de temps à autre notre critique de cinéma). Mais ce projet de film, à cause d'un producteur obsédé par l' « exactitude scientifique », aboutit finalement à mettre en branle une étrange entreprise. Et ainsi intervient le second élément, avec un thème dont la subtilité est d'agir sur un lecteur non préparé.



GILBERT WEBSTER, le scénariste-dialoguiste, se laissa tomber sur une chaise confortable à la table de conférence, en donnant l'impression très nette qu'il était sur le point de couler en cascade sur le tapis pour se résoudre en flaque. Son visage long et mince avait un air funèbre, comme s'il était perpétuellement préoccupé par les Problèmes du Monde. Cependant, à voir les choses d'un point de vue plus objectif, il était en train de penser à son début d'ulcère.

— « Vous n'êtes pas encore mort, Webster, » s'écria Daniel Purdy Bell d'une voix patiente. « Redressez-vous sur votre siège et conduisez-vous en homme. »

Webster se mit dans une position plus orthodoxe et regarda le producteur en mettant ses sourcils en accent circonflexe.

— « A qui allons-nous faire appel aujourd'hui, Purdy? Si c'est encore la Ligue, j'ai laissé mon badge de Scout de première classe au vestiaire... »

— « Ne faites pas l'idiot, Webster. Soyez naturel. Dee Newton doit venir ici d'une minute à l'autre. » Purdy Bell s'arrêta d'une façon significative. « Le Dr. Newton est diplômé de physique. »

— « Oh ! le Dr. Newton ! » s'écria Webster sur un ton d'effroi. « Va-t-il amener sa pesanteur avec lui? »

Bell poussa un soupir. « Dites-lui en quelques mots qui il est, » demanda-t-il à Cécil Kelley le metteur en scène.

— « Conseiller technique dans le domaine de la science-fiction, » expliqua brièvement Kelley. « Physicien. Ecrit lui-même des histoires. Il ne touchera à votre *script* qu'en ce qui concerne le côté scientifique. »

— « Aucune importance, Cecil, » interrompit Webster en levant les mains en signe de redition. « Je voulais seulement plaisanter. Vous savez : dire une blague. »

Cecil Kelley lui lança le regard qu'il réservait aux espèces inférieures.

— « Ce n'est pas un sujet de plaisanterie, Gil, » dit Purdy Bell dont le visage paraissait très tanné sous sa chevelure d'un blanc neigeux. « Dans notre partie, il faut marcher avec son époque. La « science-fiction » est devenue de plus en plus populaire et cela ne fait que commencer. On ne peut pas offrir des histoires à dormir debout au lieu de l'article auhentique, non, plus maintenant. Le public est trop à la coule. « *Vallée de la Lune* » portera mon nom au générique et je veux que ce film ait autant d'exactitude scientifique que possible, depuis A jusqu'à Z. C'est pourquoi Newton est ici ; c'est de plus un chic type. Et il a les pieds sur terre. »

Le timbre fixé à la table grelotta comme pour s'excuser et Bell toucha à une manette.

— « Le Dr. Newton, Monsieur, » annonça une voix ressemblant à du miel distillé.

— « Faites-le entrer, » dit Purdy Bell.

***

Dee Newton n'avait pas l'allure d'un savant. Evidemment, Gilbert Webster dut s'avouer en lui-même qu'une telle pensée posait un problème : déterminer quelle était au juste l'allure d'un savant. Il y en avait sans doute de tous les acabits, comme les aspects qu'on prêtait aux créatures d'autres planètes. Néanmoins il était probable que, d'une façon ou d'une autre, ils ne devaient pas ressembler à Dee Newton. Newton était un petit homme rondouillard, au visage de chérubin, vêtu avec élégance et qui semblait secoué d'un rire silencieux bouillonnant en lui, toujours prêt à fuser. Il plut à Webster au premier coup d'œil.

— « Je ne suis pas homme à parler pour ne rien dire, Dr. Newton, » s'écria Purdy Bell lorsque les présentations furent terminées. « Je vais vous donner les grandes lignes de « *Vallée de la Lune* » et vous verrez ce que vous en pensez. Souvenez-vous que ce que nous recherchons avant tout, c'est l'exactitude scientifique. Vous n'avez pas à vous préoccuper d'autre chose. »

— « Très bien, » rayonna Newton, visiblement satisfait. « Admirable. »

— « Voici l'affaire. « *Vallée de la Lune* » sera une superproduction en couleurs, avec un bon et solide scénario à propos d'un type incompris qui se retrouve avec la fille qu'il aime dans les sombres étendues de

l'Espace Extérieur. » Purdy Bell s'arrêta, par déférence pour l'Infini. « Voyez-vous, deux astronefs ont déjà atteint la Lune, mais on n'a plus entendu parler d'eux depuis qu'ils ont atterri. Quelque chose leur est arrivé après leur atterrissage. Le film a pour sujet la troisième expédition organisée par l'armée américaine pour tâcher de découvrir ce qui s'est passé. »

— « Des Martiens, évidemment, » gloussa Dee Newton.

— « Bien entendu, » asquiesça Purdy Bell. « Que voulez-vous que ce soit d'autre? Il n'y a pas d'air dans la Lune — vous le savez aussi bien que moi, Newton — donc il ne peut y être question d'habitants. De l'exactitude ! C'est cela qu'il faut avant tout. »

— « Entièrement d'accord, » s'écria Dee Newton en allumant un gros cigare noir.

— « Oui, » dit Purdy Bell. « Alors le film débute par un « clou » sensationnel pour accrocher les spectateurs dès le départ. Ce troisième astronef atteint à peine l'Espace Extérieur qu'il tombe en plein dans les ennuis avec un grand E, autrement dit une pluie de météores incandescents, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'astronef est secoué comme un navire dans la tempête, avec aux commandes ce type dont personne ne pense rien de bon et, finalement, il réussit de justesse à... »

— « Ouais, » objecta Dee Newton en brandissant son cigare comme une épée. « Ceci ne va pas, j'en ai peur. »

— « Quelque chose... hum... n'est pas exact? »

— « Vous pouvez le dire. D'abord, Purdy, les chances qu'il y ait de rencontrer une pluie de météores entre la Terre et la Lune sont à peu près nulles. L'astronef a un peu plus de chances de les recevoir que vous n'en auriez dans votre propre jardin, mais pas beaucoup plus. Et si *vraiment* il y avait des météores dans les parages, ils ne pourraient être incandescents dans le vide. Il n'y a pas de friction. Ensuite ce n'est pas un engin de la Première Guerre mondiale que vous envoyez là-bas, c'est un astronef commandé par des réacteurs. Vous feriez aussi bien de lui faire décrire un arc aussi court que possible sans lui faire rencontrer d'obstacles. »

— « Heu... » fit Purdy Bell. « Eh bien, c'est précisément ce que nous voulons, de l'exactitude... Maintenant voyons, si nous réduisions le tout à *un seul* météore, juste quelque chose de brillant et que nous l'écartions de notre chemin. Pas de rayons fantaisistes, bien entendu, quelque chose comme une artillerie dirigée par radar. »

— « Rien à faire. » Dee Newton souriait tristement. « A ces vitesses-là, vous ne pourriez pas frapper l'Empire State Building avec un canon. Pourquoi ne pas tout simplement supprimer les météores? »

— « Impossible ! » Purdy Bell se leva et se mit à arpenter la pièce. Les trois hommes le suivaient comme à un match de tennis. Il pointa son doigt vers Newton comme il eût fait d'un colt. « Il se peut que ce météore ne soit pour vous qu'un morceau de rocher, mais pour moi c'est une Attraction Visuelle. La marche de l'Homme vers l'Inconnu,

représentée de telle sorte que le plus bête des culs-terreux du troisième balcon puisse y trouver sa pâture, et je dis cela sans plaisanter. Je garde le météore. »

— « Je croyais que vous vouliez de l'exactitude, » dit le physicien en haussant les épaules. « Je n'ai rien contre la littérature interplanétaire, le ciel en est témoin — j'en ai moi-même écrit — mais je ne vois pas pourquoi elle ne peut pas être *réaliste.* »

— « Eh bien, » fit Purdy Bell, « nous verrons. »

Gilbert Webster sourit amèrement. Purdy portait sur lui le mot « *météore* » écrit à l'encre indélébile avec des lettres d'un pied de hauteur. Webster se remit à penser à son ulcère, tandis que Newton et Bell discutaient du prix de revient de l'exactitude technique à l'écran ; son attention se réveilla lorsque Newton intervint sur un nouveau sujet.

— « Ecoutez, Purdy, » s'écriait-il en frappant de son poing grassouillet la table polie. « Vous ne comprenez donc pas que de nos jours les voyages dans l'espace sont presque à portée de notre main? Il n'est pas possible de s'en tirer avec un scénario fantaisiste pour analphabètes. Ces choses-là coûtent cher. »

— « Je le sais parfaitement, » déclara Purdy Bell. « Mais je n'ai pas de goût pour les jeux de hasard. Un placement doit rapporter de l'argent. Reproduire en studio tous ces décors fantastiques... »

— « Attendez voir ! » Dee Newton respira, bondit sur ses pieds et resta immobile. « Attendez voir... Pourquoi *devez-vous* toujours tourner des scénarios faux et construire de nouveaux décors? *Pourquoi?* »

— « Hum ! Je ne vous suis pas très bien. »

Newton se rassit et se pencha en avant, les yeux brillants d'excitation. « Ecoutez, » dit-il. « Que diriez-vous d'économiser dans les quinze millions de dollars pour ce film? »

Purdy Bell sourit d'un air patient.

« Ecoutez, » insista Newton. « Nom d'un chien, vous ne comprenez donc pas? Je vous ai dit que les voyages dans l'espace étaient presque à portée de notre main et en fait ils le sont. Ce qui manque, c'est l'argent. En ce moment, le gouvernement ne semble pas les encourager... et quelle est l'autre source de financement à grande échelle? »

Il s'arrêta et répondit à sa propre question : « Hollywood. »

Le sourire de Purdy Bell s'évanouit. « Vous voulez dire... »

— « Exactement. » Newton respirait très rapidement maintenant et ses mains tremblaient. « Vous me donnez quatre millions de dollars et *nous pouvons aller dans la Lune pour tourner le film sur place.* Nous pouvons garder ceci parfaitement secret. Les *premières* prises de vue faites sur la Lune seront dans votre film. »

— « Quatre millions de dollars... »

— « Bon sang, Purdy je vous croyais homme d'affaires ! Mais enfin, vous aurez le plus vaste public qui se sera jamais vu, une mine d'or pour les distributeurs. Cela ne peut pas rater. »

— « Vous voulez bien dire... faire un film *sur place?* » balbutia Purdy Bell.

— « Sur *la Lune,* » appuya Cecil Kelley.

— « Eh bien, ça alors! » s'écria Gilbert Webster.

*
* *

Une année plus tard, tel un jouet de conte de fées, l'astronef dessinait une langue de flamme blanche dans l'espace. Devant lui, comme en attente, était suspendue la Lune. Gilbert Webster regardait l'intérieur de la pièce de séjour avec une tranquille satisfaction. Des sièges modernes et confortables, des divans aux verts contrastés étaient disposés avec goût dans la pièce, et un bar chromé était installé contre le mur du fond. Il n'y avait pas de fenêtres. L'air était frais et propre, sentant vaguement le pin, et une lampe verte sur un panneau noir indiquait que le pilote automatique contrôlait toutes les commandes.

Dee Newton sourit, devinant ses pensées. « C'est réel, » dit-il.

Webster secoua la tête. « Je savais bien que les voyages interplanétaires étaient dans le domaine du possible, » dit-il en vidant son verre de whisky. « J'y crois depuis des années. Mais tout marche avec une telle précision, comme un mouvement d'horlogerie, la pesanteur artificielle et tout. Cela ressemble plus à un navire de luxe qu'à un vaisseau de pionniers. »

Dee Newton tirait avec satisfaction sur son cigare. « Pourquoi ne pas goûter le confort quand on peut en jouir? J'ai tout simplement utilisé les connaissances que j'avais, j'y ai ajouté quelques notions personnelles, et voilà. L'astronef n'est pas très orthodoxe sous certains rapports, mais qu'est-ce que cela peut bien faire? »

Gilbert Webster regarda la paroi verte et lisse qui le séparait du néant. « Je vous félicite, Dee. »

Cecil Kelley passa à ce moment sa tête dans la pièce de séjour et Webster fut surpris de lire de l'enthousiasme sur le visage du metteur en scène.

La légende courait dans les studios que Kelley n'avait jamais été impressionné par un film quelconque depuis « *Gunga Din* », et avant celui-ci il y avait tout un vide qui remontait jusqu'aux « *Lumières de la Ville* » de Chaplin.

— « Nous allons tourner dans la chambre des commandes, » leur annonça-t-il. « Venez donc. »

Dee Newton bondit sur ses jambes, tout prêt à découvrir les défauts techniques. Gilbert Webster déplia ses jambes plus lentement, pas particulièrement enchanté à l'idée d'entendre son dialogue déclamé par Linda Lambeth et le bataillon de beaux jeunes premiers adéquats.

A prendre les choses au mieux, essayer d'écrire un script potable d'après les « lignes générales » données par Purdy Bell n'était pas l'idée qu'il se faisait du Paradis.

*
* *

Il suivit ses deux compagnons, à travers un étroit corridor métallique, jusqu'à la chambre des commandes. Celle-ci grouillait d'activité. Une équipe de bruiteurs avait branché l'enregistrement d'un réacteur d'avion rugissant qui était censé représenter le bruit des commandes atomiques, bien que les commandes réelles construites par Newton fussent étonnamment silencieuses. D'autres hommes venaient d'installer un faux tableau de bord par-dessus les commandes réelles afin de montrer les relais, les interrupteurs, les rhéostats, les boutons des téléviseurs, les bougies et les lumières multicolores qui, dans la réalité, brillaient par leur absence.

Webster secoua la tête. Purdy Bell eut à fausser la vérité dans l'intérêt même de l'exactitude scientifique, ce qui aurait pu donner lieu à une étude passionnante sur le sens du mot « exactitude ».

Dee Newton lança un coup d'œil mauvais au faux panneau de commandes et agita son cigare dans la direction de Webster. « Pourquoi ne *peuvent*-ils pas respecter la vérité? » demanda-t-il. « C'était pourtant une occasion tellement magnifique. Cette idiotie-là est *inutile.* »

— « Les culs-terreux continuent à aller au cinéma, vous savez, » dit Gilbert Webster. « Parfois je me demande pourquoi je n'ouvre pas la porte à fermeture pneumatique pour sauter. »

— « Il n'y a pas d'air à l'extérieur, mon chou, » protesta Linda Lambeth en entendant la dernière partie de la remarque de Webster. « Vous ne pourriez pas respirer. »

— « Vous croyez? » répliqua Webster en regardant avec indifférence les cils papillotants. Linda était belle, suivant les canons d'Hollywood, mais elle avait dépassé de quelques années la fleur de l'âge et commençait à acquérir une certaine splendeur désespérée. On lui avait écrit un rôle dans le film à l'injonction de Purdy. Elle était la femme reporter amoureuse du type-que-personne-ne-comprend. Webster avait eu des cauchemars au cours desquels il assistait à un film de Purdy Bell, avec Linda se baignant dans du lait de chèvre de Mars, mais le grand homme lui avait épargné ce *coup de grâce* (1).

Kelley frappa dans ses mains pour obtenir le silence.

— « O. K. » dit-il. « Tournons cette scène de la découverte et tournons-la comme il faut. »

La pièce se vida comme par magie et Gilbert Webster se retrouva installé à côté de Dee Newton. Il se rejeta en arrière pour observer. L'alchimie du drame ne manquait jamais de le fasciner, même si le produit brut qu'on voyait de ses propres yeux ne ressemblait pas du tout à ce qui apparaîtrait plus tard sur l'écran, avec accompagnement de musique et d'effets spéciaux. Le silence régnait maintenant et l'on n'entendait que le faible sifflement des pseudo-moteurs atomiques. Quatre hommes en compagnie de Linda Lambeth prirent place devant l'appareil. Pour quelque obscure raison, sans doute liée à l'Attraction Visuelle, les hommes portaient des tuniques informes pareilles à des sacs

(1) En français dans le texte.

de farine, par-dessus la partie supérieure de leur uniforme. Peut-être Purdy se rappelait-il « *La Patrouille de l'Aube* » (1) et voulait-il protéger ses acteurs contre les projections d'huile. Linda portait un uniforme de correspondante de presse, très propre, comme il convenait à une jeune fille reporter se rendant sur la Lune.

— « O. K., » fit Cecil Kelley, « tout est prêt pour l'écran d'observation. *Réagissez!* Ne restez pas là à ne rien faire. Vous êtes en route vers l'Inconnu et votre vie dépend d'un type en qui vous n'avez pas confiance. Prêts? On tourne! »

Des ombres recouvrirent la chambre des commandes, la remplissant d'une atmosphère d'angoisse. Des étoiles brillantes de gel apparaissaient, nageant dans le noir sur le faux écran d'observation. Quelque part, un radar sifflait avec insistance à intervalles qui se rapprochaient de plus en plus inexorablement. Un lieutenant au visage hagard se laissa tomber auprès du pilote.

— « Cela ne sert à rien, » dit-il brièvement. « Le calculateur électronique ne peut pas se tromper. »

La peur emplit les yeux de Linda.

— « Ça alors! » dit le colonel aux cheveux gris, en froissant une carte dans sa main pour en faire une boule uniforme. Il jeta un regard désespéré au pilote. « Avoir fait tout ce chemin pour... »

— « Si nous pouvions seulement faire *quelque chose,* » murmura Linda Lambeth dans un souffle. « Je ne comprends pas... Pourquoi devons-nous rester ainsi, sans rien tenter? *Pourquoi devons-nous mourir?* »

— « Parabole étendue des coordonnées du temps-espace, » expliqua brièvement le vieux colonel. « Il n'y a qu'un seul homme qui pourrait nous sortir d'ici vivants. » Il regarda le pilote. « Et il se trouve qu'il n'est pas ici. »

Pendant un long moment le pilote ne parla pas. Ensuite il alluma lentement une cigarette. Sa voix restait ferme dans le ronronnement des moteurs atomiques. « Tenez-vous pour le looping, » s'écria-t-il.

Les grésillements du radar se firent de plus en plus rapides.

— « Mais les *orbites,* » protesta le lieutenant. « C'est une orbite de *collision.* »

— « Tenez-vous, » dit le pilote.

— « Vous n'avez pas une seule chance, » murmura le vieux colonel.

— « Il va réussir, » dit Linda en grinçant des dents. « Il va *réussir.* »

Les grésillements du radar s'unifièrent en un seul gémissement aigu.

— « Prêts? » fit le pilote. « Attention, météore, nous voici! »

Le bruit des moteurs atomiques s'enfla en un grondement croissant.

— « Coupez! » hurla Cecil Kelley. « C'est très bien. »

— « Venez, » dit Webster, « buvons encore un verre. Ils ne pourraient pas être un peu plus réalistes? Quel mal cela pourrait-il faire? »

(1) Un des « classiques » du film de guerre américain, réalisé en 1930 par Howard Hawks.

— « C'est le destin de l'artiste, mon vieux, » s'écria Dee Newton. « Le destin de l'artiste. »

*
* *

Les réacteurs de freinage à l'avant de l'astronef s'éveillèrent à la vie atomique. Le visage froid de la Lune les regardait venir, impassible.

Regardant l'écran, Gilbert Webster emplit ses yeux de ce qu'il voyait.

— « Dans combien de temps? » demanda-t-il tranquillement.

— « Bientôt, mon vieux, » fit Dee Newton, « très bientôt. »

— « Quand on pense, » s'écria Linda Lambeth en minaudant, « que nous allons arriver sur *la Lune*. »

— « Quelqu'un devrait vraiment faire une réflexion plus appropriée, » dit un des acteurs, d'un ton sépulcral qui laissait entendre qu'il était tout désigné pour le faire. « C'est un instant très important dans la longue histoire de l'humanité, un instant tel que je suis sûr... »

Gilbert Webster donna un léger coup de coude à Newton et ils s'éloignèrent pour s'approcher du bar où ils ne pouvaient entendre la voix de l'acteur. Puis Newton s'excusa et se dirigea vers la chambre des commandes. Webster resta seul et c'était bien ainsi. Il y a des moments qu'il est impossible de partager.

Le cœur de Webster battait avec une précipitation qu'il n'avait pas ressentie depuis qu'il était gamin dans le Vermont. Ils devraient d'abord, bien entendu, débarquer une équipe de cinéastes et, ensuite, l'astronef décollerait et atterrirait de nouveau, pour permettre de filmer l'atterrissage. Cela exigerait un gros volume de carburant, mais Newton disait que leur réserve suffirait. Webster n'éprouvait aucune sensation de malaise. La Lune remplissait l'écran.

Il se raidit. Bientôt, très bientôt, l'Homme serait dans la Lune. Et tout cela à cause d'un film de « science-fiction ». « Le cinéma ou la guerre, » se dit-il en lui-même. « L'un ou l'autre. On donne son argent et on choisit. »

Il y eut un faible gémissement et un coup sourd. Puis le silence. L'astronef s'était posé.

*
* *

La porte à fermeture pneumatique se referma derrière eux.

Gilbert Webster sentit le froid silence de la Lune tomber sur lui comme un manteau. Il se sentait la tête étrangement lourde, en dépit de la faible pesanteur. Les cinq hommes de l'équipe de prise de vues, balourds dans leur équipement, ressemblaient à de grossières caricatures de la Vie.

— « J'ignore votre état, » dit-il tout haut, « mais moi je suis mort de peur. »

— « Les premières paroles de l'Homme sur la Lune, » gloussa un des cinéastes, « vous devriez noter cela pour la postérité. »

La voix de Dee Newton grinça dans les écouteurs.

— « Il n'y a rien à craindre. »

Newton commandait le premier groupe d'atterrissage, et Kelley était resté dans l'astronef avec les acteurs pour diriger l'atterrissage « cinématographique ».

— « Allons, nous avons un quart d'heure pour évacuer l'aire d'atterrissage. »

Webster suivit la silhouette trapue dans la plaine lunaire désolée. Il eut le désir soudain de tendre la main pour toucher les étoiles, tellement elles semblaient proches. Balayer les étoiles du bout de ses doigts...

Marcher était un plaisir avec la faible pesanteur et les hommes n'avaient aucun mal à porter l'équipement qui eût brisé leurs reins sur la Terre. Regardant derrière lui, Webster put voir que l'astronef avait déjà diminué de volume sur l'horizon lunaire tout proche.

— « Très bien, » dit finalement le physicien, « préparons-nous, nous ne devons pas manquer cela. »

Webster vérifia sa montre spéciale. Encore cinq minutes.

Newton avait réglé les commandes automatiques pour que le vaisseau s'éloignât de la Lune et revînt après un intervalle d'une demi-heure. Il n'était pas possible que quelque chose ne marchât pas, avait-il dit. Cependant, Webster se faisait du souci. Ce serait pour le moins déconcertant si l'astronef ne revenait pas. Trente secondes s'écoulèrent.

— « O. K. » fit Newton. « Mettez les caméras en marche. »

Les caméras spéciales se mirent à fonctionner lorsque les cinéastes firent marcher les mécanismes de repérage. Un petit point de flamme vacilla autour de l'extrémité de l'astronef et un bref tremblement secoua le sol. L'astronef hésita pendant un instant et s'éleva ensuite sur une colonne de feu. L'absence totale de bruit donna à Webster la chair de poule. C'était comme si l'on regardait un film muet sur le Niagara, où des tonnes d'eau écumante se seraient écrasées sur les rochers noirs plus bas, sans un murmure, sans un son.

— « Quel tableau ! » murmura Gilbert Webster.

— « Les caméras marchent parfaitement bien, » fit un caméraman.

— « Très bien, » s'écria Dee Newton et il siffla deux ou trois fois dans son micro. Les sifflotements firent mal aux oreilles de Webster et il ouvrit la bouche pour protester. Ou plus exactement il *essaya* de le faire.

Sa bouche ne voulut pas s'ouvrir.

Du coin de l'œil, il vit que les caméramen s'étaient également figés dans l'immobilité. Dee Newton, souriant gaiement et ayant évidemment la situation bien en mains, commença à se balancer dans son encombrant vêtement spatial et se mit à fredonner « *How high is the moon* ». Quelque part dans l'espace, l'astronef commençait à faire demi-tour pour revenir vers la Lune.

*
* *

En quelques minutes, des véhicules circulaires marchant sur des chenilles de tracteurs avaient envahi en rampant les rochers et ils avancèrent en silence jusqu'à eux.

Gilbert Webster se contentait de regarder, incapable de bouger un muscle, éprouvant les sentiments d'un homme qui viendrait de déterrer un dinausore vivant dans sa cour. Les machines s'arrêtèrent et des silhouettes habillées de vêtements spatiaux en sortirent agilement. Webster put voir distinctement les traits rouges et informes des visages derrière les casques transparents. Il sentit son estomac plonger dans le néant.

Cela ne pouvait pas être vrai ; son esprit insistait sur ce point d'une façon illogique. Ce n'était pas sa propre invention, mais le vieux poncif *qui se réalisait.* C'était comme si l'on trouvait un banquier esseyant d'empoisonner un puits au Texas. Cela ne pouvait pas être... Mais en fait, c'était.

Qu'avait dit au juste Newton, il y avait si longtemps? « *Des Martiens, évidemment.* »

Un vaste mélange de pensées confuses carillonnait dans son cerveau. Ainsi les Martiens étaient télépathes... naturellement. Il *fallait* qu'ils le fussent. Webster n'était pas surpris. Rien ne pouvait plus le surprendre.

« *Félicitations, Dee!* »

Puis la réponse « pensée » de Dee Newton :

« *Les idiots! Aucun d'eux n'a jamais suspecté...* »

« *Merveilleux!* »

Newton fit un signe de la main à Webster et grimaça un sourire.

— « Quelles inventions minables, ces histoires de « science-fiction », fit-il tout haut. « Mais voici enfin quelque chose de nouveau! *Un film de* « *science-fiction* » *joué par de véritables Terriens vivants!*

Webster se sentait très mal.

« Ne vous tracassez pas, mon vieux, » fit Newton, lisant sa pensée. « J'ai des projets pour vous, de grands projets. *Je veux de l'exactitude dans mes films* et vous me plaisez. Vous avez passé toute votre vie sur la Terre, *tandis que je n'ai fait qu'en effleurer la surface.* Je vous veux comme... *conseiller technique,* plus tard... On ne vous fera pas de mal, je vous assure. »

Les phrases suivantes furent à nouveau télépathiques. « *Voici leur astronef qui revient. Rappelez-vous, pas de tuerie. Nous ne voulons pas d'ennuis avec la S. P. C. A.* (1). *Tenez-vous en à la paralysie et nous pourrons les utiliser de nouveau dans d'autres films.* »

« Linda Lambeth serait aux anges, » pensa Webster, dont les pensées vagabondaient. « Elle, une femme humaine, sur Mars... »

L'astronef descendit doucement sur ses réacteurs arrière et se posa sur la plaine lunaire. La porte à fermeture pneumatique s'ouvrit. Comme

(1) Ces initiales désignent en Amérique la Société Protectrice des Animaux, l'équivalent de notre S. P. A. Dans le récit de Chad Oliver, les Martiens assimilent les Terriens à des animaux.

indiqué dans le *script* de Webster, des silhouettes vêtues de vêtements spatiaux dégringolèrent l'échelle métallique, brandissant de faux pistolets à rayons dans leurs mains gantées.

Les caméras martiennes se mirent à tourner fébrilement. Webster voulut grogner, mais il ne le put pas.

— « Fameux, fameux ! » gargouilla Dee Newton. « C'est fameux ! »

Webster dut admettre que ça l'était. Les acteurs martiens se jetèrent à bas des rochers et avancèrent sur la surface de la Lune, leurs rayons paralysants fauchant les Terriens comme des épis de blé.

C'était vraiment splendide...

Webster se pénétra de l'ensemble et fut surpris de constater qu'il se sentait heureux. Très heureux même. Cela ne serait pas si mal vraiment. Conseiller technique d'une Compagnie Cinématographique Martienne, travaillant sous les ordres d'un homme épris d'exactitude comme l'était Newton. Qu'est-ce que cela pouvait bien faire que ce fût un Martien ! Webster n'avait pas de préjugés, et cela pourrait même être une chance de faire enfin du bon travail. Il lui importait peu de savoir pour *qui* le travail était fait.

Futilement, il se demanda comment Ray Bradbury se serait conduit avec les Martiens, et plus il y pensait plus cette idée lui plaisait.

« Ils ne peuvent pas être pires que certaines gens, » se dit-il avec optimisme et, lorsqu'ils lui rendirent sa liberté d'action pour marcher, il les suivit volontiers vers leur astronef.

*
* *

Une année avait passé et c'était comme si dix s'étaient écoulées.

Gilbert Webster assitait au montage de « *Descente sur la Terre* » avec un sentiment d'horreur. Dee vint vers lui, la démarche lourde, ressemblant plutôt, dans son état naturel, à une masse globulaire de protoplasme rougeâtre, et Webster s'agrippa à lui avec effroi.

— « Mais comment, Dee ! » explosa-t-il. « Vous dites que vous voulez de l'exactitude et vous faites aller les femmes dans New-York les seins nus ! Les femmes civilisées n'ont jamais fait cela depuis la Crète ! »

La *Chose* qui avait été Dee Newton sourit tristement. « Je sais, mon vieux, » fit-il avec une patience infinie. « Ce n'est pas *tout à fait* exact, mais qu'y puis-je faire? Les spectateurs savent que ces gens-là sont supposés être des mammifères, comment pourrais-je faire autrement pour le leur montrer en termes visuellement dramatiques? »

A noter que le postulat sur lequel Chad Oliver a basé son récit (le voyage dans la Lune financé par une compagnie de films) est en partie basé sur la réalité. Ce fut en effet grâce aux fonds fournis par le film « La femme dans la Lune » *que la Société Interplanétaire allemande a pu commencer les études qui ont conduit à la V2 et de là à l'astronef.*

1 dollar 98

($ 1.98)

par ARTHUR PORGES

A en juger par ce nouveau récit d'Arthur Porges, cet auteur semble avoir deux « manières » distinctes. La première, dramatique et terrifiante, est représentée par des nouvelles comme « La mouche » *(n° 1),* « Le ruum » *(n° 5) ou* « Les rats » *(n° 12), qui mettent en scène l'être humain aux prises avec un élément de menace fantastique. La seconde, humoristique, a déjà eu pour exemple* « Le libérateur » *(n° 6), et c'est également à elle que se rattache* « 1 dollar 98 ». *Cette dernière histoire, comme la précédente, se présente en fait comme une parodie sans méchanceté de certains poncifs : en l'occurrence, ici, toute une grande tradition du conte fantastique anglo-saxon. (Parodie presque avouée, si l'on considère les deux noms d'écrivains cités incidemment par l'auteur!)*



Un dimanche, de bon matin, Will Howard faisait un tour en forêt. Depuis quelque temps déjà le charme de ces petites excursions s'était trouvé fortement accru à ses yeux par la présence de Rita Henry. Hélas ! ce jour-là, ni le beau soleil, ni l'air vivifiant, ni le chant mélodieux d'un coq de bruyère, n'arrivaient à dissiper la mélancolie de Will.

A cet instant précis, la charmante Rita accompagnait Harley Thompson dans une promenade à cheval, à travers le parc du club le plus sélect de l'endroit. Will la comprenait fort bien, du reste : Harley avait un mètre soixante-quinze ; il avait joué comme avant-centre dans l'équipe de Princeton et, à sa beauté mâle, il joignait un remarquable talent de baratineur ; de plus il avait une grosse situation et beaucoup d'avenir. Tandis que lui... Will Howard se savait chétif, timide et...

Il sentit à ce moment quelque chose tirer faiblement le revers de son pantalon. En baissant les yeux, il aperçut une minuscule musaraigne qui s'agrippait frénétiquement à l'étoffe. Stupéfait, Will regarda avec curiosité la bestiole palpitante. Il ne parvenait pas à comprendre les motifs d'une si étrange conduite chez une créature habituellement craintive. Mais bientôt la silhouette souple et élastique d'une belette, animal dont l'implacable cruauté ne redoute pas même l'homme, apparut sur le sentier.

D'un geste rapide, Will cueillit le petit rongeur terrifié dans le creux de sa paume. La belette s'arrêta avec un glapissement rageur. Ses yeux

rouges étincelaient dans le masque triangulaire de sa tête féroce et, pendant une fraction de seconde, elle parut prête à attaquer son gigantesque adversaire. Pourtant, lorsque Will fit un pas vers elle en criant très fort, la belette, toute tremblante de rage, s'éloigna de la même allure ondulante qu'elle était venue.

— « Pauvre petite ! » dit Will à la minuscule boule de fourrure aux yeux brillants. Il lui souriait avec quelque amertume. « Tu n'étais pas de force, » ajouta-t-il. « C'est comme moi avec ce maudit Thompson ! »

Il se baissa pour déposer doucement la musaraigne dans un taillis. Soudain, il s'arrêta, bouche bée : le rongeur s'était métamorphosé en un petit être joufflu, semblable à un Bouddah et haut d'environ six centimètres. (A vrai dire, des mensurations précises auraient permis de constater qu'il avait exactement 59,8 millimètres.)

— « Reçois, ô charitable mortel, les remerciements émus du dieu Eep, » dit le petit être d'une voix faible, mais étrangement vibrante. « Comment pourrai-je te récompenser de m'avoir sauvé de ce monstre vorace? »

Will avait sursauté, mais étant un lecteur assidu de Dunsany et Collier (1), il ne tarda pas à retrouver son sang-froid.

— « Vous... vous êtes un dieu, » bégaya-t-il.

— « Effectivement, » répéta le petit être avec satisfaction. « Une fois tous les cent ans, en châtiment d'avoir un jour triché aux échecs, je suis changé pour quelque temps en musaraigne et... Mais je suis bien sûr que vous avez lu assez d'histoires similaires pour en avoir la nausée. Qu'il me suffise donc de dire que vous êtes intervenu juste à temps. Maintenant me voilà tranquille pour un siècle. A moins, bien entendu, que je ne succombe de nouveau à la tentation de tricher et ne remplace subrepticement un de mes pions par un fou ! Il est dur de se retenir, vous savez, » fit-il sur le ton de la confidence, « et cela vous aide tellement dans les fins de partie ! »

Will pensa à ce diabolique Harley Thompson qui affectait de se moquer de la littérature fantastique et le raillait volontiers d'être abonné au « *Magazine de l'Etrange et de l'Impossible* ». Il savait bien, hélas ! que derrière l'agréable physique de Thompson se dissimulait une brute sans scrupules, aussi égoïste que jouisseuse. Rita ne connaîtrait jamais le bonheur auprès d'un homme pareil. Et voilà que pour la première fois de sa vie il avait l'occasion de prendre sa revanche sur Harley ! Grâce au concours d'un dieu reconnaissant tant de choses deviennent possibles ! Il pensa d'abord à demander, selon la formule classique chez Dunsany, de voir ses trois premiers vœux exaucés. Mais la méthode était aléatoire. Mieux valait laisser le dieu choisir lui-même le témoignage de gratitude qu'il jugerait mérité.

— « Vous parliez de... d'une récompense? » balbutia-t-il.

---

(1) Célèbres pour leurs récits magiques et démoniaques. Nous vous avons présenté le premier dans notre numéro 14. Et le second est l'auteur de « *Un rien de muscade* » (Hachette), recueil de nouvelles qu'on peut recommander à tous les lecteurs de « *Fiction* ».

— « Certainement, certainement, » lui assura le dieu qui se balançait sur une tige de pissenlit tout en agitant voluptueusement ses minuscules pieds nus. « Mais, hélas ! ce ne pourra être qu'une très petite récompense ! Comme vous le voyez, je ne suis qu'un tout petit dieu... »

— « Oh ! » soupira Will assez déconfit. Il se rasséréna tout à coup. « Oserais-je vous suggérer qu'une petite fortune... » commença-t-il.

Comme on le voit, la présence d'un immortel lui aiguisait l'intellect.

— « Très volontiers, mais elle devrait être très, très petite. Je ne pourrais pas dépasser un dollar 98 ! »

— « Seulement? » fit Will d'une voix désenchantée.

— « Hélas, oui. Nous autres, dieux mineurs, sommes toujours très gênés. Si un autre genre de cadeau... »

— « Mais j'y pense, » coupa Will, « pourquoi pas un diamant? Après tout un diamant gros comme une noisette n'est pas un objet bien volumineux et... »

— « Je suis navré, » dit le dieu avec regret, « mais ce serait un diamant minuscule. Celui que je pourrais vous offrir ne devrait pas valoir plus d'un dollar 98. »

— « Ah ! zut, » grogna Will. « Voyons, il doit bien y avoir un petit objet qui... »

— « Certainement, » acquiesça de bonne grâce le petit dieu. « Tout ce que vous voudrez, mais à condition que cela ne représente pas une valeur supérieure à un dollar 98. Je vous écoute... »

— « Un petit tremblement de terre, peut-être? » suggéra Will sans grand enthousiasme. « Je pourrais l'annoncer à l'avance à Rita. Et peut-être alors... »

— « Un petit tremblement de terre, oui... » répliqua pensivement Eep. « C'est dans les choses possibles. Mais, vous savez, ce serait à peine un frisson ! Je vous rappelle qu'il ne devrait pas causer pour plus d'un dollar 98 de dégâts. »

— « On se croirait au Prisunic ! » protesta Will en soupirant.

— « Evidemment, » murmura pensivement le petit dieu comme s'il cherchait de bonne foi une solution satisfaisante, si vous choisissiez une monnaie faible (des lires, par exemples) la somme aurait l'air plus considérable, mais sa valeur réelle resterait la même. »

— « J'y renonce, » dit Will.

Mais, voyant l'embarras de Eep, il ajouta d'une voix plus aimable : « Je ne vous en veux pas. Je sais que vous ne cherchez qu'à m'être agréable. Ce n'est pas votre faute si l'argent est rare ! Peut-être finirez-vous par trouver quelque chose. » ajouta-t-il d'un ton morne. « Pour le moment, mon métier consiste à vendre — ou plutôt à essayer de vendre car je n'ai pas beaucoup de dispositions... Je me souviens même d'un certain client qui a fini par me faire acheter, à moi, tout son matériel de bureau... Mais si, grâce à vous, je réussissais une belle affaire... »

— « Elle ne devrait pas vous rapporter plus d'un dollar 98. »

— « Ce serait difficile, » remarqua Will avec un sourire railleur. « Je

suis représentant en automotrices Diesel, en immeubles et en mines abandonnées. En outre je suis directeur général d'une affaire de puits de pétrole asséchés. »

— « Ça marche bien? » demanda le petit dieu en lançant un coup de pied à une sauterelle qui s'éloigna d'un bond indigné.

— « L'autre jour, j'ai failli vendre une mine de cuivre abandonnée à un riche Californien qui pensait la transformer en abri antiaérien, mais, une fois de plus, Thompson m'a coupé l'herbe sous le pied ! Il lui a présenté une galerie de mine qu'on pouvait facilement transformer en bar — le plus grand bar du monde, et le mieux abrité. Le type a payé la mine de Thompson 67.000 dollars et l'affaire m'a échappé. Quel salaud que cet Harley ! Remarquez que je me fiche éperdument qu'il soit nommé administrateur de la boîte à ma place. Moi, je ne sais pas commander. Ça me serait encore à la rigueur égal qu'il me chipe mes meilleurs clients. Je lui passerais même ses astuces à la noix. Mais quand il s'agit de Rita... Et juste au moment où elle commençait à s'apercevoir de mon existence... » conclut-il amèrement.

— « Rita? » répéta le dieu d'un ton interrogateur.

— « Rita Henry. Elle travaille à la boîte. C'est une fille formidable. Douce... vivante, et tout... Et elle a les plus beaux yeux verts du monde. »

— « Je vois, » dit Eep en faisant un pied de nez à une libellule qui passait.

— « C'est pour cela que j'aurais bien besoin d'un coup de main. Faites donc quelque chose ! Quoique avec un plafond pareil, cela ne m'avancera pas beaucoup... »

— « Un dollar 98, » précisa fermement le dieu. « Je vais passer l'après-midi et la soirée ici à contempler l'endroit où j'aurais un nombril si je n'étais pas un pur esprit. En attendant, faites confiance au puissant (quoique petit) dieu Eep et portez-vous bien. »

Il s'éloigna dans l'herbe.

*
* *

Trop déprimé pour chercher à se distraire au dehors, Will passa la soirée chez lui. A 11 heures, il alla mélancoliquement se coucher, convaincu qu'une somme d'un dollar 98, même offerte par un dieu, n'avait aucune chance de le tirer d'affaire.

Malgré ces tristes pensées, sa fatigue nerveuse était telle qu'il s'endormit aussitôt. Une demi-heure plus tard il fut réveillé par un coup discret frappé à sa porte.

Les yeux encore tout embrumés de sommeil, il passa une robe de chambre sur son pyjama et alla ouvrir. Il se trouva nez à nez avec Rita dont le tendre sourire était une agréable promesse.

— « Rita ! » balbutia-t-il. « Mais... »

Un doigt sur les lèvres, elle se glissa chez lui, en refermant doucement

la porte derrière elle. Brusquement elle se jeta dans ses bras, lèvres offertes, tout le corps alangui dans son étreinte.

— « Rita... » murmura Will. « Enfin... »

Elle leva les yeux vers lui. N'y avait-il pas comme une ombre d'étonnement, de surprise dans ce regard vert?

— « Quelque chose m'y a forcée... Il fallait que je vienne... »

Elle le prit par la main et le conduisit jusqu'à la chambre à coucher. Là, dans l'ombre tiède, il entendit un froissement de soie, pareil à un murmure amoureux.

— « Il le fallait, » répéta Rita. « Nous sommes faits l'un pour l'autre... Je le sais... »

Le sommier grinça. En allongeant une main avide, Will effleura une peau semblable à du satin chauffé au soleil.

***

Le lendemain matin, quand elle ramassa sur le plancher les légers dessous qu'elle y avait laissé tomber la veille dans la hâte flatteuse, un bout de papier s'échappa du petit tas de nylon noir.

Etonné, Will le ramassa. C'était une coupure de journal. Dans la marge, d'une petite écriture fleurie, quelqu'un avait écrit : « En témoignage de l'éternelle reconnaissance du dieu Eep (dans les limites de un dollar 98). »

L'article, un simple entrefilet, était ainsi conçu : « *Aux cours actuels des matières premières, la valeur des produits chimiques dont se compose le corps humain n'excède pas un dollar* 98. »



■ ***Les dangers de l'énergie atomique.***

M. Charles-Noël Martin, attaché de recherches à l'Institut Poincaré, a fait récemment à l'Académie des Sciences une communication sur les dangers de l'énergie atomique dont on a beaucoup parlé dans la presse.

Nous croyons savoir que M. Charles-Noël Martin prépare actuellement un livre de vulgarisation sur cette importante question. Il est vraisemblable que ce livre connaîtra un vif succès d'intérêt auprès du public que ce problème passionne. M. Charles-Noël Martin est un grand amateur de « science-fiction » et faisait partie du jury du Grand Prix du Roman d'Anticipation Scientifique qui fut décerné en octobre dernier.

Il est à noter que, dans plusieurs nouvelles publiées ici même (par exemple : « *Avis aux Forcenés* », « *Sans Éclat* », etc.), ces mêmes dangers de l'énergie atomique ont été exposés sous une forme romanesque.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

Le livre le plus intéressant du mois est incontestablement « *Au royaume des Incas* », de M. Siegfried Huber (Plon).

Ce livre est un voyage à la fois dans le passé et l'inconnu. Il dégage la même fascination que les plus beaux contes de H. P. Lovecraft, la fascination des vastes cités mégalithiques élevées par des civilisations inconnues. Lorsque l'auteur cite la vieille chronique qui dit que la cité de Tiahanuaco a été bâtie avant que les étoiles n'apparaissent dans le ciel, lorsqu'il cite un écrivain espagnol décrivant l'occupation d'une cité péruvienne pleine de cavernes (« ... *Nous n'avons pas osé nous aventurer dans ces labyrinthes obscurs au-delà de la lumière du jour, mais nous y avons entendu sourdement le Diable parler à ses fidèles* »), le lecteur ressent le même frisson qu'en lisant Lovecraft. Ce qui est également très remarquable dans le livre de M. Huber, c'est le respect du lecteur. Il ne donne nullement dans les fantaisies atlantes ou autres. La vérité est déjà assez étonnante, la tragédie assez poignante, pour ne pas y ajouter tout ce fatras. Livre chaudement recommandé.

Recommandons également « *Monstres et bêtes inconnues* », de Pierre Fromentin (Mame). Il est bon de rappeler parfois que notre univers n'est pas totalement connu, que les fantaisies de Conan Doyle et de Wells (« *Le monde perdu* », « *Les pirates de la mer* ») peuvent être basées sur des réalités.

Sur le plan de la vulgarisation scientifique, encore un bon livre, la troisième aventure de M. Tompkins : « *M. Tompkins s'explore lui-même* » (Dunod).

L'éminent physicien Georges Gamow apporte, cette fois encore, sa science et son humour à ce nouveau cycle des aventures de son héros.

Héros de la curiosité scientifique — on le sait — M. Tompkins, après un voyage au pays des Merveilles, a entraîné sa femme dans une excursion parmi les Molécules où tous deux faillirent se désintégrer. Il a dû jurer de se garder de la Physique comme de la peste. Mais la curiosité n'est jamais punie et le voici maintenant se passionnant pour les problèmes de la Vie.

Injecté, au cours d'un cauchemar, dans son propre sang, il se promène à travers son organisme, y découvre les mystères de la physiologie et de son hérédité, le mécanisme de son cerveau, et nous révèle l'essence même de notre propre aventure.

En lisant cet ouvrage, comme les précédents, on se laisse prendre par le sujet, sans se rendre compte que l'on apprend ou redécouvre; c'est là vraiment de l'agréable et intelligente vulgarisation.

Sur le front des soucoupes, une brochure me met en garde contre l'incrédulité : les habitants d'une planète ayant refusé de croire aux soucoupes, celle-ci a aussitôt été précipitée dans le Soleil (comment l'auteur le sait-il, dans ce cas ?). J'ai communiqué ce texte à l'Académie de Médecine, où des psychiatres éminents examinent actuellement les problèmes des soucoupes.

J. B.

●

Horreur, terreur, épouvante et angoisse sont à égalité, en ce début d'année, avec l'anticipation scientifique. Quantitativement tout au moins, car, pour ce qui est de la qualité, aucun des volumes publiés ne dépasse l'honnête moyenne.

« *Duel des mondes* » (Inner cosmos), de Vargo Statten (Fleuve Noir), se détache du lot, l'auteur y développant intelligemment certaines thèses chères aux écrivains d'A. S., une en particulier qui a été fort pertinemment traitée par notre ami Jimmy Guieu dans au moins deux de ses romans. « *Duel des mondes* » commence et se termine avant la naissance de notre civilisation. Ses héros sont un peuple d'hommes - grenouilles ayant atteint une vaste culture, mais obligés de fuir

leur monde à la suite d'un accident provoqué par l'ambition de deux d'entre eux et qui cause la fin de leur planète. Les survivants atterrissent sur Mars, mais les deux coupables n'ont pas renoncé à s'emparer du pouvoir et, dans le cadre de leurs néfastes activités, transforment leur chef en élément radio-actif, univers de microcosmes dont sortira un jour une minuscule fusée portant en ses flancs ceux qui sont apparemment nos ancêtres. Une guerre s'ensuit à la suite de laquelle les ex-passagers de la fusée débarquent sur une troisième planète (laquelle a toutes les apparences de notre Terre). Las, la dégénérescence s'empare d'eux et le roman se termine sur le retour de ces êtres au stade primitif. La suite est laissée à l'imagination du lecteur. Comme on le voit, ce volume contient le thème d'au moins trois romans, ce qui le prive quelque peu d'homogénéité. A cette réserve près, c'est probablement un des meilleurs ouvrages de Statten, des plus fouillés aussi et que, pour notre part, nous avons lu avec un certain plaisir.

Au Rayon Fantastique (Hachette), « *Mission secrète pour Neptune* », de J.-M. Walsh, est un *western* de l'espace, catégorie de luxe, élégamment traduit par Jacqueline Raffejaud, mais d'un niveau inférieur aux standards habituels de la collection. Comme son titre l'indique, c'est l'histoire d'une expédition sur Neptune organisée au XXIIIe siècle. Nos astronautes rencontrent les représentants de diverses races et de diverses civilisations, ce qui nous vaut un peu de tout : ruses, frictions, amitiés, conflits ouverts. L'ensemble n'est jamais ennuyeux, mais le lecteur un peu exigeant risque se rester sur sa faim.

« *Les robots du Mont maudit* », d'Emil Anton (Ed. Mame), est un S.-F. s'adressant à la jeunesse, ce qui ne l'empêchera pas d'intéresser également certains adultes. Les héros en sont un groupe de scouts qui, en l'an 2000, campent dans les Alpes autrichiennes. Soudain, des catastrophes s'abattent sur la Terre : les glaces du Pôle fondent, une végétation luxuriante commence à envahir le Sahara, bref le monde va capoter, tout ceci par la faute d'un savant de génie, mais fou, qui, à l'aide d'un satellite artificiel et de quelques centaines de robots, entend soumettre à sa domination ce qui restera de l'humanité. Nos scouts décident de défendre leurs semblables et parviennent finalement à vaincre le Herr Professor, non sans que deux d'entre eux aient effectué un voyage jusqu'au satellite. Ecrit de façon fort alerte, ce roman préparera les jeunes lecteurs à mieux savourer la véritable A. S. une fois qu'ils seront d'âge plus mûr. Mais, comme nous le signalions plus haut, le livre plaira probablement aussi à certains lecteurs adultes.

« *Expédition épouvante* », de Benoît Becker (Fleuve Noir), nous a fait penser à cette anecdote (anglaise ou allemande) où il est question d'un groupe de savants chargés d'écrire une thèse sur l'éléphant. Pendant que l'Anglais intitule son ouvrage « *L'éléphant et la question des Indes* » et le Russe « *L'éléphant et le néant* », le Français, lui, rédige un volume sur « *Les mœurs amoureuses de l'éléphant* ». Ainsi, tandis qu'Anglais et Américains écrivent du fantastique pour exposer des idées abstraites ou spiritualistes, notre confrère Becker axe le sien sur une histoire d'amour. Monica, veuve d'un jeune explorateur, Alain Sorano, est courtisée par un ami de celui-ci, Nicolas Gesvre. Ce qu'elle ignore, c'est qu'Alain a été précisément tué par Gesvre, lequel aime Monica au point de se livrer à de la magie noire. Mais l'esprit d'Alain veille et Gesvre trouvera une mort atroce après moult hallucinations. A la suite de quoi Monica s'embarque pour l'Amérique du Sud, en pèlerinage. Son aventure ne se termine pas là, mais nous ne pouvons pas vous en révéler davantage. car ce serait aussi grave que de nommer l'assassin dans un compte rendu de « policier ». La première partie nous a paru nettement supérieure à la seconde où, même pour un « fantastique », il se passe des choses un peu *fortes de café*. L'écriture est correcte et nous attendons l'auteur à son prochain ouvrage.

« *La révolte des spectres* », de Maurice Limat (Ed. de l'Arabesque), commence par un suicide, mais Claude Rampal, son héros, est sauvé par l'employé d'un médecin qui procède à des expériences sur la réincarnation. Et le malheureux Rampal apprend ainsi

qu'il fut jadis Grand Inquisiteur ainsi que l'amant d'une belle hétaïre de l'Antiquité. L'ennui pour tous les intéressés est que ces « évocations » provoquent le retour en notre monde d'une des victimes de l'Inquisiteur ainsi que celui de la redoutable Amforea. La collection s'intitule « Frayeurs » et l'auteur prépare savamment celles qu'il nous propose. Le style nous a semblé un peu négligé, mais on ne peut vraiment pas dire que « *La révolte des spectres* » soit un roman sans intérêt.

« *Le monstre immortel* » (The undying monster), de J.-D. Kerruish (Corne d'Or), est un « épouvante » typiquement britannique : vieux château, armures, chambres mystérieuses et une « bête du Gévaudan » anglaise dont la simple vue provoque le suicide des chefs de la famille Hammand. Swanhild Hammand décide néanmoins de tirer l'histoire au clair et engage à cet effet un médium, Luna Bartendale, qui déclare modestement : « Mme Blavatsky était une spirite, mais, moi, je suis une supraspirite. » Et grâce à son sixième sens (vieux arbres généalogiques aidant), Luna parvient à établir la vérité dont les origines remontent aux temps de la mythologie scandinave (Walhalla, Odin, etc.). Ce roman a certainement eu une brillante carrière outre-Manche. Son principal intérêt pour le lecteur français réside dans le fait qu'il aborde des *sagas* peu connues chez nous, mais dont on trouve trace dans certaines légendes de Bourgogne ou du Massif central, en particulier celles relatives aux hommes-loups.

I. B. M.

●

ROMANS FANTASTIQUES

« *Les automates* », par Henry Certigny (Gallimard).

Un conte fantastique en forme de fable philosophique — au sens XVIIIe siècle du mot. C'est d'ailleurs en ce siècle qu'est située l'action. Le héros est un personnage étrange, mi-magicien, mi-poète : Prospéro, qui fabrique des automates à la Vaucanson, mais encore plus merveilleux tant ils imitent à la perfection la vie (ils ont même la parole). Chacun d'eux est une figure particulière; il y a le Moine, le Soldat, les Fiancés et aussi Hermine, la créature chérie de Prospéro, la projection de ses rêves, son double féminin idéal. Il y a enfin le maléfique Sorcier, qu'il avait construit pour donner la mort et dont il a tué le mécanisme. Or il rencontre au cours d'un voyage, réunis par le hasard à la suite d'un accident de coche, tous les *originaux* des automates, les modèles inconnus dont ceux-ci n'étaient que les portraits. Il tombe amoureux, bien sûr, de la véritable Hermine, mais le véritable Sorcier reste toujours le donneur de mort...

La suite et surtout la conclusion du récit ne valent pas tout à fait les promesses de ce début, au moins dans la trame de l'intrigue. Encore faut-il considérer que l'auteur n'a pas prétendu écrire une histoire de terreur occulte (pensons à ce qu'aurait fait un Jean-Louis Bouquet sur un tel sujet), mais une fantaisie allégorique, au ton léger, à la tournure aimable, au style volontairement ciselé selon une facture voltairienne. La moralité, s'il en faut une, peut en être dégagée. On voit l'argument possible : le créateur dépassé par ses créatures... Mais l'idée reste implicite. Et ce sont surtout les traits du dialogue, les détails poétiques ou pittoresques qui font l'agrément de la lecture. Nous aimons moins l'avant-propos qui suggère que l'aventure de Prospéro existe seulement dans son délire. Le fantastique, quel qu'il soit, n'a pas besoin de points de repère.

En tout cas, à la désolante « machine humaine » de Véraldi, on peut préférer ces automates. Ils ont la grâce désuète qui convient aux bibelots, aux brocarts et aux boîtes à musique d'autrefois.

⁂

« *Mélisande et l'automate* », par Carlo Rim (Gallimard).

Nous connaissions déjà Carlo Rim comme auteur et réalisateur de films : par exemple, « *L'armoire volante* », ce chef-d'œuvre du burlesque macabre et, il y a quelques mois, « *L'escalier de service* ». Avec ce livre, où se trouvent aussi beaucoup d'automates (encore eux !), il s'est amusé à faire une antithèse des poncifs les plus voyants de la littérature fantastique

en les transposant sur le mode parodique. Entreprise paradoxale qui nous vaut un roman truculent, plein d'une verve débridée, et assez inénarrable. On y reconnaît le mythe de Frankenstein (autrement dit du démiurge qui veut créer un surhomme), travesti avec un humour parfaitement baroque et incarné en un personnage fait pour être joué par Saturnin Fabre (en fait, on nous dit précisément que l'auteur compte tirer un film de son ouvrage, ce qui nous comblerait). Il y a également tous les attirails du vieux conte de terreur : souterrains mortuaires, armoires mystérieuses, couloirs secrets, nains grimaçants et ces extraordinaires automates, si vivantes répliques de leurs modèles humains qu'ils sont une source constante de quiproquos au cours de l'histoire — quiproquos en forme de « gags ». Et puis il y a la pure (pas tellement) jeune fille : Mélisande, fille, comme de juste, du savant fou ! Et pour couronner le tout, comme héros, deux « truands », spécialistes du vol à la tire et de la fleur bleue, entraînés malgré eux dans la plus extravagante des aventures ! Mélangez tous ces ingrédients et vous aurez cette farce sur thèmes fantasmagoriques dont les péripéties, pour notre part, nous ont mis en joie.

***

« *Le cinquième coup de trompette* », par Yves Touraine (Ed. Arcanes).

Ce roman au titre emblématique se présente sous une suggestive couverture de style surréaliste, qui vous met l'eau à la bouche. En fait, on découvre à la lecture que c'est du « factice pour étalage ». Dommage, mais il faut quand même complimenter le dessinateur Michel Siméon. Quant au livre lui-même, il se rattache à l'anticipation — mais non à la « science-fiction ». On y distingue plusieurs aspects. D'abord celui d'utopie pessimiste à la façon d'Huxley ou de George Orwell : peinture d'une société future mécanisée, déshumanisée, sous la tyrannie d'une dictature policière qui a tué la liberté individuelle et régit même les consciences. Ensuite, un côté d'aventures : détails de la lutte d'une organisation terroriste. Enfin, des touches d'érotisme très accentuées, qui nous rappellent que l'ouvrage est édité chez « *Arcanes* » et nous valent d'ailleurs ses meilleures pages; sous ce rapport, l'auteur a usé de deux moyens : la relation des bizarres mœurs sexuelles, « mathématiquement » ordonnées, de sa société fictive, ainsi que l'évocation des « Prototypes Biologiques », monstres créés par des greffes de tissus humains et bâtis littéralement comme des créatures de Picasso, tout en étant bisexués, androgynes, etc. (là seulement, il y a du surréalisme).

Ces divers éléments offrent peu de cohésion entre eux et le roman souffre de ce disparate. A part cela, les descriptions de l'esclavage psychologique des citoyens sont attachantes et bien conçues dans le détail; mais l'auteur a négligé de définir la nature exacte du régime, d'en montrer les meneurs, d'en expliquer l'origine et l'édification : d'où une certaine gratuité. Le récit de la révolte est moins réussi : l'action traîne, les personnages tiennent des discours inutiles et les péripéties sont statiques.

Le style, qui manque de pittoresque, n'échappe pas à une relative sécheresse, sauf quand le ton se teinte de sadisme ou de l'érotisme déjà cité. En définitive, ce livre déconcerte et ne déplaît pas, ennuie à certains moments, enchante à d'autres et laisse sur une impression mélangée, mais non désagréable. Malgré nos réserves, nous le placerons fort au-dessus de la S.-F. française courante par exemple. Il vaut d'être lû dans la mesure où il sort de l'ordinaire.

A. D.



Documentation bibliographique

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION (romans)

LONG (Y. F. J.). — Les Atlantes du ciel. Coll. « Série 2000 ». *Editions Métal*.. **270 fr.**

SOHL (Jerry). — La révolte des femmes. Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Gallimard*. **192 fr.**

STATTEN (Vargo). — Duel des mondes. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir*........ **240 fr.**

VERSINS (Pierre). — Les étoiles ne s'en foutent pas. Coll. « Série 2000 ». *Editions Métal* .... **270 fr.**

WALSH (J. M.). — Mission secrète pour Neptune. Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Gallimard* .... **192 fr.**

EPOUVANTE (roman)

BECKER (Benoit). — Expédition épouvante. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir*...... **225 fr.**

FANTASTIQUE (essai)

CARROUGES (Michel). — Les machines célibataires. (Réimpression.) *Ed. Arcanes*. **870 fr.**

DOCUMENTAIRE

LEPROUX (Marc). — Médecine, magie et sorcellerie. *Presses Universitaires de France*. .... **960 fr.**

SCIENCES

GAMOW (Georges). — M. Tompkins s'explore lui-même. *Editions Dunod*........... **480 fr.**



Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman	70 fr.
Pour 2 romans	85 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.

(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)



Tous les livres de Science Fiction
à la
LIBRAIRIE DE LA BALANCE
2, RUE DES BEAUX-ARTS, PARIS-6e - Tél. : DAN. 93-06
Neuf
Occasion
Recherches
CATALOGUE EN PRÉPARATION

DES MONSTRES ATTAQUENT LA VILLE...

par F. HODA

C'est le titre que la Warner a choisi pour la distribution en France du film de Gordon Douglas, « *Them* ». sorti en province mais non encore projeté à Paris. Pourtant, cette bande a eu beaucoup de succès à Londres et aux Etats-Unis. Au surplus, elle est d'actualité; il n'y a pas longtemps, en effet, qu'un jeune savant français, Charles-Noël Martin, dans un mémoire à l'Académie des Sciences, attirait l'attention sur les effets des expériences atomiques: « Les explosions atomiques répétées pourraient, « disait-il », provoquer des mutations d'ordre biologique, donner naissance à des monstres. » Cette possibilité sert de point de départ à l'histoire de George Worthing Yates, adaptée pour l'écran par Russel Hughes et Ted Sherdeman.

Par un matin calme, les sergents Peterson et Blackburn (James Whitmore et Chris Drake) font leur ronde habituelle dans le désert du Nouveau-Mexique quand, soudain, ils trouvent sur leur chemin une fillette titubante, puis une voiture accidentée. A quelques pas de là, dans ce qui avait été une épicerie, un homme gît au milieu d'un monceau de sucre. Peterson court chercher de l'aide; entre temps, Blackburn trouve une mort affreuse et mystérieuse... Une enquête est ouverte par l'agent spécial du F. B. I., Robert Graham (James Arness), auquel se joignent deux entomologistes, le Dr. Medford (Edmund Gwenn) et sa fille Patricia (Joan Weldon). L'ennemi mystérieux attaque la jolie Patricia que son père et Graham arrivent à sauver d'extrême justesse en abattant l'assaillant : une bête géante. Un examen prouve qu'il s'agit d'une vulgaire fourmi, monstrueusement développée. Bientôt l'enquête démontre que les radiations atomiques sont la cause de ce gigantisme. La fourmilière est découverte et la lutte s'engage dans le plus grand secret : l'annonce de la nouvelle pourrait, en effet, provoquer des remous dans le pays. La loi martiale est décrétée. La troupe avec ses lance-flammes nettoie les tunnels de la fourmilière et, après pas mal de « suspense », sort vainqueur de l'épreuve.

Le film est réalisé selon la recette des spectacles d'épouvante. Les monstres sont soignés : seuls leurs mouvements saccadés les éloignent de la réalité. C'est du travail bien fait : Gordon Douglas connaît tous les rouages du cinéma et du théâtre. Ancien acteur, puis scénariste, il atteint la célébrité avec la série des « *Topper* ». Bientôt il s'adonne à la mise en scène, au théâtre d'abord, puis au cinéma, avec des courts métrages de la série « *Our gang* », puis avec des « feature films » comme « *Broadway Limited* », « *Niagara Falls* », « *La charge sur la rivière Rouge* », etc. Il a tâté de tous les genres et, dans le domaine du mystère et de l'épouvante, il a signé notamment : « *The Falcon in Hollywood* » et « *Zombies on Broadway* ».

Côté acteurs, on a plaisir à revoir Edmund Gwenn, qui a maintenant près de 80 ans. Joan Weldon est jolie : elle porte admirablement une poitrine lollobrigidienne. Tous les autres acteurs sont consciencieux.

Pourtant, malgré le talent du réalisateur, le film laisse insatisfait et ne dépasse pas les conventions de l'épouvante cinématographique. Tout se passe comme si le metteur en scène et ses scénaristes n'avaient vu dans le sujet proposé qu'une occasion supplémentaire d'angoisser le spectateur et de s'amuser à lui procurer des « sensations fortes ». On retrouve dans ce film tous les éléments des films de terreur, jusqu'à cette morale enfantine commune à la moyenne du genre; il ressort des dialogues que la fourmi géante est l' « implacable réponse » de la nature à l'infinie curiosité des hommes. Et si l'attention est attirée sur les dangereuses conséquences des armes nucléaires, les scénaristes ne l'ont pas fait exprès. Ce genre de film

a au moins le mérite de rappeler au public les dangers qui menacent son avenir. Il est curieux de noter que, alors que les « grands » films sont devenus aujourd'hui pour une grande part des occasions d'évasion pour le public, c'est justement le genre destiné à l' « évasion » qui ramène, un peu malgré lui, les spectateurs à l'harassante réalité d'aujourd'hui. Rappelez-vous « *Vingt-quatre heures chez les Martiens* », « *Le jour où la Terre s'arrêta* » ou encore « *The Magnetic Monster* », dont j'ai parlé dans ma dernière chronique. Certes, le cinéma de « science-fiction » pourrait se signaler par des œuvres valables, voire des chefs-d'œuvre. Il n'en reste pas moins que beaucoup de films du genre ne sont pas si mauvais et méritent d'être vus. Et, à propos des « *Monstres attaquent la ville* », les distributeurs n'ont pas eu tort de lancer le slogan : « L'homme créera-t-il ses propres bourreaux ? »

⁂

La bombe atomique apparaît, cette fois, sur les écrans parisiens, dans un film qui n'appartient guère au genre qui nous intéresse : « *Le démon des eaux troubles* », titre français du film en cinémascope de Samuel Fuller « *Hell and High Water* ». Une bombe atomique a éclaté dans le Pacifique Sud. Le Professeur Victor Francen frète un sous-marin et part à la recherche de l'île que, d'après ses soupçons, l'Union Fédérale des Républiques Océaniques a transformée en base atomique. Après mille aventures à bord, on découvre l'île où mille autres aventures arrivent; enfin, un bombardier portant une bombe atomique va décoller pour aller déverser sa charge en Argentine ou au Chili. Le Professeur Victor Francen décide de se sacrifier : il reste sur l'île et signale le moment du décollage, tandis que son équipage tire du sous-marin, détruit l'avion et l'île est pulvérisée par l'éclatement de la bombe. Que penser d'un scénario pareil ? Je ne le sais trop; la réalisation est plate et le film convie au sommeil. Francen est toujours le même, un peu vieilli : on l'avait vu commander des croiseurs jadis; aujourd'hui, déguisé en Professeur, il a passé dans les sous-marins. Pour ma part, je préfère franchement les films de « science-fiction », même lorsqu'ils ne sont pas très bons.

⁂

En terminant, je voudrais signaler à mes lecteurs que de nouveaux films de « science-fiction » sont en préparation. Outre les titres que j'ai rapportés dans mes précédentes chroniques, je viens d'apprendre que la société « Lippert » tourne en ce moment « *Schock* », sous la direction de Val Guest, avec Brian Donlevy. Il s'agit du pilote d'une fusée qui revient d'une randonnée interplanétaire sous la forme d'un monstre capable d'absorber toute vie autour de lui. Cela promet !

J'apprends aussi que « *Le fantôme de la rue Morgue* » sort courant janvier à Paris. J'en rendrai compte dans mon prochain article.

LA « SCIENCE-FICTION » AU CIRQUE

Le Cirque d'Hiver présente, dans le cadre de son programme actuel, un excellent numéro inspiré par l'actualité des « Martiens » et animé par les trois clowns Zavatta, Alexandre et Paulo. Un cigare volant tombe dans l'arène et... mais je préfère ne pas vous raconter l'argument, dans le cas où vous iriez voir ce spectacle. Je dirai simplement que l'arrivée du cigare sert de point de départ à une cascade de très bons « gags ». Le tout est présenté avec beaucoup d'art et d'humour et ouvre la voie, en quelque sorte, à un burlesque de « science-fiction ».



Dépôt légal : 1er trimestre 1955. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

Le numéro 16 de

Fiction

paraîtra dans les premiers jours de Mars

Il contiendra d'excellentes histoires d'anticipation scientifique, fantastiques et surnaturelles, parmi lesquelles nous vous citerons :

BREBIS GALEUSES

par J. T. MacINTOSH

Après **« Une chance sur trois cents »** et **« Une chance sur mille »**, voici la dernière partie de cette « épopée psychologique », le terme de l'aventure des Terriens partis vers un monde nouveau. Malgré tous les périls déjà traversés par eux, les héros de J. T. MacIntosh vont apprendre que sur Mars ils ne sont pas encore, loin de là, au bout de leurs peines !

DITES-NOUS, GRAND-MÈRE...

par MILDRED CLINGERMAN

Qu'advient-il si une paisible aïeule à cheveux blancs tombe nez à nez avec des hommes de l'espace, surtout si ceux-ci ne sont pas dépourvus d'intentions belliqueuses ? La solution fournie par l'auteur est faite pour déjouer toutes les prévisions.

LA MACHINE

par GABRIEL AUTHIER

Une histoire de « science-fiction » française sur un thème « cybernétique », qui s'égale aux meilleures réussites américaines.

LE ROBINSON DE L'ESPACE

par ROGER DEE

Les planètes sont des îles de l'espace et un homme isolé sur l'une d'elles ressentira toutes les émotions de Robinson Crusoe, y compris peut-être la plus poignante de celles-ci : la stupeur à la découverte des empreintes sur le sable. Mais là, ces empreintes *ne sont pas humaines...* Ceci n'est que le point de départ d'un récit extrêmement insolite, à la portée métaphysique troublante.

Le numéro : 100 francs

Tous marchands de journaux, kiosques et gares.

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

		POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
		A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1	**FRANCE ET UNION FRANÇAISE**				
	6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
	1 an......	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2	**ETRANGER.** Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Autriche. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
	6 mois....	595	865	775	1045
	1 an......	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3	**ETRANGER (autres pays)**				
	6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
	1 an......	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* : *France et Union Française* : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

TARIF DES RELIURES

			France et U. F.	Étranger
Pour nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10 % de remise aux abonnés).	ajouter les frais de port et de recom.	1 rel.	**55** fr.	**75** fr.
		2 rel.	**70** fr.	**93** fr.
		3 rel.	**95** fr.	**117** fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°..........) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

..........Reliures à..........frs = ... plus frais de port..........

..........Nos antérieurs à..........frs =.......... plus frais de port.......... ....

Indiquer ci-dessous les numéros désirés. Total

Nos ....

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38. - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.
(1) *Rayer les mentions inutiles.* Date..........

En lettres majuscules, S. V. P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (2) ....

(2) *Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.* **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 45, rue de l'Escrime, Bruxelles. C.C.P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli - du - Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.